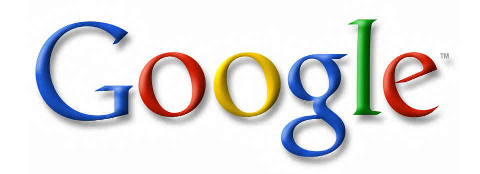
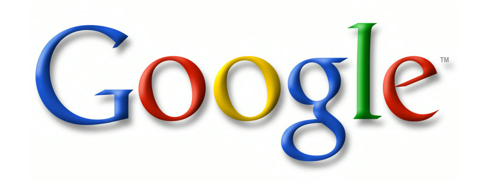
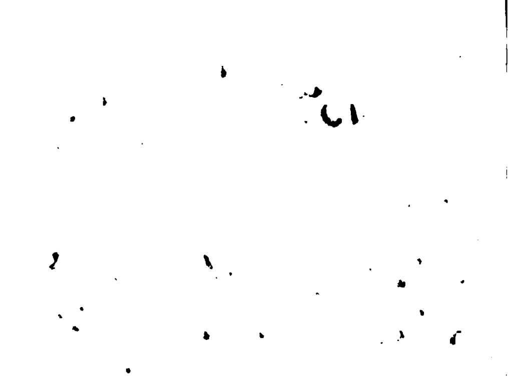










PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres.*

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome quatorzieme.

Vie de MONTFLEURY, précédée de son Portrait, et suivie du Catalogue de ses Pieces.

La Femme Juge et Partie.

L'École des Bourgeois, par l'Abbé d'Allainval.

CHEF-D'ŒUVRES
DE
MONTFLEURY.



A PARIS,

Chez
BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.


UNIV.
OF
MICH.



Ce Port.t n'avoit pas été gravé.

VIE DE MONTFLEURY.

ANTOINE-JACOB, qui se fit surnommer Montfleury, parce que son pere, Zacharie-Jacob, avoit pris ce même surnom, pour n'être pas reconnu en jouant la Comédie, naquit, à Paris, en 1640. Zacharie-Jacob étoit un bon Gentilhomme, de la Province d'Anjou, qui étoit né vers la fin du seizieme siecle, ou au commencement du dix-septieme. Ses parens lui avoient fait faire ses études et ses exercices militaires, et l'avoient placé parmi les Pages du Duc de Guise. Il alloit très-souvent au Spectacle, et il y prit un tel goût, qu'il voulut se faire Comédien. Dans ce dessein, qu'il sut dissimuler à tout le monde, il quitta le Duc de Guise, sans prendre congé, et il s'en alla en Province, où, sous le nom de Montfleury, qu'il se donna, il entra dans une Troupe ambulante. Il joua dans le tragique et

dans le comique, et il réussit tellement dans les deux genres, que ses succès de la Province furent connus à Paris, et que la Troupe Royale de l'Hôtel de Bourgogne desira de se l'associer, et l'engagea à venir se réunir à elle. Il se rendit à cette invitation flatteuse, et fut reçu, du Public de la Capitale, avec les mêmes applaudissemens auxquels le Public de la Province l'avoit accoutumé. Ce fut lui qui joua d'original le rôle du Cid et celui du jeune Horace; et il eut ainsi l'honneur de contribuer, par ses talens, au succès des deux premieres Tragédies dont notre Théatre ait eu à se glorifier. En 1638, il épousa Jeanne de La Chalpe, veuve de Pierre Rousseau, Ecuyer, Seigneur du Clos, et Comédien du Roi. Le Cardinal de Richelieu aimoit tant Montfleury, qu'il lui en donna une preuve signalée, à l'occasion de son mariage, voulant qu'il fût célébré, et que la noce en fût faite dans la maison que ce Prélat, Premier Ministre, avoit à Ruel, près Marly-le-Roi. Montfleury étoit tellement attaché à son état, qu'il fit joindre ce surnom à son nom de famille dans l'acte de célébration et dans son contrat de mariage, et que,

dans l'un et dans l'autre, il ne voulut point qu'on lui donnât d'autre titre que celui de Comédien du Roi. Il composa une Tragédie intitulée, *La Mort d'Asdrubal*, qu'il fit représenter et imprimer, à Paris, et 1647. Il la dédia au Duc d'Epernon, et, depuis, elle a été réimprimée à la tête de l'édition des Œuvres de son fils.

Voici, à-peu-près, l'extrait que donnent de cette Tragédie les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Cette Piece pouvoit être également intitulée, *La ruine de Carthage.* Asdrubal, Chef ou Prince de cette République, n'a rien épargné pour la défendre; mais tous ses efforts ont cédé à la fortune des Romains. Déja la ville a été réduite en cendres, et le reste des habitans contrains à se jetter dans un Fort, leur dernier asyle. (Ils obtiennent une courte trève.) Asdrubal qui sait que Scipion a ordre d'anéantir la nation Carthaginoise, prend le foible parti d'aller trouver ce Général, pour l'engager à épargner sa femme (Sophronie) et ses deux filles (Sophonisbe et Hianisbe). De son côté, il s'engage à lui livrer le Fort, qu'il tient assiégé. Cette proposition est

acceptée ; mais Sophronie vient, aux yeux mêmes de Scipion, reprocher à son mari sa foiblesse et sa perfidie. Elle veut périr avec ses concitoyens, et obtient la liberté de retourner au Fort, qu'elle a quitté. Ses deux filles viennent faire de nouvelles tentatives auprès de leur pere, et ne réussissent pas mieux. Elles refusent l'asyle qui leur est offert chez les Romains ; elles veulent s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Sophronie reparoît une seconde fois ; mais c'est dans l'étrange dessein de poignarder son époux. Elle en est empêchée par Amilcar (Amiral de Carthage), qui, la croyant coupable de trahison, vient pour l'immoler elle-même. Il est arrêté et bientôt remis en liberté, à la priere d'Asdrubal. La trève expire. Tous les Carthaginois rentrent dans leur Fort, excepté Asdrubal, qui y conduit les Romains par un souterrain, non gardé. Alors, Sophronie s'enferme dans une tour, où elle peut être vue du dehors. Elle poignarde ses deux filles, les jette dans un bûcher ardent, et s'y fait jetter elle-même (par Amilcar), après s'être poignardée. (Amilcar est blessé ensuite, dans une attaque du Fort ; puis

il se jette aussi dans le bûcher de Sophronie et des deux Princesses, ses filles.) Asdrubal, désespéré de tout ce qu'il voit, se donne la mort, à son tour, et vient expirer sur la scene, en maudissant les Romains. Tel est le fonds de cette Tragédie, dont les caracteres, le style et la conduite sont également défectueux. L'Auteur n'a fait, d'ailleurs, que mettre en vers *Le Sac de Carthage*, Tragédie, en prose, de Puget de la Serre (jouée en 1642), dont il a suivi le plan et conservé tous les défauts. »

Montfleury mourut en Décembre 1667, pendant qu'on donnoit les premieres représentations d'*Andromaque*, dans laquelle il jouoit le rôle d'Oreste. Quelques personnes publierent que les efforts qu'il fit en jouant ce rôle, dans le moment des fureurs, lui casserent un vaisseau, et lui causerent la mort. D'autres personnes crurent que son ventre, qui étoit devenu d'une grosseur énorme, s'ouvrit par ces mêmes efforts, malgré le cercle de fer dont il s'étoit vu forcé de se ceindre habituellement pour le soutenir, et que ce fut cet accident qui le fit mourir. Ces deux prétendues causes de sa mort sont aussi

fausses l'une que l'autre. François-Antoine Joly, Éditeur des Œuvres de Montfleury, pere et fils, en 1739, rapporte, dans l'Avertissement historique sur la Vie et les Ouvrages de ces deux Auteurs, qu'il a placée à la tête de son édition, la meilleure qu'on ait d'eux, des fragmens de deux lettres que lui écrivit, les 17 et 23 Février de cette même année, Mademoiselle Desmares, arriere-petite-fille de Zacharie-Jacob, et qui démentent formellement ces deux prétendus faits. Mademoiselle Desmares dit avoir entendu raconter à Madame d'Ennebaut, son ayeule, et fille de Zacharie-Jacob, qu'*un soir, après avoir joué Oreste, il étoit rentré chez lui avec de la fievre, qui l'avoit conduit, en peu de jours, au tombeau.*

Il laissa quatre enfans, dont un fils et trois filles, qui furent mariées, la premiere à un M. de Boisfrand, Gentilhomme du Périgord, où elle alla vivre avec lui; la seconde, à un nommé d'Ennebaut, qui avoit un emploi en Bretagne, où elle alla aussi d'abord, mais elle revint à Paris, où elle fut ensuite avantageusement connue parmi les Actrices de l'Hôtel de Bourgogne, et la troisieme, à un Gentilhomme

de la Rochelle, nommé Du Landa, qui prit, avec elle, le parti de jouer la Comédie, sous le nom de Dupin. Le fils, Antoine-Jacob, reçut une très-bonne éducation. Après avoir fait ses humanités et son droit, il se fit recevoir Avocat, en 1660; mais il ne suivit point le Barreau, et son goût pour la Littérature, et, particuliérement, pour la Poésie Dramatique, le porta à consacrer dès-lors entiérement ses travaux à la Scene Françoise. Il composa dix-neuf Pieces, dont quelques-unes sont restées au Théatre; « mais on ne peut dissimuler qu'il n'y ait un juste reproche à lui faire sur la licence qu'il s'est trop souvent permise, soit dans le choix des sujets, soit dans les expressions, dit Joly, dans son Avertissement historique, dont nous empruntons la plupart des faits que nous rapportons ici sur le pere et le fils Montfleury. La Comédie, plus chaste aujourd'hui, n'admetteroit plus de pareils Ouvrages, et ceux-ci ne se sont soutenus que par l'habitude où l'on étoit de les voir avec indulgence. On remarque, en général, dans les Pieces de Montfleury fils de l'esprit, des vers heureusement tournés, des images vives, et ren-

dues avec précision et une grande connoissance du monde et du Théatre. Il avoit beaucoup de Littérature. Il savoit et parloit si parfaitement l'Espagnol, que la Reine, (Marie-Thérese d'Autriche, fille de Philippe IV, Roi d'Espagne et épouse de Louis XIV) de laquelle il avoit l'honneur d'être connu, disoit que ceux mêmes du pays ne le parloient pas si bien que lui. Aussi a-t-il pris dans leurs Auteurs quelques-uns des sujets qu'il a traités. (Il avoit fait un voyage en Espagne. Nous ne savons en quel tems, à quelle occasion, ni combien il y resta; mais nous ne pouvons douter qu'il y ait été, puisqu'il nous l'apprend lui-même, dans l'Avis au Lecteur, qu'il a placé au-devant de sa Piece intitulée, *L'Ambigu Comique*, en 1673.) »

« Après s'être long-tems distingué dans une carriere où l'on peut, tout au plus, acquérir de la gloire, Montfleury prit le parti de la Finance. En 1678, Colbert, qui l'aimoit, le chargea d'une commission très-délicate, et l'envoya en Provence pour y faire le recouvrement des sommes que le Parlement de cette Province devoit au Roi. Montfleury, plus prudent que ceux qui y

avoient été envoyés avant lui, se conduisit avec tant de sagesse, qu'en ramenant les esprits il trouva le secret de satisfaire, à la fois, la Cour et le Parlement. Cette Compagnie lui offrit même une place de Conseiller; mais sa modestie ne lui permit pas de l'accepter. Il entra successivement dans plusieurs affaires où il eut occasion de faire connoître sa probité et ses talens. Le Ministere, content de sa conduite, lui destina une place dans les Fermes générales; et, dans cette vue, le rappela à Paris en 1684; mais il tomba malade dans ce tems-là même, et mourut à Aix, d'une hydropisie, le 11 Octobre 1685, âgé de quarante-cinq ans. Pendant le cours de sa maladie, le Dauphin lui fit écrire pour lui offrir une pension, et pour l'engager à continuer à travailler pour le Théatre, dès que sa santé seroit rétablie. »

« Il avoit épousé, en 1665, Marie-Marguerite de Soulas, fille de Josias de Soulas, Ecuyer, Seigneur du Tot, surnommé Floridor, Comédien du Roi (et à l'occasion duquel Louis XIV avoit rendu un Arrêt qui déclare que la profession de Comédien n'est point incompatible avec

la qualité de Gentilhomme, et ne fait déroger à aucune de ses prérogatives). De ce mariage est née une fille, qui épousa, dans la suite, un Comédien nommé Duplessis. »

Montfleury nous apprend, dans son Épître dédicatoire de sa Comédie du *Gentilhomme de Beauce*, que les Princes de Brunswick et de Luneboug, auxquels il dédia cette Piece, furent longtems les protecteurs et les bienfaiteurs d'une partie de sa famille.

Mademoiselle Dangeville, à qui nous devions déja le portrait de son grand oncle Champmêlé, a bien voulu nous procurer encore celui de Montfleury, à la famille duquel elle est alliée. C'est sûrement un bien grand accroissement de gloire pour cette famille, s'il en existe encore quelques descendans, que de pouvoir compter aujourd'hui au nombre de ses parentes une Actrice qui a si dignement mérité, pendant près de quarante ans, les suffrages unanimes d'un Public devenu, surtout depuis environ un demi siecle, vraiement connoisseur, et le plus difficile du monde entier, dans l'Art Dramatique, où elle a excellé en plus d'un genre, mais, particuliérement, dans

celui

celui des soubrettes, où aucune autre Actrice n'a jamais atteint au même degré de perfection qu'elle, avant, ni depuis sa retraite du Théatre. Mademoiselle Dangeville possede un très-bon portrait de Montfleury, en pastel, qu'elle a bien voulu nous prêter pour faire faire la gravure que nous donnons ici, et au bas de laquelle ces vers pourroient être placés.

Fils d'un célebre Acteur, le Théatre lui plut.
Pour l'enrichir de comiques peintures,
Il quitta tout, et parvint à son but,
En offrant, sous des couleurs sûres,
De ressemblantes mignatures
Des ridicules de son tems.
Ce Montfleury, dès la fleur de ses ans,
Auroit été, s'il avoit voulu l'être,
Savant Jurisconsulte, éloquent Orateur,
Habile négociateur,
Intégre Magistrat, comme il le fit connoître;
Mais aux richesses, aux honneurs,
Il préféra, pour demeurer son maître,
L'honneur, peu fructueux, de crayonner nos mœurs.

CATALOGUE
DES PIECES
DE MONTFLEURY.

LE Mariage de Rien, Comédie, en un acte; en vers de huit syllabes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1660; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée à M. Testu, Conseiller d'Etat, Maître-d'Hôtel du Roi, Chevalier et Capitaine du Guet de Paris, chez Guillaume de Luynes, *in*-12.

Voici l'extrait que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* donnent de cette petite Piece épisodique. Elle est le coup d'essai de Montfleury, comme il le dit lui-même, dans l'Epître dédicatoire, où il ne prend encore que le nom de Jacob. Il n'avoit que vingt ans, lorsqu'elle parut.

« Isabelle, fille d'un certain Docteur, est à ma-

rier, et témoigne, à chaque instant, l'envie qu'elle a d'être pourvue. Divers partis se présentent; mais tous sont rebutés par le Docteur. Chaque état, chaque profession fournit matiere à sa critique. Il congédie, successivement, un Poëte, un Peintre, un Musicien, un Capitan, un Astrologue et un Médecin. Enfin, Lisandre paroît. Il suit une autre route; et quand le Docteur lui demande ce qu'il est, il répond qu'il n'est rien. Ce rien embarrasse le Docteur. En effet, que dire contre rien? Il n'en faut pas davantage pour le déterminer en sa faveur; et de-là le titre de la Piece, *Le Mariage de Rien*. Otez-en toutes les indécences, toutes les inutilités, toutes les fautes de style et de langage qui s'y trouvent, que restera-t-il? presque rien. »

Les Bêtes raisonnables, Comédie, en un acte, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en *1661*; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire adressée à M. de Rostaing, Chevalier, Comte de Bury, chez Guillaume de Luynes, *in-12*.

Les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, et les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, donnent, à-peu-près, l'extrait suivant de cette Piece, qui parut encore seulement sous le nom de Jacob,

et qui ne se trouve point dans l'édition des Œuvres de Montfleury pere et fils, par Joly.

« La métamorphose des compagnons d'Ulysse a fourni le sujet de cette petite Piece épisodique. Circé permet à ce Roi d'Ithaque de retourner dans ses États, et d'emmener ceux de ses sujets qui voudront le suivre. Leur figure naturelle leur a été même rendue. Ulysse s'adresse, tour-à-tour, à un Docteur, qui a été métamorphosé en âne; à Philippin, qui, de valet, est devenu lion; à Céphise, qui a été changée en biche. Tous refusent Ulysse, et trouvent des raisons pour retourner à leur état de bête. Dipus, qui de courtisan a été tranformé en cheval, détrompé des vanités de la Cour, et las des désordres du monde, n'y veut plus retourner non plus; mais l'éloge qu'il entend faire de Louis XIV et du Cardinal Mazarin lui donne l'envie de rester homme, pour voir quelque jour un si grand Roi et un si grand Ministre. ».

Les freres Parfaict ajoutent que « ce sujet a été traité, en Italien, en forme de dialogue, et que Montfleury s'en est servi dans cette Comédie. Fuzelier et le Grand en ont aussi composé un acte d'Opera-Comique, sous le titre des *Animaux raisonnables*, qui eut beaucoup de succès, à la Foire Saint-Germain, en 1718. »

Le Mari sans Femme, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, avec des Interme-

des, mêlés de chant François, de chant Italien et de danses, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1663; imprimée dans les Œuvres de l'Auteur.

« Carlos, amant de Julie, Dame Espagnole, l'enleve à D. Brusquin d'Alvarade, qui venoit de l'épouser. Les amans fugitifs s'embarquent, sont pris par un Corsaire et vendus à Fatiman, Gouverneur d'Alger. Celui-ci les destine à divertir, par leurs chants, Célime, Dame Turque, dont il est amoureux. Mais Célime devient elle-même éprise de Carlos, le lui apprend et ne peut le séduire. D'un autre côté, D. Brusquin, instruit de la captivité de Julie, vient la reclâmer, comme sa femme. Il convient avec Fatiman du prix de sa rançon; mais le Gouverneur apprenant le penchant de Célime pour Carlos et la résistance de ce dernier, songe à lui procurer Julie. Il oblige D. Brusquin, sous peine de la bastonnade et des galeres, à consentir à ce mariage, et à en signer le contrat. D. Brusquin y souscrit, après avoir reçu quelques coups. Ce rôle de D. Brusquin est un peu chargé; et cette maniere de rompre un mariage, déja fait, tient beaucoup de la licence qui regne dans toutes les Pieces de Montfleury. A ces défauts près, celle-ci est divertissante et comique, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique.* »

« Cette Comédie est écrite avec beaucoup de feu, bien conduite et les scenes dialoguées dans le bon

ton comique, observent les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François*). Le sujet est riant; mais il pêche du côté des bonnes mœurs. Un homme qu'on démarie, et dont on donne la femme à celui qui l'a enlevée, n'est pas un tableau à présenter au Théatre. L'Auteur a tâché de couvrir ce défaut essentiel, en supposant que le mariage n'a pas été consommé, et en faisant passer la scene à Alger, où Fatiman, qui en est le Gouverneur, force ce mari à céder sa femme; mais Montfleury pouvoit éviter la faute qu'il a faite, en annonçant que D. Brusquin, qui est le mari sans femme, n'avoit pas encore épousé Julie, et que, la veille de son mariage, cette personne lui avoit été ravie par D. Carlos. D. Brusquin, amoureux de Julie, n'auroit pas moins pris le parti de venir à Alger pour racheter sa prétendue. Nous remarquerons, ajoutent les freres Parfaict, que le personnage de D. Brusquin est l'original sur lequel Montfleury a depuis taillé son Bernadille, de *La Femme Juge et Partie*, et son M. Le Blanc, de *La Fille Capitaine*. »

L'Impromptu de l'Hôtel de Condé, Comédie, en un acte, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1663; imprimée, à Paris, l'année suivante, avec quatre petites Pieces de vers, intitulées, *Refrains*, toutes les quatre sur une seule et même rime en ique, et à la louange

de Montfleury, fils, par Le Camus, chez Nicolas Pépingué, *in-12.*

« Les railleries piquantes que Moliere avoit mises dans sa petite Comédie intitulée *L'Impromptu de Versailles*, sur le jeu, peut-être, un peu chargé, de quelques Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, ne resterent pas sans réplique, disent les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François*). Montfleury le fils se crut obligé de venger son pere et les autres Comédiens critiqués dans *L'Impromptu de Versailles.* (Comme nous l'avons déja rapporté dans le Catalogue des Pieces de Moliere, tome treizieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.) Voilà ce qui donna lieu à la petite Comédie de *L'Impromptu de l'Hôtel de Condé.* La scene se passe au Palais, dans la salle marchande, entre un Marquis, une Marquise, un de leurs amis, nommé Alcidon, un solliciteur de procès, une Marchande de Livres, de Villiers et Beauchâteau, tous deux Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. (Les premiers sont venus au Palais à l'occasion d'un procès qui les intéresse; les derniers y sont venus pour faire quelques emplettes, dans cette salle.) Cette Comédie n'est qu'une conversation entre les personnages que nous venons de nommer, » et dans laquelle la Troupe de Moliere, et lui-même, comme Auteur, sont fort mal traités.

Trasibule, Tragi-Comédie, en cinq actes,

en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1663 ; imprimée, à Paris, l'année suivante, chez Nicolas Pépingué, *in-12.*

« Le genre Tragique n'étoit point celui de Montfleury, disent les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François*). Le choix du sujet de cette Tragi-Comédie le prouve d'une façon bien marquée. Diomède a fait mourir le Roi de Syracuse pour s'emparer de son trône. Trasibule, fils de cet infortuné Roi, n'a sauvé ses jours qu'en feignant d'être insensé. Voilà ce qui s'est passé avant que la scene ouvre. Trasibule, aidé de quelques fideles amis de son pere, forme une conjuration contre l'usurpateur de son Royaume ; mais pour parvenir à son dessein, il est toujours obligé de paroître dans une aliénation d'esprit, qui va jusques à la folie, et cette folie continue durant toute la Piece. Il le faut avouer, un pareil personnage n'étoit gueres de mise sur le Théatre François, sur-tout, depuis les belles Pieces de Pierre Corneille ; et, sans beaucoup risquer, on peut croire que cette Tragi-Comédie n'y subsista pas long-tems. »

« Ce qu'il y a de plus singulier dans cette Piece, observent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, c'est qu'Élipédie, mere de Trasibule, ignore absolument le stratagême qu'il emploie pour se soustraire aux coups du Tyran et se venger de lui. Aristide (fille de Thébalde, Grand de Syracuse, et du parti de

Trasibule), qu'il se propose d'épouser, n'en est pas plus instruite. C'est chez elle que Trasibule, dans un de ses accès simulés, poignarde Sosthènes, frere de Diomède. Celui-ci en prend occasion de vouloir faire périr Trasibule. Élipédie n'a d'autre moyen pour sauver son fils que d'épouser le Tyran, qui le lui propose. Elle ne peut d'abord s'y résoudre; et lorsqu'elle y consent, Diomède lui apprend qu'il est trop tard. Il a découvert que l'extravagance de Trasibule n'étoit que supposée. Il le fait conduire dans un Fort, où Thébalde a déja été enfermé, par son ordre. Il s'y rend lui-même, pour faire punir l'un et l'autre, en sa présence; mais lui seul y périt. C'étoit une ruse de Thébalde pour attirer l'usurpateur dans cette forteresse, occupée par ses créatures. Cette Tragédie, si c'en est une, est foible de style et d'invention. Il est certain, d'ailleurs, que la folie supposée de Trasibule déroge à la dignité du Tragique. »

L'Ecole des jaloux, ou *Le Cocu volontaire*, Comédie, en trois actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1664; imprimée, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée aux Cocus, à Paris, la même année, chez Nicolas Pépingué, *in*-12.

« La sottise d'un mari, les précautions qu'on prend pour le guérir de sa jalousie, font le sujet de cette

Piece. Santillane, époux de Léonor, se laisse persuader de faire, avec elle, une petite promenade sur mer, (près de Cadix, en Espagne). Le vaisseau qui les porte est attaqué et pris par un prétendu vaisseau Turc. Santillane, jetté à fond de cale, est supposé conduit à Constantinople, et Léonor y paroît destinée à orner le Serrail du grand Seigneur. Elle résiste ; mais on menace d'empaller Santillane, si elle ne se rend. Alors le jaloux est lui-même forcé de la prier de mettre en oubli ce qu'elle lui doit. C'est-là, sans doute, ce qui donne lieu au second titre de la Piece. Cette intrigue est dénouée par l'échange supposé du vaisseau pris contre un vaisseau Turc, de même valeur (et précédemment capturé par les Espagnols sur les Turcs) ; et ce qui n'est pas plus vraisemblable que le reste, c'est que Santillane perd sa jalousie en recouvrant sa liberté, » disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique.*

« Depuis très long-tems, et même dès le siecle passé, cette Comédie a toujours été représentée sous le titre de *La fausse Turquie*, observent les freres Parfaict, (*Histoire du Théatre François*) Santillane (qui n'avoit jamais quitté son village) a été obligé de venir à Cadix, avec sa femme, Léonor, pour assister à la noce de sa belle-sœur, qui va épouser D. Carlos, Gouverneur de cette ville. L'humeur aussi sotte que jalouse de Santillane, dont Léonor est la victime, fait former à D. Carlos le dessein de jouer un tour à ce brutal. (Gusman, valet de D. Carlos, lui pro-

pose la promenade sur mer et la prétendue prise par un vaisseau Turc ; mais comme D. Carlos a été autrefois amoureux de Léonor, avant de songer à épouser sa sœur, il craint qu'on ne soupçonne qu'un reste de ce premier amour ne le fasse agir. Cependant, il abandonne l'exécution de cette plaisanterie à Gusman, qui se charge de tout, et prend lui-même le rôle du prétendu grand Turc.) Cette Piece est plutôt une Farce qu'une Comédie ; mais, telle qu'elle est, on y rit, et, bien souvent, de choses assez comiques. Il ne faut pas y chercher d'autre mérite. Cette Comédie, qui est restée long-tems au Théatre, où elle ne reparoissoit, cependant, que de loin en loin, devroit être mise sur le répertoire des Pieces de ce genre qui se jouent dans le cours de l'année, » ajoutent les freres Parfaict.

Voici l'une des quatre Pieces de vers, intitulées *Refrains*, adressées, par Le Camus, à Montfleury, le fils, et qui fut imprimée à la suite de la premiere édition de son *Impromptu de l'Hôtel de Condé*. Elle est relative à *L'Ecole des Jaloux*, et en lisant cette petite Piece de vers, on pourra juger ce que sont les autres du même Auteur, du même genre et sur la même rime.

Venez tous au lieu Pindarique,
Pour voir l'École mirifique
De Montfleury, le versifique,
Dont l'esprit du tout angélique
Peut contenter le plus critique,

Divertir un mélancolique,
Et désourciller un stoïque.
Venez-y tous.

Venez tous, beau sexe et pudique,
Et vous, qui, d'humeur pacifique,
Etes de l'ordre hiérarchique,
Vous n'y verrez rien de tragique,
Rien de grossier, ni de rustique,
De déplaisant, ni qui s'implique,
Contraire au décret canonique.
Venez-y tous.

Venez tous; la Piece est publique.
Pour argent, on la communique
Au curieux, au chimérique,
Au Marchand, au Géographique,
Au Médecin, à l'Empyrique,
Au noble Artisan, au Chymique,
Au Charlatan, au Juridique,
Au docte, au sage, au lunatique,
Et souffre jusqu'au satyrique.
Venez-y tous.

L'Ecole des Filles, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1666; imprimée, la même année, à Paris, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée

adressée à M. Dreux, Conseiller du Roi en tous ses conseils, et Avocat Général de la Chambre des Comptes, chez Nicolas l'épingué, *in*-12.

« Les ruses qu'emploie Léonor pour tromper son frere (D. Maurice, qui est aussi son tuteur, et avec lequel elle demeure) et un amant jaloux (nommé D. Carlos), qui la recherche en mariage, composent tout le fonds de cette Comédie (dont la scene se passe à Tolede, en Espagne). Léonor préfere à D. Carlos D. Juan, qui, lui même, la préfere à Isabelle (amie de Léonor). D. Carlos vient troubler une secrette entrevue de ces amans. Léonor s'esquive, et D. Juan se bat avec D. Carlos, pour l'empêcher de la suivre. Ils sont séparés par D. Maurice; et bientôt Léonor parvient à persuader au jaloux qu'il s'est mépris. Nouveau rendez vous chez elle, où D. Juan est encore surpris par son rival. Il a cependant eu le tems de se cacher dans un cabinet. Pour comble d'embarras, D. Maurice survient. Léonor prend son parti, sur le champ. Elle oblige D. Carlos à mettre l'épée à la main, et à sortir, comme un furieux, sans en expliquer le motif à D. Maurice. Elle engage ensuite celui-ci à reconduire (jusques chez lui), par une porte dérobée, D. Juan, qu'elle dit avoir été attaqué par D. Carlos. Ainsi l'un et l'autre surveillans contribuent à tirer Léonor d'intrigue. Elle n'en sort pas moins heureusement dans deux ou trois autres occasions. Cette Comédie, absolument dans le goût

Espagnol, est surchargée d'incidens agréables, mais où la vraisemblance n'est pas mieux observée que la regle des vingt-quatre heures, » disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique.*

Voici comment s'expriment sur cette Piece les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François.*)

« Nous avons peu de choses à dire de cette Comédie. Elle est foible d'intrigue et de conduite. Le personnage de Léonor, qui est le dominant de la Piece, est manqué totalement, à l'exception d'une scene où Léonor soutient son caractere de fille fine et naïve, à la fois.... »

Dancourt, dans sa Comédie intitulée *La Parisienne*, a imité une des plus agréables situations de *L'Ecole des Filles*; celle où D. Maurice reconduit, lui-même, l'amant préféré de sa sœur, pour le soustraire aux poursuites de son rival. Cette situation produit une des plus jolies scenes de la Piece de Dancourt, dans laquelle, au lieu d'un frere ou d'un tuteur, c'est un amant dédaigné qui reconduit son rival, sans le connoître, et pour le sauver lui-même de sa propre fureur.

* *La Femme Juge et Partie*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 2 Mars 1669; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire, ou

prose, adressée au Président de Novion, chez Jean Ribou, *in*-12.

Le Procès de la Femme Juge et Partie, Comédie, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en *1669*; imprimée, à Paris, la même année, chez Gabriel Quinet, *in*-12.

« Montfleury, flatté du succès de sa Comédie de *La Femme Juge et Partie*, crut en devoir faire la Critique, pour affoiblir celle de plusieurs personnes éclairées. (Apparemment à l'imitation de Moliere, qui avoit fait lui-même la Critique de son *Ecole des Femmes.*) Il introduit sur la scene plusieurs femmes, vêtues en Magistrats, et un homme qui se charge du rôle d'accusateur. On releve une partie des invraisemblances et des expressions licentieuses de la Comédie de *La Femme Juge et Partie*; on fait grace à quelques autres. Cependant, la Piece est supprimée par le sénat féminin, pour le Théatre, et réservée pour le cabinet; et, peut-être, contre l'intention de l'Auteur, plus d'un Spectateur a-t-il souscrit à cet arrêt. »

Tel est, à-peu-près, le jugement que portent du *Procès de la Femme Juge et Partie*, les freres Parfaict (*Histoire du Theatre François*), et les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique.*

Le Gentilhomme de Beauce, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au commencement du mois d'Août 1670 et à Versailles, devant le Roi, et le Duc de Buckingham, sur un Théatre dressé exprès, dans le petit Parc, par Vigarini, le 6 Septembre suivant ; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée aux Princes de Brunswick et de Lunebourg, chez Jean Ribou, *in*-12.

« Ce Gentilhomme est une espece de Pourceaugnac. Il s'agit, comme dans la Piece de Moliere, de le faire renoncer à un mariage qu'il voudroit conclure Les moyens employés par l'Auteur ont beaucoup de rapport, sans être absolument les mêmes. Ici M. de Courteville (Gentilhomme Beauceron) est en butte aux fourberies d'un certain Basque, valet de Léandre, amant aimé de Climène (cousine et prétendue de Courteville). Un Suisse paroît nécessaire au Gentilhomme, pour écarter de chez Climène toute espece de concurrent (tel qu'un Gascon, qui y vient, à l'occasion d'une lotterie qu'on y doit tirer, et à laquelle il a mis), et c'est le Basque que Courteville choisit, sans le connoître, pour en faire un Suisse de porte. De son côté, Léandre voudroit éloigner son rival de chez Climène ; et c'est encore

le Basque, qui, à l'aide d'un déguisement (d'Abbé) et d'une fausse nouvelle (d'un gain considérable à une lotterie, autre que celle qui doit se tirer chez Climène), l'oblige à s'absenter une partie de la journée (sous le prétexte d'aller toucher le montant du lot). Instruit, à la fin qu'on le joue, et las d'être dupe, M. Courteville retourne en Beauce, et laisse le champ libre aux deux amans. Cette Comédie, qui, pour être bonne, devroit être moins longue, offre plusieurs scenes divertissantes, » disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique.*

Le jugement que les freres Parfaict portent de cette Piece (*Histoire du Théatre François*) est bien plus sévere. Le voici.

« La Comédie du *Gentilhomme de Beauce* est une des plus foibles de celles que Montfleury ait produites au Théatre. Le personnage qui donne le titre à la Piece est du dernier bas et une lourde bête. Les stratagêmes que l'on emploie pour le tromper n'ont aucunes finesses, et ne sont point comiques. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette Piece, c'est la cinquieme scene du cinquieme acte, qui est une espece de Parodie, entre Courteville et Climène, de la seconde scene du quatrieme acte de *Britannicus*, entre Agrippine et Néron.

La Fille Capitaine, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne,

en 1672 ; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée au Prince Eugene de Savoie, Comte de Soissons, &c., chez Pierre Le Monnier, *in-12*.

« Cette Piece est, sans doute, la meilleure de Montfleury, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. L'intrigue en est simple, naturelle et agréablement conduite. On y voit un mari berné ; mais rien de plus digne de l'être que ce M. Le Blanc, époux suranné d'une jeune personne. Il veut en séduire une autre, et s'oppose, par cette raison, au mariage de Damon, son pupile et son rival. C'est pour vaincre sa résistance qu'Angélique, cousine de Lucinde (qui est l'amante de Damon), prend l'uniforme et le titre de Capitaine. Madame Le Blanc, informée de l'extravagance de son mari, se prête volontiers au piége qu'on veut lui tendre. Il la voit cajoler, sous ses yeux, par le prétendu Capitaine, et n'ose ni paroître, ni se faire entendre. Il est surpris lui-même aux genoux de Lucinde, enrôlé comme soldat, et obligé de souscrire au mariage de Damon pour reprendre sa qualité de Bourgeois. Il regne dans cette Comédie une gaieté soutenue, une foule de situations piquantes et théatrales. Le rôle d'Angélique absorbe tous les autres ; mais il le falloit, puisque c'est lui qui donne le titre à la Piece. »

Les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, portent, à-peu-près, le même jugement de

cette Piece, que, malgré ces éloges, on ne revoit, cependant, plus au Théatre, quoique *La Femme Juge et Partie* s'y soit conservée jusqu'à présent.

L'Ambigu-Comique, ou *Les Amours de Didon et d'Enée*, Tragédie, en trois actes, en vers alexandrins, mêlée de trois Intermedes comiques, chacun en un acte, en vers alexandrins, sous les titres du *Nouveau Marié*, de *D. Pasquin d'Avalos* et du *Semblable à soi-même*, représentée, pour la premiere fois, au Théatre du Marais, en 1673; imprimée, à Paris, la même année, avec un Avis au Lecteur, chez Henry Loyson, *in*-12.

« Chacun des Intermedes de cette Tragédie renferme un sujet séparé et fini, dit Montfleury, dans son Avis au Lecteur. Ce mélange n'est pas sans exemple, quoiqu'il ne soit pas ordinaire sur notre Théatre; et comme c'est un usage établi, de tout tems, chez les Espagnols, je veux bien avouer que leurs Poëmes Dramatiques m'ont servi de modeles, que le plaisir que m'ont donné la lecture que j'en ai faite et les représentations que j'en ai vues m'ont persuadé qu'un pareil mélange pourroit avoir autant d'agrémens sur notre scene que de beautés sur leur Théatre, et que, l'ayant regardé comme un moyen d'aspirer au bonheur de plaire à ceux qui n'aiment que le sérieux,

sans renoncer à celui de divertir ceux qui n'aiment que le comique, je me suis hasardé à travailler sur cette idée, à l'imitation des Poëtes de cette nation. Toutes leurs Pieces sont en trois actes, séparés par des Intermedes comiques, mêlés de musique et de danse, en quoi ils semblent s'être, en quelque sorte, assujettis au précepte d'Horace *Chorus medios intercinat actus*, et n'avoir pas peu de rapport avec les Chœurs mêlés de voix, d'instrumens et de flûtes, dont les Latins séparoient leurs actes, à l'exemple de Sophocle, quoique, selon l'avis d'Aristote, les Chœurs ne dussent rien chanter qui n'eût quelque rapport et même quelque liaison avec le sujet de la Piece. La crainte que j'avois que les Intermedes de celle-ci, qui n'en ont aucun avec ce qui les précede, n'interrompissent l'attention de l'Auditeur pour le sérieux, me fit croire que je ne pouvois l'empêcher qu'en faisant choix d'un sujet fort connu. C'est ce qui me fit jetter les yeux sur le quatrieme Livre de l'Énéïde, où Virgile renferme les amours et la mort de Didon. Outre que cette matiere est extrêmement connue, l'antiquité ne nous a point laissé d'idée d'une passion ni plus forte, ni plus touchante; et je me sentois si charmé des beautés de cet excellent Ouvrage, que je le regardois comme un original d'après lequel il étoit presqu'impossible de faire une méchante copie. Comme ce sujet avoit été mis au Théatre par Étienne Jodelle, le premier qui ait fait des Tragédies en notre langue, et, depuis même, par des Auteurs dont la

réputation a égalé le mérite, je n'aurois pas entrepris de le traiter, si je n'eusse appris d'Horace que les Œuvres d'Homere et de Virgile sont des trésors dont il est permis à tout le monde de s'enrichir, et que les sujets connus, qui sont à tous ceux qui s'en veulent servir, deviennent propres et particuliers à celui qui les traite.... »

Montfleury est bien honnête pour les Auteurs qui ont traité celui-ci, depuis Jodelle jusqu'à lui. Ce sont un Gabriel Le Breton, un Guillaume de La Grange, un Alexandre Hardy, un Scudéry, un Abbé de Boisrobert, desquels la réputation ne devoit déja plus gueres avoir de considération du tems où Montfleury écrivoit cette Préface, dans laquelle il nous apprend, au surplus, que sa Piece a eu au Théatre « une estime, que près de trente représentations consécutives lui ont acquises. »

Cependant, « *tout charmé, tout touché* des beautés de son original, Montfleury n'en a fait qu'une *très-méchante copie,* pour les caracteres de ses personnages et la versification, » observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François.*

Voici, à-peu-près, comment les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* s'expriment sur les Intermedes de cette Piece.

« Dans le premier (*Le Nouveau marié*), M. Vilain, nom significatif, (Conseiller d'un Présidial) refuse de donner à sa nouvelle épouse et à ceux que son mariage a rassemblés (chez sa belle-mere, à Pa-

ris), le divertissement d'une Comédie, et prend delà occasion de faire la critique de ces sortes d'amusemens; mais son beau-frere lui amene une Troupe de Comédiens (celle du Marais), et la Piece commence (au grand regret de M. Vilain. Cette Piece est la même *Didon*, mêlée d'Intermedes comiques).

Une soubrette qui prend la place de sa maîtresse, pour recevoir un époux futur, qui ne la connoît pas, des discours libres, une grossesse supposée (pour dégoûter cet époux dédaigné, parce que la jeune personne a un amant aimé); tel est le fonds du second Intermede, intitulé *D. Pasquin d'Avalos* (et dont la scene se passe à Burgos, en Espagne).

Le Semblable à soi-même, qui donne le titre au dernier, est un Bailli de Village (dans le Maine), et qui se propose d'épouser Lucie, niece de Thibaut (Collecteur des Tailles du Village). Le Bailli à pour rival Cléante, et pour s'éclaircir de ce qui se passe chez Lucie, il suppose un voyage, et reparoît, aussitôt, sous le nom (et les habits) de son frere. Il est logé chez Thibaut; et ce qu'il y voit le fait renoncer au projet d'épouser Lucie (c'est-à-dire qu'il s'apperçoit qu'elle lui préfere Cléante). Ces petites Pieces offrent quelques scenes amusantes; et la derniere un tissu assez ingénieux. »

Le Comédien Poëte, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, avec un Prologue, en prose, et deux Intermedes, aussi en prose, le premier

acte faisant un sujet séparé des quatre autres actes ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre de la rue Guénégaud, le 10 Novembre 1673 ; imprimée, à Paris, en entier, l'année suivante, chez Pierre Promé, *in*-12, et le premier acte séparé, sous le titre du *Garçon sans conduite*, à Troye, en 1698, même format ; les quatre derniers actes, ensemble, sous le titre des *Amans infortunés et contens*, à Caën, en 1700, chez Jacques Godes, même format.

Le Prologue se passe entre un Auteur, trois Acteurs et un Décorateur. L'Auteur veut que l'on répete sa Piece, avec les habits, les décorations et les lumieres. Cela déplaît fort aux Acteurs, et, sur-tout, aux Actrices, qui se trouvent forcées de faire une toilette, qu'elles croyoient pouvoir éviter. Après qu'on a répété le premier acte, un Acteur qui doit jouer dans les suivans, vient dire qu'il n'a pas appris son rôle, et qu'il ne veut pas l'apprendre que la Troupe n'ait joué une Piece de lui, qui est à son tour d'être jouée, et, depuis long-tems, en répétition. Ces débats chagrinent l'Auteur, et l'éloignent. Dès qu'il est parti, le Comédien-Poëte propose à ses camarades de faire une nouvelle répétition de sa Piece, pour se décider à la donner au Public, ou à la rejetter. Un Acteur lui recommande de n'y rien laisser

contre les cocus, contre les Procureurs et contre les Médecins. Le Comédien-Poëte y consent, et quand les quatre actes sont répétés, il demande ce que l'on en pense. La Piece est acceptée, à corrections, que l'on se propose de faire faire par quelqu'Auteur de goût et connu, et le Comédien-Poëte l'annonce au Public. Voilà ce qui forme le Prologue et les deux Intermedes, ou Épilogues de tout l'Ouvrage.

« Le premier acte du *Comédien-Poëte* n'a nul rapport avec ceux qui le suivent, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. Damon, fils d'un riche Négociant (de Marseille, où la scene se passe), profite de l'absence de son pere pour dissiper les trésors dont il l'a laissé le gardien. Il se plaît, sur-tout, à donner des Fêtes et des Spectacles. On est prêt à représenter chez lui un Opera, lorsque son pere arrive, subitement. Tout le monde se cache, (Acteurs et Spectateurs) excepté Crispin (valet de Damon, fils), qui veut persuader au vieux Damon que sa maison n'est plus habitée que par des Démons. Quelques Danseurs, déguisés en Diables, achevent d'effrayer le vieillard, et l'enlevent. » (Le sujet de ce premier acte est imité du *Mostellaria* de Plaute, et du *Phasma* de Ménandre, auxquels Regnard a également eu recours pour sa Comédie du *Retour imprévu*.)

La représentation de cette Piece est supposée interrompue par un Acteur qui refuse d'y jouer le rôle dont on l'a chargé, et qui parvient à y faire substituer une Comdie de sa composition, dont voici le sujet.

« D. Pascal,

« D. Pascal, après un long voyage (de quinze ans, aux Indes), revient (à Madrid) accompagné de certain Chevalier (son ami, nommé D. Richard de Fond-Sec) qu'il destine pour époux à sa sœur Angélique. Mais elle est prévenue en faveur de D. Henrique, et voit son choix approuvé par une tante, qui l'a élevée (et chez laquelle elle demeure). On fait usage d'un stratagême qui tend à rompre les projets de D. Pascal. Il n'a jamais vu sa sœur (qui n'avoit que deux ou trois ans lorsqu'il est parti pour les Indes), et un valet (de D. Henrique), déguisé en fille, lui est présenté sous le nom d'Angélique. Les extravagances et la figure bizarre de cette prétendue sœur dégoûtent le Chevalier. D. Pascal, qui prend la véritable Angélique pour une soubrette, hâte son mariage avec D. Henrique, qu'il ne croit pas d'un rang fort supérieur. (Il le croit l'Écuyer de la tante, et D. Richard retourne à une veuve, avec laquelle il avoit d'anciens engagemens.) Cette Piece, qui est remplie de situations comiques, fut jouée, dans la suite, (en quatre actes) sous le titre de *La Sœur ridicule*. C'est, en effet, le seul qui paroisse lui convenir, » ajoutent les Auteurs du *Dictionnair Dramatique*.

Les freres Parfaict (*Histoire du Théâtre François*) nous apprennent que les cinq actes du *Comédien-Poëte* eurent, dans leur nouveauté, dix-huit représentations de suite; et ils assurent, d'après le registre journalier du Théatre de Guénégaud, pour l'année 1673, que Thomas Corneille eut part à la composition de cette

Piece, puisqu'il en partagea la rétribution avec Montfleury le fils. « Cette Comédie, continuent-ils, est assez bien conduite, et très-comique ; mais trop remplie de ce qu'on appelle équivoques claires. »

Trigaudin, ou *Martin-Braillard*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de la rue Mazarine, le 26 Janvier 1674 ; imprimée, à Paris, la même année, chez Pierre Promé, *in*-12.

« Cette Comédie est d'un très-mauvais exemple, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. Trigaudin, marié, en secret, à Lucie, la fait passer pour sa cousine, dans l'intention de lui faire épouser Géronte, riche vieillard, qui en est amoureux, et qui offre cent mille francs en dot. Trigaudin a dessein de couronner ce crime en empoisonnant Géronte, aussi-tôt qu'il aura épousé Lucie. Cette derniere avertit Géronte de la perfidie de son mari. On prend des mesures pour forcer Trigaudin à découvrir son mariage avec Lucie. Le stratagême qu'on emploie pour cela est de faire paroître un prétendu frere de Lucie, qui veut lui faire épouser un Avocat, nommé Martin-Braillard. Trigaudin avoue qu'il est marié avec Lucie, et Géronte lui pardonne généreusement la trahison qu'il méditoit contre lui ».

« Le sujet de la Comédie de Trigaudin se trouve dans une historiette du *Mercure Galant*, de l'année 1672, sous le titre de *La Femme aux deux maris* ; mais Montfleury en a changé le dénouement. Dans celui rapporté par Devisé, le Gentilhomme de Province est empoisonné par le mari de la femme qu'il a épousée. Le crime du mari et de la femme est découvert ; ils sont arrêtés et conduits en prison. Devisé ajoutoit *qu'on travailloit alors à leur faire leur procès*. Dans les volumes suivans, il n'est, cependant, plus parlé de cette affaire, » remarquent les freres Parfaict.

Les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* portent, à-peu-près, le même jugement de cette Comédie, dont le sujet est un de ceux qu'on ne devroit jamais exposer sur la scene, disent-ils ... L'indécence n'est pas le seul défaut qu'on puisse reprocher à cet Ouvrage. Il ne pêche pas moins contre la vraisemblance que contre les mœurs. »

Crispin Gentilhomme, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1677 ; imprimée, à Paris, en 1739, dans les Œuvres de l'Auteur et de son pere, quatre volumes, *in-12*.

Voici, à-peu-près, l'extrait que donnent de cette Piece les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Un Paysan (nommé Mathurin) chargé d'élever,

secrétement, le fils de certain Colonel, (nommé Florisel) absent du Royaume, (pour aller en Portugal) est obligé de le représenter à son pere, au bout de vingt ans; mais, dès l'âge de douze ans, ce fils a disparu. Pour sortir d'embarras, Mathurin lui substitue Crispin, son propre fils. Les discours burlesques et les extravagances de ce dernier occupent une grande partie de la Piece. A la fin, Cléomédon (c'est le nom qu'a pris le fils de Florisel), qui de simple soldat est devenu Lieutenant-Colonel, est reconnu pour le fils véritable. Ce sujet a fourni à Brueys *La Force du Sang*, ou *Le Sot toujours Sot* (Voyez le Catalogue des Pieces de Brueys, tome onzieme des Comédies du Théatre François de notre Collection) La marche de ces deux Comédies est, à-peu-près, la même. Il est, cependant, vrai que Brueys a tiré meilleur parti de son Clitandre (c'est le nom du fils véritable dans la Piece de Brueys) que Montfleury de son Cléomédon. »

Les Freres Parfaict, (*Histoire du Théatre François*) observent que « ce sujet paroît être pris de quelque Historiette Espagnole. Montfleury, ajoutent-ils, en a tiré parti; et, à tout prendre, la Piece est assez passable. »

Il y a fait entrer une double intrigue d'amour. Florisel, à son retour, du Portugal en France, doit épouser une jeune personne, nommée Lucrèce, et il se propose, d'accord avec Araminte, tante de Lucrèce, d'unir son fils à Hélene, autre niece

d'Araminte, et sœur de Lucrèce. La double entrevue des quatre Amans se fait dans une Hôtellerie du Village de Mathurin, au moment où Florisel va lui redemander son fils. Crispin, sous ce titre, fait sa cour à Hélene, qui ne prend aucun goût pour lui. Elle aime, au contraire, dès la premiere vue, Cléomédon, qui revient à ce Village, dans ce même tems, sans savoir qui il est véritablement, et pour revoir seulement Mathurin, qu'il croit être son pere. Dès que celui-ci a avoué sa fourberie, et que Cléomédon est reconnu, le double mariage se termine, sans difficulté d'aucun côté.

La Dame Médecin, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de la rue Mazarine, le 14 Janvier 1678; imprimée, à Paris, en 1739, dans les Œuvres de l'Auteur et de son pere, *in*-12.

« Angélique, (fille d'un Médecin de Paris, qui est mort, et l'a laissée libre de ses volontés, et maîtresse d'un bien considérable) se trouve prévenue en faveur d'Eraste, qui l'aime pour l'avoir vue à un bal. Elle apprend qu'il est près d'épouser une certaine Lucie, (fille de Géronte, Bourgeois de Paris, de laquelle il n'est point aimé, et que, par des arrangemens de famille, il est venu exprès de Lyon à

Paris pour conclure ce mariage, qui seroit déja fait sans une maladie que Lucie a supposé lui être survenue, pour s'y soustraire, parce qu'elle aime un certain Cléante, dont elle est aimée.) Cette prétendue maladie a mis en défaut tous les Médecins qu'on a appelés pour la guérir. Angélique prend le parti de se présenter comme Médecin chez la malade. Instruite autrefois, par son pere, de tous les termes de Médecine, elle joue son rôle avec une aisance qui en impose à Géronte; mais Lucie est forcée d'avouer les motifs de sa feinte indisposition au faux Médecin, qui en fait part à Eraste; et, pour le consoler, lui offre sa prétendue sœur en mariage. Eraste, accepte une entrevue, et retrouve dans Angélique (qui a repris ses habits) l'inconnue du bal. Un double mariage termine cette Piece, où l'unité de lieu est violée presqu'à chaque scene. Elle est, du reste, légérement écrite, vivement dialoguée, et remplit exactement son titre. »

Tel est, à-peu-près, l'extrait que donnent de cette Piece les Auteurs du *Dictionaire Dramatique* et les Freres Parfait, dans leur *Histoire du Théatre François*. Ces derniers ajoutent que « l'intrigue de cette Comédie est assez passable, qu'il s'y trouve des scenes d'un bon comique, et que Danchet, dans son Ballet des *Muses*, a pris, en partie, l'idée de *La Dame Médecin*, pour en composer un acte; intitulé, *L'Amour Médecin*, qui est le quatrieme de ce Ballet, représenté, sans succès, en 1703. »

La Dupe de soi-même, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, qu'on croit n'avoir point été réprésentée; imprimée, à Paris, en 1739, dans les Œuvres de l'Auteur et de son pere, *in*-12.

Le manuscrit de cette Piece et ceux des deux précédentes, qui, non plus qu'elle n'avoient jamais été imprimées avant 1739, furent fournis à Antoine Joly, pour l'édition qu'il donnoit des Œuvres de Montfleury, pere et fils, par Mademoiselle Duplessis, fille de ce dernier, à ce que Joly nous apprend, dans l'Avertissement Historique qu'il a placé au-devant de son Édition des deux Montfleury.

Voici l'Extrait que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* donnent de cette Piece.

« Il faut mettre à part la vraisemblance pour goûter *La Dupe de Soi-même.* C'est un tissu d'incidans peu naturels; mais qui produisent des situations vraiement comiques. (La scene se passe à Salamanque, en Espagne.) D. Jobin, amant ridicule, est rebuté par Léonor, qui parvient même à dégoûter sa mere de cette alliance. Pour se venger de l'une et de l'autre, D. Jobin forme le projet de faire épouser à Léonor, un aventurier, un gueux, Le hasard semble le servir. Il trouve, sous sa main, D. Sanche, amant secret de Léonor, qui ayant été

dépouillé par des voleurs, est couvert d'un habit de Paysan, et pris pour tel par son rival. Ce dernier le fait revêtir de riches habits, et présenter à la mere de Léonor, sous le nom de D. Fernand, le même qu'on voudroit lui préférer. Le mariage se conclut, sans un plus long examen. D. Jobin veut alors jouir de la confusion de Léonor; mais D. Sanche se fait connoître, et le galant méprisé est la dupe de son stratagême. »

LA FEMME JUGE ET PARTIE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS,

De MONTFLEURY, FILS.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.

A MESSIRE NICOLAS POTIER,

Chevalier, Seigneur de Novion, &c., Commandeur des Ordres du Roi, Conseiller de Sa Majesté en tous ses Conseils, et Président à Mortier au Parlement de Paris.

MONSEIGNEUR,

La Femme Juge et Partie, *que je vous présente, vous a trop d'obligations pour se dispenser de l'hommage qu'elle vous vient rendre. Elle n'attribue qu'à vous seul l'avantage qu'elle a eu de plaire et de divertir; et l'approbation qu'elle a eue est un effet de l'estime que toute la France fait des choses*

que vous honorez de la vôtre. Oui, Monseigneur, la lecture que j'eus l'honneur de vous en faire avant qu'elle fût représentée, et la bonté que vous eûtes de me témoigner qu'elle ne vous avoit pas déplu, me firent sortir des bornes que la modestie me devroit prescrire. Je ne pus empêcher la joie que j'en avois d'éclater : je le publiai par-tout ; et la suite m'a fait connoître que l'on a trop de vénération pour vous pour oser appeler de vos jugemens, et que l'on a trop déféré au discernement judicieux que l'on sait que vous faites de chaque chose, pour examiner les défauts d'une Piece où vous avez bien voulu n'en point trouver. Ainsi, Monseigneur, après les avantages qu'elle a tirés de l'accueil favorable que vous avez eu la bonté de lui faire, elle n'a plus d'ambition que celle de se voir honorée d'une protection aussi glorieuse que la vôtre. Elle vous regarde comme la merveille du siecle où elle a eu l'honneur de paroître, et comme l'étonnement de ceux qui le suivront. Elle voit avec plaisir que

l'on n'a pas moins d'admiration pour la connoissance parfaite que vous avez de toutes choses, que de respect pour les oracles que vous prononcez, et regarde le choix que le plus grand Roi du monde a fait, de nos jours, de votre illustre personne, pour rétablir le calme dans l'une de ses Provinces, comme l'effet d'un mérite très-éclatant et d'une vertu toute extraordinaire. Voilà, MONSEIGNEUR, *ce qui doit justifier la liberté qu'elle ose prendre de vous protester que rien ne peut égaler la vénération qu'elle a pour vous, que le zele et le respect, avec lesquels je suis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DE MONTFLEURY.

SUJET
DE LA FEMME JUGE ET PARTIE.

BERNADILLE, Bourgeois de la ville de Faro, dans le Duché de Médine, en Italie, rentrant tard un soir chez lui, par la porte de son jardin, en a vu sortir un homme, qu'il n'a point reconnu, mais qu'il a soupçonné venir de chez Julie, son épouse. Il a questionné sur cela Béatrix, sa suivante, et, le poignard à la main, l'a forcée de convenir que cet homme avoit passé la soirée avec Julie. Furieux de cette prétendue trahison de son épouse, Bernadille lui a dissimulé son ressentiment; mais, résolu de se défaire d'elle secrétement, à quelques jours de-là, il lui a proposé un petit voyage à Cadix, par mer, sous le prétexte d'aller voir des parens qu'ils avoient dans cette ville. Il a gagné le patron d'une barque, pour le seconder dans son projet; et au lieu d'aller à Cadix, on a fait voile vers

une isle inhabitée, où Bernadille a abandonné Julie, toute seule. Revenu à Faro, il a publié qu'elle étoit morte pendant le voyage, et, au bout de quatre ans, il veut se remarier, avec une jeune personne, nommée Constance, dont la mere lui a promis la main. Mais le même jour où Julie fut abandonnée dans l'isle déserte, il est passé près de-là un vaisseau marchand, allant à Venise. Il l'a recueillie, et l'y a conduite. Voulant retourner à Faro, elle a pris des habits d'homme et le nom de Frédéric; mais rencontrant à Venise le Duc de Médine, à qui elle a dit être de ses États, il s'est offert à l'y ramener, au retour d'un voyage qu'il alloit faire à Naples, à Rome et à Florence. Elle est revenue à Faro au moment où Bernadille est près d'épouser Constance; et, outre qu'elle doit empêcher ce mariage, par son droit sur Bernadille, elle s'amuse à y mettre obstacle, en devenant son rival. Elle se fait présenter à Constance, comme un jeune homme, fort amoureux d'elle, et parvient, non-seulement à la dégoûter de Bernadille, qu'elle n'aime point, mais même de D. Lope, qu'elle aimoit. Cependant, Ber-

nadille, autorisé par la mere de Constance, veut conclure; et, pour se soustraire aux poursuites que pourroit lui faire Julie, dont la mort ne lui est pas parfaitement assurée, il veut se revêtir de la charge de Prévôt du lieu, vacante, dans ce moment, se persuadant qu'on n'oseroit faire le procès à un Juge. Il emploie, pour l'obtenir, la faveur du faux Frédéric auprès du Duc. Julie demande cette charge, et l'obtient; mais la conserve pour elle, sous son faux nom, afin de pouvoir faire autant de peur à Bernadille, en le menaçant de le punir du meurtre de sa femme, dont il se croit coupable, qu'il lui en a fait à elle-même, en l'exposant à la mort. Elle le fait arrêter et l'interroge sur la disparition de Julie, dont elle se montre aussi instruite que lui-même, dans tous les détails. Il est forcé de tout avouer, s'excusant sur l'infidélité dans laquelle il croit l'avoir surprise. Le faux Prévôt demande des preuves, des témoins de cette infidélité. Bernadille propose Béatrix, qui, après la prétendue mort de Julie, est passée au service de Constance. Béatrix confesse que Julie n'a jamais été infidelle, et que l'homme rencontré la nuit par Bernadille, à sa

porte, n'en vouloit point à son épouse, mais seulement à sa suivante. C'étoit un valet, nommé Mendoce, qui aimoit Béatrix, et qui en étoit aimé; et, dans le trouble où l'avoit jettée la vue de Bernadille, un poignard à la main, levé sur elle, elle avoit préféré d'accuser Julie à s'accuser elle-même. Bernadille est condamné, par le faux Juge, à être pendu, ou à reproduire Julie, et à se réunir à elle. Il ne croit pas pouvoir éviter son supplice; mais Julie, après avoir joui un peu de son embarras et de ses craintes, se fait reconnoître à lui, et lui pardonne. Constance, ne craignant plus d'être unie à Bernadille, et n'ayant plus d'espérance sur Frédéric, se donne enfin à D. Lope, qui n'a pas cessé de l'aimer, malgré la préférence qu'elle a donnée un moment à ce faux cavalier.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LA FEMME JUGE ET PARTIE.

« *LA Femme Juge et Partie* n'est pas une Comédie par le fonds, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. Elle ne peut passer pour telle que par la forme. Le sujet, l'intrigue, les caracteres des personnages ne présentent rien qui puisse servir à l'instruction du Public. C'est une aventure particuliere, et d'un assez mauvais exemple, que Montfleury a accommodée au Théatre, en homme qui l'entendoit passablement. Voilà tout le mérite de cette Piece, qui, cependant, lorsqu'elle parut au Théatre, eut un succès des plus marqués. On dit même que ce succès balança celui de la Comédie de *Tartuffe*, de Moliere.... (*La Femme Juge et Partie* fut jouée tout aussi long-tems, pen-

dant trois mois consécutifs, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, que *Tartuffe* fut joué au Théatre du Palais-Royal....) Ce fait, que l'on cite comme singulier, n'a rien que de fort ordinaire.... La Comédie de *Tartuffe* étoit faite pour les gens d'esprit, et même d'un esprit au-dessus du commun. Celle de *La Femme Juge et Partie* étoit de niveau à l'esprit du plus grand nombre : scenes comiques, par le fonds, et chargées de tout ce qui peut égayer la matiere. Bernadille, grossier, avare, mal-propre et sans esprit, faisoit rire la plus grande partie de l'assemblée.... Cette Piece est restée au Théatre, et même on la représente assez souvent. »

« On fait grace à quelques expressions trop libre de cette Piece, en faveur du tems où elle fut composée, de la gaieté qui y regne, et, surtout, de la maniere dont l'intrigue est conduite, observent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.... Cette Comédie, bien inférieure aux bonnes Pieces de Moliere, occupe aussi souvent la scene que *Le Misantrope*.... L'Auteur en usa de même envers elle, comme Moliere envers *L'Ecole des Femmes*; il en fit lui-même la Criti-

que, sous le titre du *Procès de la Femme Juge et Partie.* »

Nous avons fait connoître cette Critique, dans le Catalogue des Pieces de Montfleury.

L'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, prétend que « la curiosité publique pour *La Femme Juge et Partie* fut excitée sur ce que l'intrigue de cette Comédie regardoit un certain Marquis de Fresne, qui passoit pour avoir vendu sa femme à un Corsaire; et que l'on croyoit que c'étoit-là ce qui avoit servi de fonds à Montfleury pour cette Piece. »

On a prétendu aussi que Montfleury en composant cette Piece avoit eu en vue Madame d'Ennebaut, sa sœur, qui jouoit au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne les rôles de jeunes premieres, dans la Tragédie, ceux d'amoureuses dans la Comédie, et ceux de femmes travesties en hommes. Ce fut elle qui joua d'original celui de la Femme Juge et Partie, que son frere avoit apparemment fait pour elle.

LA FEMME JUGE ET PARTIE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS,

De MONTFLEURY, FILS;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 2 Mars 1669.

PERSONNAGES.

BERNADILLE.

JULIE, en habit d'homme, sous le nom de Frédéric, et femme de Bernadille.

D. LOPE, amant de Constance.

CONSTANCE.

OCTAVE, confident de Julie.

BÉATRIX, suivante de Constance.

GUSMAN, valet de Bernadille.

DEUX VALETS de Julie.

La Scene est à Faro.

LA FEMME JUGE ET PARTIE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, GUSMAN.

BÉATRIX.

N'ACHEVERAS-TU point, babillard éternel?

GUSMAN.

Oui, notre maître est fou, je le garantis tel;
Je ne m'en dédis point, quoi que tu puisses dire.
J'en sais bien la raison, et cela doit suffire.

BÉATRIX.

Ne me diras-tu point, sans te faire prier,
Quelle est cette raison?

GUSMAN.

Quoi! se remarier?
Peut-il faire jamais de plus grande folie?

BÉATRIX.

Comment! un homme est fou, quand il se remarie?

GUSMAN.

Non; mais ce vieux bourru qui se veut engager,
De l'humeur dont il est, n'y devroit pas songer;
Et si son bel esprit se régloit par le nôtre....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Pourquoi ne veux-tu pas qu'il aime comme un autre?

GUSMAN.

Quoi! s'étant une fois chargé d'une moitié,
Le Ciel a regardé sa misere en pitié;
Et, par une faveur et rare et sans égale,
D'un brevet d'homme veuf sa bonté le régale,
D'un brevet qui rendroit mille maris contens;
Et loin de devenir plus sage, à ses dépens,
Après avoir vécu trois ans dans le veuvage,
Il veut se marier, et tu veux qu'il soit sage?
Cela ne se peut pas!

BÉATRIX.

Quant à moi, franchement,
Je sens que je pourrois m'y résoudre aisément.
Qu'il est plaisant d'aimer! et que le mariage
Est doux, lors que l'on sait en faire un bon usage!

GUSMAN.

Quand même le motif qui l'y porte aujourd'hui
Seroit bon pour un autre, il ne vaut rien pour lui.
Est-ce qu'il ne craint point....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi?

GUSMAN.

Que cette derniere
Ne lui fasse le tour que lui fit la premiere?

BÉATRIX.

Sa vertu fut trop grande: elle n'en fit jamais.
Si tu veux m'obliger, laisse son ombre en paix.
Personne mieux que moi ne sut son innocence,
Car je servois Julie, avant qu'être à Constance.

GUSMAN.

Quand mon maître le sut, ce fut par ton moyen.

BÉATRIX.

Je le dis, il est vrai; mais il n'en étoit rien.
La crainte de la mort m'inspirant cette envie,
Je blessai son honneur pour me sauver la vie.

GUSMAN.

Explique-toi donc mieux pour m'en faire douter.

BÉATRIX.

Pour t'en mieux éclaircir tu n'as qu'à m'écouter.
J'aimois Mendosse alors: il m'aimoit tout de même,
Et cherchoit à me voir, avec un soin extrême.
Comme il m'avoit juré qu'il vouloit m'épouser,
Je croyois le pouvoir un peu favoriser;
Et, quand l'occasion m'en pouvoit être offerte,
Je laissois du Jardin une porte entr'ouverte;
C'étoit notre signal, et de cette façon
Nous nous voyions les soirs, sans donner de soupçon.
Mendosse vint un soir, où tout, en apparence,
Sembloit contribuer à notre intelligence.
Bernadille soupoit chez un de ses amis,
Dont la maison étoit assez loin du logis;

Julie étoit au lit, et notre tête-à-tête
Se trouva, pour ce coup, d'une longueur honnête.
L'entretien fut si long que Bernadille enfin
Revenoit à dessein d'entrer par le Jardin,
Il en étoit, je pense, à dix pas, sans escorte,
Alors que pour sortir Mendosse ouvroit la porte,
Qui s'étant apperçu que l'on faisoit du bruit,
Croyant qu'on l'épioit, sort, la ferme, et s'enfuit.
Sa fuite fut fort prompte, et la nuit fort obscure.
Bernadille, enragé d'une telle aventure,
Jaloux et furieux de ce qu'il n'avoit pu
Reconnoître, ou du moins suivre cet inconnu,
Un poignard à la main, et la vue égarée,
Entre, et vient droit à moi: « Ta perte est assurée,
» Me dit-il. Tu mourras, si tu déguises rien;
» Apprends-moi mon malheur, pour éviter le tien;
» Cet homme que j'ai vu, sortoit d'avec ma femme.
» Avoû-le, ou de ce fer je vais t'arracher l'ame! »
Interdite, et craignant sur-tout que le poignard
Ne me perçât trop tôt, si je parlois trop tard,
Je dis qu'il étoit vrai qu'il sortoit d'avec elle.

GUSMAN.

Quoiqu'il n'en fût rien?

BÉATRIX.

Oui, sa menace cruelle
Me fit appréhender tout d'un homme emporté;
Et craignant de mourir, disant la vérité,
J'aimai bien mieux mentir, et me sauver la vie.

GUSMAN.

Sais-tu de quel malheur ta fourbe fut suivie?

BÉATRIX.

D'aucun; car dès qu'il eut l'aveu que je lui fis,
Il ne témoigna plus de colere.

GUSMAN.

Tant pis!

BÉATRIX.

Tant pis? Pourquoi tant pis? Fais-toi du moins entendre.

GUSMAN.

Tu ne sais pas pourquoi tant pis? Tu vas l'apprendre.
Ayant tiré de toi cet éclaircissement,
Bernadille cacha tout son ressentiment;
Et, quoique dans l'instant il n'en fit rien paroître,
Se croyant aussi sot qu'il méritoit de l'être,
Voulut perdre sa femme; et, dessus ton rapport,
Il la fit mourir.

BÉATRIX.

Lui?

GUSMAN, *appercevant Bernadille.*

Mais, je le vois qui sort.

BÉATRIX.

Gusman, ne me perds pas! Aussi bien elle est morte.

GUSMAN.

Quoi! je pourrois trahir mon maître de la sorte?
Et lui pourrois céler que c'est toi....

BÉATRIX.

Parle bas.
J'ai dedans ma cassette encor quatre ducats
Que je te donnerai, si tu n'en veux rien dire.

GUSMAN.

D'accord; mais qu'ils soient prêts avant qu'il se retire.

(*Béatrix s'en va.*)

SCENE II.

BERNADILLE, GUSMAN.

GUSMAN.

Quoi! Monsieur, sur le point de vous remarier,
Vous paroissez rêveur? Pouvez-vous oublier
Qu'il faut vous préparer pour cette grande fête?

BERNADILLE.

Male-peste, j'ai bien des choses dans la tête.
Je crains de faire ici quelque mauvais marché:
Quand on prend une femme on est bien empêché!

GUSMAN.

Que craignez-vous, Monsieur, lorsqu'une telle envie....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si, par malheur pour moi, ma femme étoit en vie,
Et que, pour mes péchés, un jour, à point-nommé,
Elle revint après notre hymen consommé,
On pourroit d'un quartier allonger ma figure.

GUSMAN.

Votre femme, Monsieur? Eh! par quelle aventure?
Les morts reviennent-ils? Ne m'avez-vous pas dit
Que vous aviez causé sa mort, et qu'un dépit,
Ou bien, ou mal fondé, vous fit défaire d'elle?

BERNADILLE.

D'accord; mais la maniere en fut un peu nouvelle.
Ton zele m'est connu, je veux t'ouvrir mon cœur.

Tu sais que j'épousai jadis, pour mon malheur,
Julie?

GUSMAN.

Il m'en souvient.

BERNADILLE.

Qu'on vit brûler son ame,
Malgré nous et nos dents, d'une illicite flamme;
Et qu'enfin, m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris, sans me vanter, qu'on me faisoit Cocu?

GUSMAN, *à part.*

Ah! que sans les ducats....

BERNADILLE.

Instruit de mon offense,
Je fis vœu d'être veuf, et le suis, que je pense.
Je feignis de vouloir aller pour quelque tems
A Cadix, où tous deux nous avions des parens;
Et, pour tout ménager, sans en donner de marque,
Je gagnai, par argent, le Patron d'une barque,
Qui m'engagea, dès-lors, sa parole, et sa foi
Que tous ses gens et lui risqueroient tout pour moi.
A ce voyage feint je disposai Julie;
Quoique ce fût par mer, elle en parut ravie.
Le jour pris, nous partons, dissimulant toujours.
On prend une autre route, et nous voguons dix jours,
Tant qu'arrivés aux bords d'une Isle inhabitée,
Par mon commandement Julie y fut portée.
Voyant qu'on l'y laissoit, d'un ton piteux et doux,
Elle crioit: « Mon cher! pourquoi me quittez-vous? »
De peur d'être attendri par des douceurs pareilles,
Je lui tournois le dos, et bouchois mes oreilles;

Puis faisant volte-face, assez loin de ce lieu,
D'un grand coup de chapeau je lui fis mon adieu.
Après que je me fus vengé de cette sorte,
Quand je fus de retour, je dis qu'elle étoit morte;
Qu'outre les maux de cœur qui lui prenoient souvent,
Nous fûmes si battus de l'orage et du vent
Que la fievre et la peur l'avoient d'abord saisie;
Que, malgré tous mes soins, ayant perdu la vie,
Ne pouvant prendre terre, il falut consentir
A la jetter en mer, de crainte de périr;
Enfin donc, je jouai si bien mon personnage
Qu'on ne se douta point....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Je sais bien davantage;
Car je sais bien, Monsieur, que, vous étant vengé,
Vous prîtes le grand deuil, et fîtes l'affligé,
Et qu'à vous consoler chacun perdoit sa peine....
Mais je m'abuse enfin, ou cette crainte est vaine.
Vous n'avez rien appris d'elle depuis ce tems?

BERNADILLE.

Rien du tout. Cependant il s'est passé trois ans
Depuis qu'on la laissa dans cette Isle déserte.

GUSMAN.

Ah! ce terme est trop long pour douter de sa perte;
Je vous garantis veuf; et sans doute, Monsieur,
Qu'elle y fut dévorée, ou mourut de douleur.

BERNADILLE.

Mais pour te dire tout, je crains plus que Julie,
Ce blondin revenu depuis peu d'Italie.

GUSMAN.

Comment! vous le craignez?

BERNADILLE.

Oui, ce blondin charmant
Me semble familier plus que passablement.
Le drôle, sans façon, s'introduit chez Constance.
Il lui dit de grands mots, et même, en ma présence,
Il fait le bel esprit, l'enjoué, le coquet,
Et c'est un petit fat, qui n'a que du caquet,
Dont je ne dirois mot, n'étoit la conséquence,
Car ce galant qui voit si librement Constance,
Alors que je ne suis encor que protestant,
Étant époux, viendra chez moi, tambour battant,

GUSMAN.

Mais sa mere devroit empêcher....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Comment faire?
Elle lui dit assez qu'il n'est pas nécessaire
Que pour les visiter il prenne tant de soins;
Elle dit à ses gens, dix fois le jour, au moins,
Qu'en cas qu'il y revienne, elle veut qu'on lui die,
Soit qu'elle y soit ou non, que sa fille est sortie.

GUSMAN.

Ne lui dit-on pas?

BERNADILLE.

Oui; mais il répond: « Ma foi!
» Tu te mocques, mon cher, l'ordre n'est pas pour moi.
» Ne me connois-tu pas. La bévue est fort bonne!
» C'est pour les importuns que cet ordre se donne. »

Quoi que l'on fasse enfin pour l'empêcher d'entrer,
Il monte effrontément, et, sans se déferrer,
Entre en Marquis, et fait une galanterie
Du refus des valets, qu'il tourne en raillerie.
Qui diable se pourroit défendre de cela ?

GUSMAN.

Mais ne craignez-vous point D. Lope ?

BERNADILLE.

Celui-là
Ne m'inquiete pas. Je viens, avec la mere,
Pour demain, sur le soir, de conclure l'affaire:
Elle y doit disposer Constance. Après ceci,
Si le blondin s'y frotte, il verra !...

GUSMAN.

Le voici.

BERNADILLE.

Evitons-le.

(Il s'en va, avec Gusman.)

SCENE III.

JULIE, *en homme, sous le nom de Frédéric*, OCTAVE.

JULIE.

Il m'a vue, et me fuit.

OCTAVE.

Mais, Madame,
Ne vous souvient-il plus que vous êtes sa femme ?

JULIE.

JULIE.

Il m'en souvient trop bien !

OCTAVE.

Il faut donc aujourd'hui,
Sans perdre plus de tems, vous découvrir à lui.

JULIE.

Ah ! c'est ce que je crains.... Il y va de ma vie.
Je veux savoir devant par quelle fantaisie
Il exposa mes jours dans ce Pays désert;
Autrement je me perds.

OCTAVE.

Mais, lui-même, il se perd;
Car s'il faut qu'une fois il épouse Constance,
Rien ne le peut sauver. Aimez-vous la vengeance?
Laissez-le marier, et le faites....

JULIE, *l'interrompant.*

Tais-toi?
Une telle vengeance est indigne de moi....
Ce n'est pas, tu le sais, que pour m'ôter la vie....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Madame, de vos maux je sais une partie;
Et sans des importuns qui sont venus vous voir,
J'ose m'imaginer que j'allois tout savoir.

JULIE.

Oui, j'ai connu ton zele, et ma reconnoissance
A ta fidélité doit cette récompense;
Outre qu'ayant besoin de ton adresse ici,
Du cours de mes malheurs tu dois être éclairci.
Tu sais qu'on me laissa dans une Isle déserte,
Que je n'attendois plus que l'heure de ma perte,

Quand je vis, sur le soir, un vaisseau. Par mes cris,
Qui s'y firent entendre, un pilote, surpris,
Met la chaloupe en mer, fait ramer, me vient prendre.
Etant dans le vaisseau, chacun vouloit apprendre
Qui dans un tel état avoit pu me laisser;
Et moi, je les priai tant de m'en dispenser
Que leur civilité fut enfin assez grande
Pour ne me faire plus de semblable demande.
Ceux à qui mon malheur sembla le plus touchant
M'apprirent que j'étois dans un vaisseau Marchand,
Qu'ils ne se pouvoient pas écarter de leur route,
Ni retourner pour moi sur leurs pas.

OCTAVE.

Je m'en doute.

JULIE.

Que la nécessité leur faisoit cette loi,
Qu'ils voguoient à Venise, et que c'étoit à moi
A voir si je voulois demeurer, ou les suivre.
La crainte de la mort et le desir de vivre
Font que, sans balancer, d'abord je me résous
A les suivre.

OCTAVE.

Ma foi! j'aurois fait comme vous,
Quand ils auroient fait voile aux Indes. Notre vie....

JULIE, *l'interrompant.*

Enfin, pour t'achever un récit qui m'ennuie,
J'arrivai dans Venise, où voulant librement
Songer pour mon retour à mon embarquement,
Je crus sous cet habit être plus assurée.
Une bague de prix, qui m'étoit demeurée,

Servit à ce dessein. Je cherchois chaque jour
Quelque commodité pour hâter mon retour,
Lorsque, par un bonheur, qui m'a cent fois surprise,
Je vis un jour le Duc sur le Port de Venise,
Qui, comme font par-tout les gens de qualité,
Voyageoit seulement par curiosité.
Je crois t'avoir appris que le Duc de Médine
Est Seigneur où mes maux ont pris leur origine,
Et qu'avant mon départ je l'avois vu souvent:
Ainsi je le connus assez facilement;
Et, comme entre étrangers librement on s'assemble,
Je lui fais compliment, et nous parlons ensemble.
Il me demanda fort d'où j'étois, et je pris
Le nom de Frédéric, et lui dis mon Pays.
Le Duc me témoigna bien du plaisir d'apprendre
Que j'étois son Sujet, et me pria d'attendre;
Même, en nous séparant, il me fit protester
Qu'avant la fin du jour j'irois le visiter.
Je le vis plusieurs fois. Il prit, de cette sorte,
Pour moi, sans me connoître, une amitié si forte
Que ne pouvant quasi se passer de me voir,
Il me dit à la fin qu'il me vouloit avoir.
De sa civilité me trouvant fort surprise,
Je dis que j'étois prêt à partir de Venise,
Pour aller en Espagne. Il me jura cent fois
Qu'il seroit de retour, au plus tard, dans six mois;
Qu'il vouloit visiter Naples, Rome et Florence;
Qu'après pour son retour, il feroit diligence.
Sa priere, et l'espoir de m'en faire un appui,
Lorsque je me verrois de retour avec lui,

Pour savoir le dessein de mon époux volage,
Me firent consentir à faire ce voyage,
Que je n'aurois par fait, si le Duc dans ce tems
M'eût dit qu'à son voyage il eût été trois ans.

OCTAVE.

Votre retour est doux, par l'espoir qu'il vous donne.
Votre époux vous a vue; et ce qui m'en étonne
Est qu'il ne vous ait point reconnue.

JULIE.

Eh! comment
Me reconnoîtroit-il sous ce déguisement?
Depuis plus de trois ans il croit que je suis morte,
Et mon teint a depuis bruni de telle sorte,
Du hâle et du chagrin que mon sort me causoit,
Qu'il faudroit s'étonner s'il me reconnoissoit.

OCTAVE.

Je crains que vous n'ayiez brouillé sa fantaisie,
Et qu'il n'ait pris de vous un peu de jalousie,
Vous voyant si souvent chez Constance.

JULIE.

Entre nous,
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre jaloux.
J'affecte, dès que j'entre, en faisant l'idolâtre,
Tout ce qu'a d'enjoué l'amour le plus folâtre,
Les discours, les transports des plus passionnés,
De parler à l'oreille, et de lui rire au nez.
En voyant son dépit, mon chagrin se dissipe,
Je fais le goguenard, je ris, je m'émancipe;
Après je fais le beau, le jeune homme, le fat.
Constance ne hait pas qu'on vante son éclat.

À son humeur ainsi la mienne s'accommode,
Je cajole à propos, je badine, à la mode;
Je lui serre les doigts, je lui baise la main:
Je vante la blancheur de son bras, de son sein,
Son embonpoint, sa taille et sa beauté parfaite;
Je fais le doucereux, et m'épuise en fleurette,
Et, fais mille façons qu'on ne peut exprimer,
Pour le faire enrager, et pour m'en faire aimer.

OCTAVE.

Quel est donc votre but?

JULIE.

C'est d'engager Constance.
Mon traître à son hymen bornant son espérance,
Voudroit de ce dessein précipiter l'effet;
Mais je sais qu'elle m'aime, autant qu'elle le hait.

OCTAVE.

Mais n'aime-t-elle point D. Lope?

JULIE.

Tout de même.
Il s'en flatte, en secret, et croit fort qu'elle l'aime
Mais quoique chaque jour il lui rende des soins,
Constance assurément ne m'en aime pas moins.

SCENE IV.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, *à part, sans voir Julie.*

ALLONS voir si Constance est enfin résolue....
(*Appercevant Julie.*)
Quoi ! toujours cet objet me choquera la vue ?

OCTAVE, *à Julie.*

Bernadille revient.

JULIE, *à Bernadille.*

Peut-on savoir, Monsieur,
Comment vous vous portez aujourd'hui ?

BERNADILLE.

Trop d'honneur!
(*A part.*)
Je me porte fort bien.... Ah ! le sot personnage !
Morbleu !

JULIE.

Les amoureux ont toujours bon visage:
Aussi, pour en parler avec sincérité,
Quiconque se marie, a besoin de santé.

BERNADILLE.

Comme d'autres.

JULIE.

Bien plus ; car je me persuade
Que la douleur de l'un, voyant l'autre malade,

Mêle trop d'amertume à des momens si doux.
Qu'en dites-vous, Monsieur?

BERNADILLE.

Je m'en rapporte à vous.

JULIE.

Que j'aurai de plaisir à vous voir une femme,
De qui l'amour réponde à l'ardeur de votre ame,
Et dans qui vous trouviez des vertus, des appas!
Ah! je voudrois déja la voir entre vos bras.
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience!

BERNADILLE.

Vous n'en serez pourtant gueres mieux, que je pense?

JULIE.

Peut-être.

BERNADILLE.

Peut-être?

JULIE.

Oui, j'en prétends être mieux.

BERNADILLE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

JULIE.

Vous êtes curieux?
Je prétends partager, si l'hymen vous assemble,
La joie, et les douceurs que vous aurez ensemble;
Et qu'enfin, par l'effet d'un transport d'amitié,
Mon cœur de vos plaisirs ressente la moitié.
Oui, je prétends enfin que votre femme m'aime,
Et qu'elle soit autant à moi comme à vous-même,
Savoir tous vos secrets et tous vos entretiens,
Confondre mes soupirs sans cesse avec les siens,

Et, fussiez-vous toujours près d'elle en sentinelle,
Passer, quand je voudrai, quelques nuits avec elle.
Je prétends que mes soins, par les siens secondés....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Alte-là, je vois bien ce que vous prétendez.
Vous vous expliquez bien, Monsieur; et la maniere
En est intelligible, et même familiere.
Enfin vous prétendez, quand j'aurai ma moitié,
L'aimer?... Bon!... Que pour vous elle ait de l'amitié?

JULIE.

Sans doute.

BERNADILLE.

Que son cœur, flattant votre tendresse,
Ne s'effarouche pas pour un peu de foiblesse?
Et, sans mettre vos feux, ni les siens au hasard,
Que de tous nos plaisirs vous aurez votre part?

JULIE.

Oui.

BERNADILLE.

Sans en excepter ceux... Là, ceux que ma flamme...

JULIE.

Comment ceux?

BERNADILLE.

Ceux enfin qui la feront ma femme?

JULIE.

Sans réserve, et je veux que de semblables nœuds....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Enfin, que nous n'ayions qu'une femme à nous deux?

JULIE.

Justement.

BERNADILLE, *ironiquement.*

Il faudra ménager notre absence?

JULIE.

Non, je veux que ce soit même en votre présence,
Et vous le souffrirez, sans en dire un seul mot.

BERNADILLE.

Je ne croyois donc pas être encore si sot!
Vous seriez, vous flattant d'un espoir si frivole,
Assez fat, puisqu'il faut qu'enfin je vous cajole,
Pour croire qu'à mes yeux vous puissiez ménager
Une bisque amoureuse, et l'heure du Berger?
Qu'aux soins de votre amour mon humeur s'accommode?
Et qu'enfin devenant pour vous mari commode,
Je partage avec vous mon lit, de tems en tems?
Hein?

JULIE, *en riant.*

Hé.

BERNADILLE.

Quoi?

JÉLIE.

Franchement, c'est à quoi je m'attends,
Pourquoi dissimuler?

BERNADILLE.

C'est parler sans peut-être.
Savez-vous que chez moi j'ai plus d'une fenêtre;
Et, si vous prétendez y venir coquetter,
Que vous y pourriez bien apprendre à dessauter?
Et que vous commencez à m'échauffer la bile?

JULIE.

Ce que vous demandez est donc fort inutile,
Et, c'est de mes desseins vous informer en vain;
Car vous vous mariez?

BERNADILLE.

Pas plutôt que demain.

JULIE.

Constance est bien heureuse, et le Ciel lui fait grace!
Ah! que j'aurois de joie à remplir cette place!
De posséder en vous le cœur, et l'amitié
D'un homme...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Brisons-là; c'est trop de la moitié.
Mon entretien a peu de quoi vous satisfaire:
Lorsque l'on se marie on n'est pas sans affaire.
J'ai dessus mon hymen des ordres à donner,
Des articles à faire, un contrat à signer,
Une maîtresse à voir, qui brûle d'être nôtre,
Des parens à prier, tant d'un côté que d'autre,
Et vous n'avez plus rien à me faire savoir;
C'est pourquoi je vous dis, serviteur, et bon soir.

(*Il s'en va.*)

SCENE V.

JULIE, OCTAVE.

OCTAVE.

Il va se marier, et la chose vous touche:
Cette nouvelle doit vous faire ouvrir la bouche....
Vous y rêvez en vain, il faut vous découvrir.

JULIE.

Oui; mais je dois songer à ne le pas aigrir,
Et ménager l'ardeur et l'esprit de ce traître,
Pour ne pas m'exposer, en me faisant connoître....
Je vais m'y préparer, et songer aux moyens
De conserver mes jours, sans hasarder les siens.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

AH ! que je viens d'apprendre une heureuse nouvelle!
Que j'en conçois d'espoir !

GUSMAN.

Tant mieux..... Mais quelle est-elle ?
Peut-on la demander, et l'apprendre ?

BERNADILLE.

En deux mots,
J'ai trouvé le secret de me mettre en repos,
De voir d'un heureux sort ma disgrace suivie,
Et mettre en sûreté mon honneur, et ma vie....
(*Montrant sa tête.*)
Mais cela part de là. Quand on a de l'esprit
On vient à bout de tout.

GUSMAN.

Aurez-vous bientôt dit ?
Et saurons-nous enfin....

BERNADILLE,

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu sais bien que Mizante
Etoit ici Prévôt ?

GUSMAN.

Oui.

BERNADILLE.

Sa Charge est vacante.

GUSMAN.

Comment ! seroit-il mort ?

BERNADILLE.

Non ; mais enfin le Roi,
Par le moyen du Duc, lui donne un autre emploi.

GUSMAN.

Et que vous fait cela ? Faites-moi donc entendre
Quelle part vous prenez...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu ne saurois comprendre
Quel espoir j'en conçois ?

GUSMAN.

Non. Qu'en espérez-vous ?

BERNADILLE.

Je la veux demander.

GUSMAN.

Vous ?

BERNADILLE.

Oui.

GUSMAN.

Pour qui ?

BERNADILLE.

Pour nous.

GUSMAN.

Vous, Prévôt?

BERNADILLE.

Et je veux avec ce privilége....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Est-ce dans un Moulin que l'on tiendra le Siége?

BERNADILLE.

Maraut! de tems en tems vous vous émancipez!

GUSMAN.

Mais dedans ce projet, Monsieur, vous vous trompez,
Il faut savoir beaucoup.

BERNADILLE.

Nos ducats, que je pense,
Suppléront au défaut de notre insuffisance.

GUSMAN.

Cela ne se vend point. Vous savez qu'aujourd'hui
C'est le Duc qui la donne, elle dépend de lui;
Que le mérite seul...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Ta raison n'est pas forte:
Le mérite est un sot, si l'argent ne l'escorte.
Vouloir sans intérêt faire agir la faveur,
C'est savoir mal son monde, et risquer son bonheur;
Mais avec ce secours, pour peu qu'on sollicite,
L'argent passe, morbleu! sur le ventre au mérite.
Outre, sans vanité, que l'on rencontre en moi
Tout ce qu'il faut avoir pour faire un tel emploi,
J'aime fort peu le sang; et, pourvu qu'on me donne,
Je ne pourrai jamais faire pendre personne.
Cinquante faussetés ne me coûteront rien

Pour servir mes amis, si l'on en use bien.
Je sais tenir long-tems un Procès dans sa source,
Et juridiquement pressurer un bourse.
Je sais lire par tout, belle écriture ou non,
Et bien ou mal enfin, je sais signer mon nom.
Pour mon visage, il a, sans paroître farouche,
Quelque chose de grand.

GUSMAN.

Oui. Monsieur, c'est la bouche.
Etre fort âpre au gain, et gueres scrupuleux,
Et Juge, est un secret pour n'être jamais gueux;
Et vous avez raison de voir si la Fortune....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Dit que j'ai des raisons. Je n'en ai pas pour une.
Quelqu'un pouvant savoir, ou, du moins, se douter
De la mort de ma femme, on peut m'inquiéter.
Tout se sait, tôt ou tard : mais quand je serai Juge,
Ma Charge et mon pouvoir deviendront mon refuge.
Je la veux donc briguer, et l'emporter d'assaut,
Dûssai-je l'acheter dix fois ce qu'elle vaut.
Frédéric peut beaucoup près du Duc de Médine;
Pour me la procurer c'est lui que je destine.
C'est un aventurier, quoiqu'il soit mon rival,
A qui deux cents ducats ne siéront pas trop mal.

GUSMAN.

Sans intérêt, Monsieur, il vous rendra service.

BERNADILLE

Je crois bien qu'il pourroit me rendre cet office;
Mais le drôle peut-être, en me rendant content,
Prétendroit me servir, à la charge d'autant;

Et c'est dont je lui veux supprimer l'espérance.
Tant tenu, tant payé.

GUSMAN.

Le voici qui s'avance.

SCENE II.

JULIE, BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE, *à part.*

Qu'il est rêveur !.. N'importe, il le faut approcher.
(*A Julie.*)
Je vous trouve à propos, et j'allois vous chercher.

JULIE, *à part, se promenant et rêvant, sans l'entendre.*
Faut-il me découvrir, sans savoir la maniere....

BERNADILLE, *l'i terrompant.*
Monsieur, j'allois chez vous, vous faire une priere.

JULIE, *à part, sans l'entendre.*
Que le sort m'est contraire, et qu'un pareil malheur....

BERNADILLE, *l'interrompant.*
J'allois vous demander une grace.

JULIE, *l'appercevant.*

Ah ! Monsieur !
Pour vous prouver mes soins, tout me sera facile.
Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile!
L'honneur de vous servir sera pour moi si doux
Que jamais....

BERNADILLE, *l'interrompant.*
Franchement, j'ai fait grand fonds sur vous.

JULIE.
Ah ! si j'ose, à mon tour, vous faire une priere,
C'est d'en user toujours de la même maniere....
Mais sachons quel motif vous amene vers moi?

BERNADILLE.
Je veux solliciter près du Duc un emploi.

JULIE.
Quel ?

BERNADILLE.
Celui de Prévôt. Auprès de sa personne
Nous savons quel crédit votre vertu vous donne;
Et si vous en parlez, nous n'avons pas douté....

JULIE, *l'interrompant.*
Oui, j'y puis quelque chose, et j'en suis écouté;
Et je ne pense pas que le Duc me refuse.

BERNADILLE.
Au reste, nous savons un peu comme on en use,
Et, pour remercier plus agréablement,
Mettre deux cents ducats au bout d'un compliment.
C'est de quoi je prétends, sans que rien m'en dispense,
Assaisonner vos soins et ma reconnoissance.

JULIE.
Non, je ne veux de vous rien que de l'amitié;
Si vous m'en promettez, je me tiens trop payé.
Votre bien est pour vous une foible ressource :
J'en veux à votre cœur, non pas à votre bourse.
Pourvu que vous m'aimiez je serai trop content !

BERNADILLE, *bas, à Gusman.*

Ne te l'ai-je pas dit? à la charge d'autant!...

(*A Julie.*)

Un service pareil veut une récompense.

JULIE.

De grace! finissez un discours qui m'offense.
Vous pourrai-je compter au rang de mes amis?
Répondez.

BERNADILLE.

Quant à moi, je vous suis tout acquis.

JULIE.

Que je me tiens heureux, après un tel service,
S'il faut que, pour jamais, l'amitié nous unisse!
Mon cœur, sur votre aveu, se flatte de cela,
Vous me la promettez?

BERNADILLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

JULIE.

Allez, de mon crédit vous pouvez tout attendre.
De ce pas, près du Duc je vais pour vous me rendre.
Je ferai mes efforts pour vous voir satisfait.

BERNADILLE.

Et nous saurons tantôt ce que vous aurez fait.

(*Il s'en va, avec Gusman.*)

SCENE III.

JULIE, *seule*.

SON dessein m'offre assez de quoi me satisfaire,
Et la faveur du Duc me sera nécessaire.
Je passerai le jour fort agréablement,
Si je ne fais agir mon crédit vainement....
Mais Constance paroît. Touchant mon infidele,
Je me veux un moment égayer avec elle.
Je songe à l'engager.

SCENE IV.

CONSTANCE, BÉATRIX, JULIE.

CONSTANCE, *à Julie*.

Vous devez être instruit
A quelle extrémité mon malheur me réduit;
Et vous devez savoir à quel point j'appréhende
L'époux à qui l'hymen veut que mon cœur se rende.
Avecque tant d'amour, verrez-vous sans douleur
Que mon devoir vous ôte et ma main et mon cœur?

JULIE.

Non; que sur ce sujet votre esprit se rassure:
J'y prends trop d'intérêt pour le laisser conclure.

CONSTANCE.

Ne me déguisez rien; pouvez-vous espérer....

JULIE, *l'interrompant.*

Vous faut-il des sermens pour vous en assurer?
Puissai je, pour souffrir une gêne éternelle,
Eprouver à vos yeux la mort la plus cruelle;
Que la foudre du Ciel m'écrase à vos genoux,
Si tant que je vivrai vous l'avez pour époux.
Après cela, Madame, êtes-vous satisfaite?

CONSTANCE.

Je dois beaucoup aux soins d'une ardeur si parfaite.

JULIE.

Non que je le méprise: il est riche, et je croi
Que sans doute il seroit mieux votre fait que moi;
Mais puis qu'à cet hymen votre cœur est contraire,
Pour vous en garantir, je sais ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Ah! vous ne sauriez mieux me prouver votre foi.

JULIE.

En travaillant pour vous, je travaille pour moi;
Je mourrois de douleur si vous étiez sa femme!

CONSTANCE.

Et peut-être sans vous, cet hymen....

JULIE, *l'interrompant.*

Quoi! Madame,
Si le Ciel eût plus tard conduit ici mes pas,
Bernadille eût été maître de tant d'appas,
De ce cœur, de ces lys? Ah! cette seule idée
Rend d'un courroux si grand mon ame possédée

Que, n'ayant contre lui plus rien à ménager,
J'aurois assurément mis sa vie en danger!

CONSTANCE.

Que j'aime ce courroux, Frédéric! Que votre ame,
Par ce jaloux transport, marque bien votre flamme!
De vos feux, il est vrai, l'aveu me semble doux;
Mais on trouve si peu d'hommes faits comme vous
Que quel que soit l'effet d'une flamme si prompte,
Un vainqueur comme vous ne me fait point de honte.
Il est si mal-aisé....

JULIE, *l'interrompant.*

Sans vanité, je croi
Que l'on trouve fort peu d'hommes faits comme moi.
Mais un défaut, pour vous de très-mauvais présage,
Fait que je n'ai pas lieu d'en tirer avantage.
Malgré tout le bonheur qui semble m'accabler,
Je doute que pas un voulût me ressembler.
Ainsi, pour bien régler mes transports sur les vôtres,
Je n'en vaudrois que mieux d'être comme les autres.

CONSTANCE.

Vous êtes trop modeste, et ce discours sied mal
A ceux dont le bonheur au mérite est égal.
A vous voir si bien fait, aisément on devine....

JULIE, *l'interrompant.*

Il ne faut pas toujours se régler sur la mine!

CONSTANCE.

Votre esprit et votre air font que l'on se résout....

JULIE, *l'interrompant.*

J'ai de l'extérieur, Madame; mais c'est tout.
Je doute que cela puisse vous satisfaire,

CONSTANCE.

On-est assez parfait quand on a de quoi plaire.

JULIE.

Quoi ! vous pourrez m'aimer, étant ce que je suis?

CONSTANCE.

Pouvez-vous en douter, après ce que je dis?

JULIE, *l'embrassant.*

Souffrez qu'après l'espoir où cet aveu m'engage,
Je vous donne ma main, et ce baiser pour gage.

CONSTANCE.

Ah ! ne m'offensez pas, Frédéric, et sachez...

JULIE, *l'interrompant.*

Eh ! quoi, pour un baiser vous vous effarouchez;
Je veux pourtant régler mes desirs sur les vôtres,
Et vous accoutumer à m'en souffrir bien d'autres.
Oui, je prétends vous voir, avant la fin du jour,
Dans mes embrassemens éteindre votre amour.

CONSTANCE, *à part.*

(*A Julie.*)

Je crois qu'il perd l'esprit ... Frédéric, si votre ame
Prétend que mon aveu m'engage....

JULIE, *l'interrompant.*

Non, Madame,
Quelque espoir dont pour vous mon cœur se soit flatté,
Avec moi votre honneur est fort en sûreté.
Le Ciel à mes desseins, comme à vos vœux contraire,
Ne m'a pas sur ce point permis de vous déplaire;
Et la nature enfin, malgré ces mouvemens,
A donné fort bon ordre à mes emportemens.

CONSTANCE.

Aussi par le respect, et par la retenue,
La flamme d'un amant est toujours mieux connue.
Sans ces petits transports, que je n'approuve point,
Vous seriez à mes yeux aimable au dernier point;
Je chérirois vos soins : votre entretien, vos plaintes,
Porteroient à mon cœur de sensibles atteintes;
Mais enfin ce défaut excite mon courroux.
Ainsi, jusqu'à présent, je puis dire de vous
Que, pour vous faire aimer, il vous manque une chose.

JULIE.

Cela peut être vrai; mais je n'en suis pas cause.
Je le sais mieux que vous, et cependant il faut....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Lorsque l'on reconnoît en soi quelque défaut,
Il faut s'en corriger, et que notre amour cede.

JULIE.

Il est vrai; mais le mien est un mal sans remede,
Et, pour l'amour de vous, j'en suis au désespoir!...
Mais enfin le plaisir que je prends à vous voir
Me fait presque oublier que dans cette journée
Je dois vous affranchir d'un fâcheux hyménée.
Je vais m'y préparer.

CONSTANCE.

Souvenez-vous, du moins,
Que mon repos dépend du succès de vos soins;
Et que si vous m'aimez....

JULIE, *l'interrompant.*

Ah! vous aurez, Madame,

Avant la fin du jour, des preuves de ma flamme;
Et je prétends enfin que l'hymen, dès demain,
Réunisse à jamais ce cœur et cette main.

(Elle s'en va.)

SCENE V.

CONSTANCE, BÉATRIX.

CONSTANCE.

Hélas! qu'un tel espoir me rassure et me flatte!
Et s'il faut aujourd'hui que son amour éclate,
Qu'il rompe cet hymen....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi donc! ce marmouzet,
Avec son beau langage, et son ton de fausset,
Avec son poil blondin, transplanté sur sa tête,
Vous plairoit pour époux, et vous seriez si bête
Que de le préférer à D. Lope?

CONSTANCE.

Entre nous,
Frédéric, tel qu'il est, me plairoit pour époux.

BÉATRIX.

Ce qu'il a de meilleur je crois que c'est la langue;
Mais le méchant régal enfin qu'une harangue!
Madame, franchement, ce n'est pas votre fait;
Et vous courez hasard, outre qu'il est mal fait,
Quoiqu'il soit grand causeur, et fort sur la fleurette,

D'en

D'en être mal, vous dis-je, et très-mal satisfaite.
Je vous dis nettement ce que j'ai sur le cœur :
Il ressemble à ces gens qui nous portent malheur ;
Il a le menton chauve.

CONSTANCE.

Hé bien, qu'en veux-tu dire ?

BÉATRIX.

Que D. Lope vaut mieux.

CONSTANCE.

Béatrix aime à rire....
Mais Frédéric, en tout, me semble sans égal.

BÉATRIX.

Mais D. Lope, Madame, est galant, libéral.
Quoiqu'il soit un peu brusque, il a de la naissance,
Et vous fut cher.

CONSTANCE.

Tais-toi.... Le voici qui s'avance.
Son courroux contre moi va d'abord éclater.
Il sait qu'on me marie, et je veux l'éviter.

BÉATRIX.

Mais vous ne vous sauriez dispenser de l'entendre.

SCENE VI.

D. LOPE, CONSTANCE, BÉATRIX.

D. LOPE, *à Constance.*

MADAME, si j'en crois ce que je viens d'apprendre,
Je vous perds, et demain l'on vous donne un époux.
Bernadille a-t-il pu vous obtenir de vous?
Ce cœur, qui fut pour moi jusqu'à présent sensible,
A-t-il trouvé pour lui le changement possible?
Recevrez-vous sa main sans faire aucun effort,
Pour adoucir le coup qui doit causer ma mort?
Faut-il, sans murmurer, que ce cœur me trahisse?

CONSTANCE.

D. Lope, on me l'ordonne; il faut que j'obéisse.
Ma mere en sa faveur dispose de ma foi.
Si mon cœur fut à vous, ma main n'est pas à moi;
Je dois par son aveu....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Dites plutôt, Madame,
Que l'éclat de son bien a su toucher votre ame;
Qu'au défaut de l'amour, qui vous est odieux,
L'argent, pour un brutal, vous fait ouvrir les yeux;
Que mon ame, pour vous trop facile à surprendre,
Du piége où j'ai donné, devoit mieux se défendre,
Et que le désespoir d'un cœur comme le mien....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Ces transports de courroux n'aboutissent à rien.

Il faut, à nos plaisirs quand le malheur succede,
Se payer de raison, quand il est sans remede.
Faites ce que pour vous j'ai fait jusques ici.
Vous m'aimiez, disiez-vous; je vous aimois aussi.
Vos yeux qui me cherchoient, avec un soin extrême,
M'ont vue avec plaisir: je vous ai vu de même.
Mon cœur d'un vain espoir ayant su se flatter,
Dans ses empressemens a su vous imiter;
Et préférant enfin votre ardeur à toute autre,
Mon cœur, jusqu'à présent, s'est réglé sur le vôtre.
Puisqu'enfin à changer mon ame se résout,
Changez, à mon exemple, et m'imitez en tout.
Si pour un riche époux je vous suis infidelle,
Prenez une maîtresse et plus riche et plus belle;
Cherchez, à mon exemple, à vous mieux engager,
Et profitons tous deux du plaisir de changer.

D. LOPE.

Il faudroit le pouvoir, ingrate! et ne pas être
Esclave d'une amour que vous avez fait naître.
Quoi! le plus grand effort que vous fassiez pour nous
Est de me conseiller de changer comme vous?
L'intérêt vous aveugle, et votre cœur se jette
Dans les bras du premier qui s'offre, et qui l'achete!
Je vois trop qu'un objet sans amour et sans foi
Méritoit peu les soins d'un homme comme moi.

CONSTANCE.

Il falloit moins l'aimer, et ne pas y prétendre.

D. LOPE.

Ah! je ne savois pas que ce cœur fût à vendre....
Mais l'amour et le tems puniront ces mépris,

Et vengeront l'ardeur dont le mien est épris.
J'en conçois de la joie, et votre hymen m'en donne,
Songeant pour quel époux votre cœur m'abandonne.
Oui, ce cœur méprisé ne désespere pas
Que vous ne regretiez ma perte entre ses bras,
Et que le désespoir de vous voir sa captive....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Adieu; je vous croirai, si tout cela m'arrive.

(*Elle s'en va.*)

SCENE VII.

D. LOPE, BÉATRIX.

D. LOPE.

DIEUX! quelle indifférence! Ah! Béatrix!

BÉATRIX.

Hé bien?

D. LOPE.

Épouser Bernadille!

BÉATRIX.

Elle n'en fera rien.

D. LOPE.

Et tu vois cependant comme elle s'y dispose?
Dis-moi de son secret si tu sais quelque chose?

BÉATRIX.

Cela m'est défendu.

D. LOPE.

Eh ! de grace, apprends-moi
Ce qui peut l'obliger à me manquer de foi ?
Comment à cet hymen s'est-elle résolue ?
Quel charme et quel appas, ont ébloui sa vue ?

BÉATRIX.

Mais vous me promettez de la discrétion ?

D. LOPE.

Je n'en manquai jamais.... Voici ma caution....

(Il tire sa bourse et lui présente quatre louis.)

Prends ces quatre louis.

BÉATRIX, *hésitant à prendre l'argent.*

Monsieur....

D. LOPE.

Prends-les, te dis-je.

BÉATRIX, *hésitant encore.*

Mais, Monsieur....

D. LOPE.

Prends, je sais connoître qui m'oblige :
Ne me fais point languir, apprends-moi ce que c'est.

BÉATRIX, *prenant l'argent.*

Vous saurez.. (je vous sers au moins sans intérêt)
Qu'elle aime Frédéric.

D. LOPE.

Elle l'aime ! Ah ! l'ingrate !
L'aime-t-il ?

BÉATRIX.

Il le dit ; et, de plus, il la flatte
De rompre son hymen, et d'être son époux ;
Et c'est pourquoi Constance est si fiere pour vous.

D. LOPE.

Qui l'eût jamais pensé qu'une ame si volage....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Adieu, je n'oserois demeurer davantage;
Et si je ne la suis, elle se doutera....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Au moins....

BÉATRIX, *l'interrompant aussi.*

Vous saurez tout ce qui se passera.

D. LOPE.

Ma flamme, en ta faveur, sera reconnoissante,
Et je prétends....

BÉATRIX.

Monsieur, je suis votre servante.
(Elle s'en va.)

SCENE VIII.

D. LOPE, *seul.*

L'AMOUR de Frédéric l'emporte sur le mien!
Il prétend l'épouser!.... Je l'empêcherai bien.
Quelque aimable à ses yeux que ce rival puisse être,
Ce n'est que par ma mort qu'il peut s'en rendre maître....
Cherchons-le; et s'il nous fait soupirer vainement,
Faisons-lui voir où va notre ressentiment!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

MAUDIT soit mille fois, autant homme que femme,
Quiconque, comme vous, a de l'amour dans l'ame!

CONSTANCE.

Qui t'oblige à pester ainsi contre l'amour?

BÉATRIX.

Vous me faites jaser avec vous nuit et jour,
A peine de dormir ai-je quelque espérance,
Que pour m'en empêcher votre plainte commence;
Vous avez de l'amour, et ce cœur gros d'espoir
Fait dépense en soupirs, du matin jusqu'au soir.
L'hymen qu'on vous propose est pour vous un supplice;
Et moi, qui n'en puis mais, il faut que j'en pâtisse!

CONSTANCE.

Puisque je t'ai tant dit que la crainte et l'amour,
Sur l'hymen que je crains, m'agitent, tour-à-tour,
Te faut-il étonner si tu les vois paroître?
Plutôt que de mon cœur Bernadille soit maître,

Le transport d'un amour, caché jusques ici,
Éclatera....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Tout doux, Madame, le voici....
Rengaînez.... Il vous faut jouer un autre rôle.

SCENE II.

BERNADILLE, CONSTANCE, BÉATRIX.

BERNADILLE, *à part, sans voir Constance.*

Voyons si Frédéric est homme de parole....
(*Appercevant Constance.*)
Mais j'apperçois Constance : il la faut approcher....
(*A Constance.*)
Je ne savois que faire, et j'allois vous chercher.
Bon jour.

BÉATRIX, *à part.*

Fort bien !

BERNADILLE, *à Constance.*

Enfin, vous voyez Bernadille,
Avec qui vous perdrez la qualité de fille.
Avant que le soleil soit demain occupé,
Nous nous verrons de près, où je suis bien trompé !
Je crois qu'un tel discours ne sauroit vous déplaire ?
Mes ordres sont donnés pour tout ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on ? Il faut qu'un homme veuf....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

A quoi bon des habits ? le mien est presque neuf.

CONSTANCE.

Il n'est pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'est mode qui tienne !

CONSTANCE.

Mais la mode voudroit....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Mais il est à la mienne.
Je ne suis pas d'avis, n'étant pas Courtisan,
De mettre sur mon dos mon revenu d'un an,
Ni que vous prétendiez, ayant plus d'une robe,
Des sottises du tems, faire une garde-robe.

CONSTANCE.

Il suffit.... Mais, du moins, il vous faut des rabats.
De quoi vous les fait-on ?

BERNADILLE.

Pourquoi ? n'en ai-je pas ?
J'en ai deux tout pareils; et ce seroit, je pense,
Fort inutilement faire de la dépense.

(*Lui montrant son rabat.*)

Regardez ce patron.

CONSTANCE.

Il est fort ancien !

BERNADILLE.

Tout le point que l'on fait à présent ne vaut rien.
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le crois.

BERNADILLE.

Je vous jure
Que depuis quatorze ans ce rabat-là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoi cette calotte ? On est mille fois mieux,
(Outre que vous devez avoir froid sans cheveux)
Avec une perruque.

BERNADILLE.

Est-il une perruque
Qui pût si chaudement entretenir ma nuque ?
Voyez si sur ce point je dois être content ?
Cela tient bien plus chaud, et ne coûte pas tant.
Chacun, dedans ce tems, à son gré s'accommode :
On ne voit que les fous esclaves de la mode ;
Et j'aime mieux me voir, revenu de ces soins,
Dix pistoles de plus, deux perruques de moins.
Il faut pour le besoin avoir quelque ressource :
Ce qui sied bien au corps, sied très-mal à la bourse ;
Et je ne veux enfin rien avoir d'affecté,
Qu'un habit bien commode, et de la propreté.

CONSTANCE.

C'est assez.... Fera-t-on le festin chez ma mere ?
Avez-vous donné l'ordre ?

BERNADILLE.

Un festin ? Pourquoi faire ?
Ceux qui le mangeroient me prendroient pour un fat :
Je souperai chez vous, et porterai mon plat,
Sans façon. C'est agir prudemment, ce me semble ;
Puis nous irons chez moi coucher tous deux ensemble.

CONSTANCE.

Quel est cet ordre donc que vous avez donné?

BERNADILLE.

Que mon lit soit bien fait, et qu'il soit bassiné....
Vous riez, et m'allez encor citer la mode?
A ce que je puis voir, vous daubez ma méthode.
Parce qu'il est des fous dont le prodigue amour
Leur fait d'un sot éclat solemniser ce jour,
De qui la vanité, pour leur bourse cruelle,
Les charge de rubans, de points et de dentelle;
Qui croiroient ce jour-là n'être pas mariés,
S'ils n'étoient neufs depuis la tête jusqu'aux pieds;
Qui ne refusent rien aux soins qui les transportent,
Et qui se font, de loin, montrer tout ce qu'ils portent.
Quoi! parce que des sots se piquent, quoique mal,
Du pompeux appareil d'un cadeau nuptial,
Il faut faire comme eux; et quand on se marie,
Ce n'est donc pas assez de faire une folie?
La raison sur ce point ne doit pas s'écouter?
Il faut suivre leur piste; et, pour les imiter,
Dépensant tout d'un coup ce que l'on a de rente,
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante?
Et tenant table ouverte enfin à tous venans,
Passer, pour un bon jour, six mois de mauvais tems?
Je pourrois concevoir une pareille envie!
Je demeurerois veuf plutôt toute ma vie!
Je vous le dis, tout net, cet article est réglé:
Ce n'est pas mon avis; qu'il n'en soit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort; vous en êtes le maître.

Je souscris à tout.... Mais je vois quelqu'un paroître....
C'est Frédéric.... Adieu, de peur de vous troubler....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

C'est bien fait, aussi bien je voulois lui parler.
(*Constance et Béatrix s'en vont.*)

SCENE III.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, *à Bernadille.*

Je viens de voir le Duc.

BERNADILLE.

Ah! faveur sans seconde!
Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Il m'a reçu le mieux du monde!

BERNADILLE.

Je m'en suis bien douté. Cela va bien pour nous.

JULIE.

J'ai fait ma cour un tems, puis j'ai parlé de vous,
Et demandé la charge où votre cœur aspire;
Et j'ai dit tout le bien de vous qu'on en peut dire.

BERNADILLE.

Que ne vous dois-je point?

JULIE.

Que vous étiez savant,
Désintéressé,

Désintéressé, franc, scrupuleux, clairvoyant,
Estimé dans ces lieux, severe, incorruptible.

BERNADILLE.

Ah! point du tout.

JULIE.

Enfin, j'ai fait tout mon possible.

BERNADILLE.

Je vous dois trop !... Hé bien?

JULIE.

Il a très-bien goûté
Ce que je lui disois de votre probité,
Et dit ces mêmes mots. « Je connois Bernadille,
» J'estime sa personne et connois sa famille. »

BERNADILLE.

Mais venons au sujet dont on l'entretenoit.
Qu'a-t-il dit sur la charge? Hein?

JULIE.

Qu'il me la donnoit.

BERNADILLE.

J'embrasse vos genoux! Bernadille, je jure!
Ne se dira jamais que votre créature.

JULIE.

Mais le Duc, cependant, en cette occasion,
A mis, me la donnant, une condition,
Qui pour votre intérêt me donne peu de joie.

BERNADILLE.

Je vous entends, le Duc a besoin de monnoie?

JULIE.

Non, non, il n'en veut rien.

BERNADILLE.

Daignez donc achever.
Quelle condition veut-il faire observer?
L'honneur de le servir m'est un plaisir extrême!

JULIE.

C'est à condition de l'exercer moi-même,
Et qu'il la refusoit à tout autre qu'à moi.

BERNADILLE.

Je n'attendois pas moins de votre bonne foi....
Ah! le fourbe! « Pour vous tout me sera facile,
» Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile! »
En effet, j'ignorois pourquoi, sans intérêt,
Vous vouliez me servir; mais je vois ce que c'est.
Le présent que j'offrois, trop peu considérable,
N'a pu vous engager: il n'étoit pas capable
De vous entretenir longtems fort ajusté,
Ni de fournir toujours à votre vanité,
De vous changer souvent de plumes et de linge.
Vous me faisiez tantôt des caresses de singe,
Petit fripon!

JULIE.

De vous rien ne me peut fâcher.

BERNADILLE.

Allez, après ce tour vous devez vous cacher!

JULIE.

Je vous l'ai déja dit, j'ai fait tout mon possible.
Je vous nuis à regret, et cela m'est sensible;
Mais si je perds l'espoir que je m'étois promis,
Perdrai-je encor celui d'être de vos amis?

BERNADILLE.

Etes-vous assez sot pour croire le contraire?
Dites-nous, cependant, parlant de notre affaire;
Si de quelque présens nos soins seront suivis,
Et ce que nous aurons pour notre droit d'avis?

JULIE.

Un ami dont le cœur vous préfere à tout autre!

BERNADILLE.

Je le crois; mais pour moi je ne suis pas le vôtre.
Pour des gens comme vous gardez votre présent.
(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

IL n'a point de pareil!

OCTAVE.

Il est divertissant!

JULIE.

Cependant, je suis Juge, et je veux....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Mais, Madame,
Vous m'avez toujours dit.....

JULIE.

Quoi?

OCTAVE.

Que vous étiez femme?

JULIE.

Je la suis bien encore.

OCTAVE.

Avez-vous jamais vu
De femme Juge?

JULIE.

Non.

OCTAVE.

Mais avez-vous prévu....

JULIE, *l'interrompant.*

La charge me plaisoit, et je l'ai demandée.
Pour tout autre le Duc me l'auroit accordée,
Et pour lui ma faveur en fût venue à bout.

OCTAVE.

Vous ne l'avez donc point proposé?

JULIE.

Point du tout:
Je la voulois avoir.

OCTAVE.

Plus j'en cherche la cause,
Et moins je vois....

JULIE, *l'interrompant.*

Je vais t'éclaircir mieux la chose.
Mon mari me croit morte, et son crime caché,
Pour ne s'être point vu jusqu'ici recherché.
Pour savoir quel motif l'obligeoit à ma perte,
En exposant mes jours dans cette Isle déserte,
Je veux l'interroger avec l'autorité

De Prévôt, dont j'ai su briguer la qualité.
De ma demande au Duc voilà la seule cause,
Et je prétends enfin pousser si loin la chose
Qu'il en prenne l'alarme, et, devant qu'il soit nuit,
Lui faire autant de peur que le traître m'en fit;
Et sur son attentat, quoi qu'il puisse répondre,
Lorsque je le voudrai, je saurai le confondre.
Avant de commencer, avant qu'il soit plus tard,
Va, sans perdre de tems, l'arrêter de ma part,
Et l'amene chez moi. Ne dis rien davantage.
Tu verras si je sais jouer mon personnage.
Tu prendras chez le Duc quelqu'un pour t'escorter.
Que ce soit, toutefois, sans beaucoup éclater:
Je lui veux faire peur, et point de violence.

OCTAVE.

Nous en userons bien, s'il ne fait résistance.
Je m'y rends de ce pas, et l'amene dans peu.
Si je ne suis trompé, nous allons voir beau jeu!

(*Il s'en va.*)

SCENE V.

JULIE, *seule.*

Cessez, scrupules vains d'honneur, de bienséance,
Et me laissez jouir d'un moment de vengeance.
Ce traître, en m'exposant, me donna trop de peur,
L'affront en est sensible, et me tient trop au cœur....
Oui, je prétends le mettre, avant que la nuit vienne,

Aussi près de sa mort, qu'il me mit de la mienne....
Ce traître est mon époux; je le sais, et ce nom
Demanderoit de moi quelque réflexion.
D'accord.... Mais ce qu'il fit lorsque j'eus tant de
crainte,
Fut une vérité; ceci n'est qu'une feinte....
Puisque, m'abandonnant au transport qu'il suivoit,
Il n'a point eu d'égard à ce qu'il me devoit,
Il est juste, du moins, qu'une feinte m'acquitte.
Je lui dois de la peur, et j'en veux mourir quitte,
Faire voir quels étoient mes troubles par les siens,
Et rire à ses dépens, comme il rioit aux miens....
Rentrons. D. Lope vient.... Il faut que je dispose...

SCENE VI.

D. LOPE, JULIE.

D. LOPE, *l'arrêtant.*

FRÉDÉRIC, je voudrois m'éclaircir d'une chose.

JULIE.

J'y consens volontiers, et veux de bonne foi....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Certain bruit, depuis hier, est venu jusqu'à moi.

JULIE.

Quel est-il?

D. LOPE.

On m'a dit que vous aimiez Constance,

Et que vous vous flattiez, de plus, de l'espérance
De rompre son hymen et d'être son époux.

JULIE.

Il est, dès-à-présent, rompu.

D. LOPE.

Par qui? par vous?

JULIE.

Oui.

D. LOPE.

D'être son époux vous avez eu l'envie?

JULIE.

Si Bernadille l'est, je veux perdre la vie!

D. LOPE.

Mais d'un semblable espoir vous êtes-vous flatté?

JULIE.

C'est pousser un peu loin la curiosité!

D. LOPE.

Ce discours me fait voir où votre cœur aspire.
Je connois votre amour, et c'est assez m'en dire.
Le mien vous est connu: voyons qui de nous deux,
En attendant son choix, la mérite le mieux.

JULIE.

Quoi! la bravoure en est?

D. LOPE, *mettant l'épée à la main.*

Trêve de raillerie!

Songez à vous défendre.

JULIE.

Ah! tout doux, je vous prie!

Vous vous répentirez de me pousser à bout.

D. LOPE.

C'est trop perdre de tems, je me résous à tout.

JULIE.

Vous cherchez un malheur dont vous serez la cause:
Triompher et combattre, est pour moi même chose:
J'eus toujours l'avantage en combat singulier;
Et si vous en aviez, vous seriez le premier.
Profitez d'un avis que ma bonté vous donne...
(*A part.*)
Pour m'en débarrasser, ne viendra-t-il personne?

D. LOPE.

Voyons, tirez l'épée.... Ah! que vous êtes lent!
Vous êtes bien poltron, pour être si galant!
Ah! vous ne verriez pas tant de douleur m'abattre
Si vous ne saviez pas mieux plaire que vous battre!

JULIE.

Déja de l'un des deux vous êtes éclairci?

D. LOPE.

Il est vrai, mais il faut m'apprendre l'autre aussi.

JULIE.

Votre témérité lasse ma patience!

D. LOPE.

Ah! tant de vanité me fatigue et m'offense!
Défendez-vous, vous dis-je, ou mon juste courroux....

JULIE, *l'interrompant.*

Je suis trop votre ami pour me battre avec vous.

D. LOPE.

Quoi! vous croyez ainsi désarmer ma colere?
Non, non, amis ou non, il ne m'importe guere!

JULIE.

Pour vous le témoigner, je vais, dans ce moment,
Terminer votre erreur, et votre emportement.
Ne vous alarmez point, un obstacle invincible
Rend pour elle, et pour moi, cet hymen impossible;
Et de notre union l'hymen venant à bout,
De deux bonnes moitiés, feroit un méchant tout.
Auprès d'elle, pour vous, je ne suis pas à craindre.

D. LOPE.

Lâche! pour m'appaiser, la peur vous porte à feindre:
Vous croyez m'éblouir par ce rayon d'espoir?

JULIE.

Non; vous épouserez Constance, dès ce soir.
Je vous sers l'un & l'autre, et c'est à sa priere.
Je prétends vous unir, et j'en sais la maniere.
L'occasion est belle, et pourroit me flatter;
Mais, par bonheur pour vous, je n'en puis profiter.
Je n'agis que pour vous.

D. LOPE.

Un pareil soin m'oblige;
Mais si j'en perds l'espoir....

JULIE, *l'interrompant.*

Non; puissai-je, vous dis-je,
Mourir de votre main, si contre vos souhaits
Bernadille, ni moi nous l'épousons jamais!
Je vous laisse, et je vais, après cette assurance,
Disposer les moyens de vous donner Constance.

(*Elle s'en va.*)

SCENE VII.

D. LOPE, *seul, remettant son épée dans le fourreau.*

J'ÉPOUSEROIS Constance avant la fin du jour !
Dois-je sur cet aveu rassurer mon amour?
Il ne peut l'épouser, et sa flamme indiscrette....
Mais il faut qu'il en ait quelque raison secrette,
Où de sa lâcheté l'effort industrieux
Cache sous cet espoir sa tendresse à mes yeux.
Celui de me venger, au besoin, me console:
Il mourra de ma main, s'il manque de parole;
Et si pour cet hymen je fais un vain effort....
Mais rentrons; j'apperçois Bernadille qui sort.
(*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

BERNADILLE, OCTAVE, DEUX VALETS, *tenant Bernadille au collet.*

BERNADILLE.

DE grace! finissez et ma peine, et la vôtre,
Messieurs: vous me prenez sans doute pour un autre.
Je veux être pendu si j'y vais d'aujourd'hui!
J'incague le Prévôt, et n'ai que faire à lui!

OCTAVE.

Cependant, il vous veut parler, et tout à l'heure.

BERNADILLE.

Eh ! s'il me veut parler, il sait bien ma demeure....
Mais vous vous méprenez, vous dis-je, assurement.
Il faut connoître ceux qu'on arrête, autrement....
Vous riez ! cependant cette bévue est grande !

OCTAVE.

Vous êtes Bernadille ?

BERNADILLE.

Oui.

OCTAVE.

C'est vous qu'on demande.

BERNADILLE.

Hé bien, que nous veut on ?

UN VALET.

C'est pour nous un secret.

BERNADILLE.

Ah ! Monsieur l'Algouasil, vous faites le discret !

OCTAVE.

Vous n'avez qu'à nous suivre, et vous pourrez l'entendre.

BERNADILLE.

Puisque c'est un secret, je n'en veux rien apprendre ;
Je suis de tout secret ennemi capital.

OCTAVE.

Il ne l'est que pour nous.

BERNADILLE.

Tout cela m'est égal....

(*A part.*)

Je vois bien ce que c'est. Le drôle aime Constance :
Sans doute il aura su que notre hymen s'avance,

Et veut, pour l'empêcher, me jouer quelque tour;
Mais je veux l'épouser avant la fin du jour.

OCTAVE.

Monsieur, il faut marcher, ou votre résistance
Pourroit nous obliger à quelque violence.

BERNADILLE.

Canaille! vous saurez ce que pese ma main,
Si vous ne détalez!

OCTAVE.

Vous marchandez en vain.

UN VALET.

Allons, il faut marcher.

BERNADILLE, *le frappant.*

Tiens, je m'en vais te suivre.

L'AUTRE VALET.

Allons, Monsieur.

BERNADILLE, *le frappant aussi.*

Voilà pour vous apprendre à vivre!
Je vous battrai si bien qu'il vous en souviendra!

OCTAVE, *à part.*

La raillerie est forte! il les assommera.

BERNADILLE, *se jetant sur Octave.*

Et vous, Monsieur l'Exempt, je m'en vais vous apprendre...

(*Ils l'enlevent et l'emportent tous les trois.*)

Ah! morbleu! je suis pris, je ne puis m'en défendre.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Hé bien, à le chercher as-tu perdu ton tems?
Et Bernadille enfin....

OCTAVE.

Madame, il est céans;
Et nous l'avons conduit avec assez de peine.
Je viens de le laisser dans la chambre prochaine,
Il est dans un transport qu'on ne peut exprimer:
Il tempête, il menace, il veut tout assommer.
Pour vous en divertir, voulez-vous qu'il avance?

JULIE.

Oui, qu'il vienne; il est tems que sa peine commence.
Le piége est bien adroit: il ne peut l'éviter.
Le tems m'est précieux; et, pour en profiter,
Un peu de gravité me sera nécessaire.....
Il vient, et ne sait pas la peur qu'on lui va faire.

SCENE II.

BERNADILLE, DEUX VALETS, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, *à Octave.*

Hé bien, Monsieur l'Exempt, suis-je assez promené?
Est-il quelque réduit où l'on ne m'ait mené?
Le lieu du rendez-vous ne sauroit-il s'apprendre?

OCTAVE.

Vous voyez Frédéric, vous le pouvez entendre.

BERNADILLE, *à Julie.*

Honneur, le beau garçon!

JULIE.

L'abord est familier!

BERNADILLE.

En effet, ce petit Juge de balle est fier!

JULIE.

Changez un peu de style, et soyez plus modeste.
Apprenez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quel endroit du Code, ou du Digeste,
Si vous les avez lus, vous a donc fait savoir
Que, de force, ou de gré, l'on doit vous venir voir?
Est-ce une Loi pour nous ancienne, ou moderne?

OCTAVE.

Mais songez...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Taisez-vous, suffragant subalterne!

Si vous y revenez....

JULIE.

Vous pourriez mieux parler.

BERNADILLE.

D'accord, mais mon dessein n'est pas de rien céler.
Vous riez, et traitez ceci de bagatelle,
Sénateur goguenard, d'impression nouvelle!

JULIE.

Vous êtes bien bouillant!

BERNADILLE.

Je suis ce que je suis.

JULIE.

Il faut, pour le savoir, parler de sens rassis.

BERNADILLE.

C'est pour une autre fois; j'ai certaine visite....

JULIE, *l'interrompant.*

Non, il faut demeurer; vous n'en êtes pas quitte,
Et vous justifier?

BERNADILLE.

Qui, moi?

JULIE.

Vous, scélerat!

BERNADILLE.

Ah! je vois ce que c'est, apprentif Magistrat!
Connoissant que Constance a pour nous de l'estime,
Pour rompre notre hymen, vous m'imputez un crime,
Afin qu'en chicanant mon bien soit altéré,
Et que de mes ducats votre habit soit doré?

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Et moi de vos demandes.
Franchement, j'en suis las, si jamais je le fus !
Ne me demandez rien, je ne répondrai plus.
Ne renouvellez point ma douleur dans mon ame
Par le fâcheux récit de la mort d'une femme
Que j'aimois.

JULIE.

Je le veux, épargnons ce récit.
Cependant, si j'en crois ce qu'un témoin m'a dit,
Vous la fîtes conduire en une Isle déserte,
Où vous l'avez laissée, afin qu'après sa perte
Vous pussiez à loisir vous choisir un parti
Qui fût à votre gré.

BERNADILLE.

Ce témoin a menti;
On sait bien que je n'eus jamais l'ame assez noire.

JULIE.

C'est aussi ce que j'ai bien de la peine à croire.

BERNADILLE.

Ma pauvre femme! hélas ! lorsque je m'en souviens,
Je me sens suffoquer des pleurs que je retiens.
Les femmes, connoissant ma tendresse pour elle,
Sans cesse à leurs maris me donnoient pour modele,
Et disoient, me voyant si souvent à son cou,
Que j'aimois trop ma femme, et que j'en étois fou.

JULIE.

On m'a dit cependant, pour plus pressante marque,
Que vous aviez gagné le Patron d'une barque,
Moyennant quelque somme, et qu'il avoit le mot;

Que lui, ses gens, et vous, étiez tous du complot;
Et qu'ayant abordé cette Isle inhabitée,
Par quatre Matelots Julie y fut portée;
Que l'on la mit à terre, et, si-tôt qu'elle y fut,
Que l'on s'en éloigna, le plus vîte qu'on put.

BERNADILLE.

Pour me perdre, sans doute, on me fait cette injure.
Monsieur le Juge, ayez égard à l'imposture;
Et lorsque vous verrez ce témoin, quel qu'il soit,
Prenez bien mon affaire, et conservez mon droit!

JULIE.

Oui, je veux vous servir et vous tirer d'affaires.
Et je sais à quel point Constance vous est chere,
Que votre hymen se doit conclure en peu de tems;
Que ce tems vous est cher : c'est pourquoi je prétends.
Mettre par un moyen à couvert votre vie
Contre ceux qui voudroient....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous en prie!

JULIE.

Voir si près d'un hymen différer ces momens,
C'est languir.

BERNADILLE.

Il est vrai.

JULIE.

Je connois les amans,
Par mon expérience.

OCTAVE, *à part.*

Elle sait bien son rôle!

JULIE, *à Bernadille.*

Et je sais....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Je vois bien que vous êtes un drôle;
Mais enfin j'attends tout de l'effet de vos soins.

JULIE.

Oui, je vous servirai, vous dis-je. Néanmoins,
Comme l'indice est fort et l'attentat énorme;
Et que d'ailleurs il faut s'attacher à la forme,
Je vais, pour satisfaire à votre passion,
Vous faire promptement donner la question,
Afin que sur le soir vous soyiez hors d'affaire....
(*Appelant.*)
Hola !

BERNADILLE.

La question !

JULIE.

C'est un mal nécessaire.

BERNADILLE.

A moi la question !... Ah ! je suis enragé !

JULIE.

J'en ai bien du regret, mais j'y suis obligé.

OCTAVE, *à Bernadille.*

Marchez !

BERNADILLE.

(*A Julie.*)

Encore un mot.... Voulez-vous que je meure?
Mille ducats pour vous, payables dans une heure;
Soit dit, sans faire tort à votre intégrité,
Et laissez-là pour nous votre formalité.

JULIE.

Je voudrois vous pouvoir accorder cette grace.

BERNADILLE.

Si, comme je l'ai cru, j'étois en votre place,
Et que sur un tel point vous fussiez recherché,
Je vous en sortirois à bien meilleur marché!

JULIE.

Mais cela ne se peut.

BERNADILLE.

Point de miséricorde?...
(*A part.*)
Il faut, pour me sauver, toucher une autre corde,
Car enfin je vois bien ce qui lui tient au cœur....
(*A Julie.*)
Constance vous plaît fort? Notre hymen vous fait peur?
Eh! bien, épousez-la; je cede sa personne...
Vous secouez la tête?... Et, de plus, je vous donne
Quatre mille ducats en l'épousant. Je crois,
Quoi que vous en disiez, que c'est parler François.

JULIE.

Répondez, répondez, sans parler de Constance.
Le fait dont il s'agit est d'une autre importance!
Vous êtes accusé, faites votre devoir.
Vous savez que je puis....

BERNADILLE, *à part.*

Rien ne peut l'émouvoir!...
(*A Julie.*)
Quoi! me mettre à la gêne, et que je sois la proie....

JULIE, *l'interrompant.*

Pour vous en garantir, je ne sais qu'une voie....
(*A Octave et aux deux Valets.*)
Que l'on nous laisse seuls.

(*Octave et les deux Valets sortent.*)

SCENE III.

JULIE, BERNADILLE.

JULIE.

TA vie est en ma main.
Ton crime m'est connu; tu t'en défends en vain.
La gêne ayant tiré ton aveu de ta bouche,
Rien ne peut te sauver.... Mais ta perte me touche;
Ton sort me fait pitié: je te veux secourir.
Ne me force donc pas à te faire mourir.
Oui, malgré ton forfait et la mort de Julie,
Si tu confesses tout, je te sauve la vie.
Tu peux, dès à présent, prononcer ton Arrêt,
Les témoins, le supplice, en un mot, tout est prêt.
Mais s'il te faut enfin faire donner la gêne,
Et que ton cœur s'obstine à mériter ma haine,
Ne songeant plus alors qu'à ce que je me doi....

BERNADILLE, *se jettant à genoux.*

Hélas! Monsieur le Juge! ayez pitié de moi;
Je l'avoue, il est vrai, j'ai fait mourir ma femme!

JULIE.

Cependant, on en dit tant de bien?

BERNADILLE.

La bonne ame!
Je la menai, par force, en l'Isle où je la mis;
Et si je vous disois pourquoi je m'en défis!

JULIE.

C'est ce qu'il faut savoir. Pour commettre un tel crime,
Votre courroux eut donc un sujet légitime?

BERNADILLE.

Que trop!

JULIE.

S'il est ainsi, je vous renvoie absous;
Mais je veux tout savoir.

BERNADILLE, *à part.*

Ah! que lui dirons-nous?
Lui faut-il avouer qu'elle mit sur ma tête?...
Non, tâchons de trouver quelque prétexte honnête
Qui puisse m'excuser.

JULIE.

Mais si tu celes rien
Sois sûr que son trépas sera suivi du tien.

BERNADILLE.

Eh! bien, vous saurez donc que ladite Donzelle
Faisoit la précieuse et la spirituelle,
Aimoit les violons, le régal, le cadeau,
L'hiver en terre ferme, et l'été dessus l'eau:
Avoit sur le tapis toujours quelque partie,
Couroit la nuit le Bal, le jour la Comédie.

JULIE.

Eh! qu'importe? Ces lieux ont été de tout tems
Le centre du beau monde et des honnêtes gens.
La Scene a des appas que tout le monde approuve,
Et c'est un rendez-vous où la vertu se trouve:
On y traite l'amour, mais c'est d'une façon
Moins propre à divertir qu'à servir de leçon;
Et ce Dieu, qui n'y plaît que par son innocence,
N'y regle ses transports que sur la bienséance.

BERNADILLE.

Mais, en sortant du lit, il lui falloit des eaux,
Des pommades, du blanc, du vermillon, des peaux:
Elle avoit, malgré moi, dedans une cassette,
Poudres, pâtes, tours blonds, gommes, mouche, pincette,
Racines, oppiat, essences et parfum,
De l'eau d'Ange, du lait virginal, de l'alun,
Et mille ingrédiens, à-peu-près, de la sorte,
Que le Diable a sans doute inventés!

JULIE.

Eh! qu'importe?
C'est presque pour le Sexe une nécessité:
Un peu d'aide souvent sied bien à la Beauté.
Ce soin n'est pas blâmable, et même la nature
Ne prend pas le secours de l'art pour une injure;
Elle n'a rien sans lui de beau, ni de parfait.
C'est l'art qui sait cacher les fautes qu'elle fait.
Il adoucit les yeux, change la brune en blonde,
Fait d'un teint bazané le plus beau teint du monde,
Noircit les cheveux gris, couvre les dents d'émail,

Convertit

Convertit la blancheur d'une levre en corall.
Il embellit la fille, et rajeunit la mere;
Quand un œil est unique, il lui fournit un frere,
Des Beautés en décours conserve les amans,
Convertit leurs défauts en autant d'agrémens,
Embellit, rajeunit, sans peine et sans obstacles;
Et la nature enfin ne fait point ces miracles.

BERNADILLE.

Mais elle m'épuisoit, et changeoit tous les jours
De juppes, de mouchoirs, de bijoux et d'atours,
Vouloit voir à son col un ratelier de perle,
Aimoit la compagnie, et jasoit comme un merle.

JULIE.

Qu'importe? est-ce un défaut qu'on doive condamner?
Elle parloit beaucoup? faut-il s'en étonner?
C'est dedans une femme une chose ordinaire,
Et je n'en ai jamais connu qui sût se taire.

BERNADILLE.

Mais elle introduisoit, nous absent, un amant,
Et coquetoit enfin trop méthodiquement;
A tous venans, hors nous, elle étoit fort accorte,
Aimoit le tête-à-tête.

JULIE.

Allons donc! Eh! qu'importe?
Sont-ce-là des sujets qui méritent la mort?

BERNADILLE.

C'est une bagatelle, en effet, j'ai grand tort!

JULIE.

Si c'est là le motif qui fit mourir Julie,
Je ne te réponds pas de te sauver la vie;

Et si tu n'as pas eu de sujet plus puissant,
Tes jours sont en danger.

BERNADILLE.

Que vous êtes pressant !
Quoi donc ! vous en faut-il découvrir davantage ?
Déclarer à vos yeux ma honte et mon outrage ?
Et, pour vous contenter, faut-il spécifier ?...

JULIE.

Oui ; du moins, si cela vous peut justifier.

BERNADILLE.

La friponne, ayant mis son honneur en déroute,
A l'amour conjugal avoit fait banqueroute !
Rangeoit impunément son cœur sous d'autres loix,
Et faisoit, en un mot, trop grand feu de mon bois.
J'étois, en nourrissant ce serpent domestique,
L'objet de son mépris, la fable du critique ;
Et, dissipant mon bien, pour flatter ses desirs,
J'étois le trésorier de ses menus-plaisirs,
Je savois son amour ; et, forcé d'y souscrire,
J'étois.... j'étois cocu, puis qu'il vous faut tout dire.

JULIE.

Est-ce là le sujet de tout ce grand courroux ?
Eh ! tant d'autres le sont, qui valent mieux que vous !
C'est un malheur commun dont souvent on est cause,
Et tous les jours enfin on ne voit autre chose.
Mais si tous les maris se piquoient tant d'honneur,
Et traitoient leurs moitiés avec même rigueur,
Cette Isle inhabitée où vous mîtes la vôtre,
Deviendroit un pays plus peuplé que le nôtre.
C'est à quoi vous deviez avoir un peu d'égard.

BERNADILLE.

Mais dans ses intérêts vous prenez grande part,
Et vous l'excusez fort! N'êtes-vous point le drôle
Qui, lorsque je sortois, alloit jouer mon rôle?
A qui notre moitié, se laissant aborder,
Donnoit *à remotis* notre honneur à garder,
Et qu'une nuit enfin dérobant à ma vue....

JULIE, *l'interrompant.*

Je ne vous entends point.

BERNADILLE.

Si vous l'aviez connue,
Je serois sur ce point aisément convaincu,
Car vous avez tout l'air de bien faire un cocu!

JULIE.

Je n'en ai jamais eu le dessein, et je porte....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si j'en voulois jurer que le Diable m'emporte!

JULIE.

Revenons à Julie.

BERNADILLE.

Encore?

JULIE.

Dites-moi,
Quelle preuve eûtes-vous de son manque de foi?
Aviez-vous de son crime une entiere assurance?

BERNADILLE.

Je n'en avois que trop, hélas! et ma vengeance,
Après un tel éclat, cherchant à s'assouvir....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh! bien, pour te montrer que je te veux servir,

Si tu peux me prouver qu'elle fut infidelle,
Je prends tes intérêts, et ne suis plus pour elle.
Je sais qu'un tel affront touche un homme de cœur;
Mais si, voulant ternir sa gloire et son honneur,
D'un injuste attentat tu ne peux te défendre,
Rien ne peut te sauver: demain je te fais pendre.
C'est à toi maintenant à ménager tes soins.
Profite bien du tems, et cherche des témoins.

(*Elle se retire.*)

SCENE IV.

OCTAVE, LES DEUX VALETS, BERNADILLE.

BERNADILLE, *à part.*

Quoi! me couvrir moi-même et d'opprobre, et de blâme!
Moi-même publier la honte de ma femme!
Et chercher, quoi qu'enfin j'en sois trop convaincu,
Des témoins, et prouver qu'elle m'a fait cocu!
Que je suis malheureux!... O vous, maris paisibles,
Qui sur le point d'honneur n'êtes point si sensibles,
Qui souffrez sans scrupule, et sans dire pourquoi,
Que l'on fasse chez vous ce qu'on faisoit chez moi,
Et qui vous consolez, quand vous êtes ensemble,
D'avoir devant vos yeux quelqu'un qui vous ressemble,
Que vous vous épargnez de peines et de soins!
On ne vous force point à chercher des témoins;

Et vos ressentimens se prescrivant des bornes,
Vous mettez votre vie à l'abri de vos cornes.
Que n'ai-je tout souffert sans en témoigner rien ?...
Ah ! morbleu ! c'est bien fait ; je le mérite bien.
Pourquoi fuir sous l'hymen les maux qui s'y rencontrent ?
Pourquoi vouloir cacher ce que tant d'autres montrent ?
Faire, pour me venger, des efforts superflus,
Et me piquer d'honneur, quand je n'en avois plus ?

(*A Octave.*)

Pourquoi, sot que j'étois.... Mais il faut me résoudre ;
Et, puisque sans témoins on ne sauroit m'absoudre,
Que je ne puis enfin me sauver qu'à ce prix,
Que l'on prenne le soin de chercher Béatrix,
Et qu'on l'amene ici.

OCTAVE.

Dans peu je vous l'amene....

(*Aux deux Valets.*)

Cependant, remenez-le en la chambre prochaine.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOPE, CONSTANCE.

D. LOPE.

RIEN ne s'oppose plus à mes justes souhaits,
Tout flatte mon amour, Madame; et désormais
En vain près de mes feux une autre flamme brille.
Vous savez quel malheur menace Bernadille,
On lui fait son procès, et son lâche attentat
Vous fait voir que de lui vous faisiez trop d'état.
Vous me le préfériez, Madame, et cette flamme
Vous donnoit pour époux l'assassin de sa femme;
Mais le Ciel, irrité du mépris de mes feux,
Refuse, en ma faveur, de vous unir tous deux.
Pourrai-je me flatter, par le malheur d'un autre,
Qu'aux volontés du sort vous soumettrez la vôtre?
Frédéric m'a tout dit. Si j'en crois son aveu....

CONSTANCE.

Hé bien?

D. LOPE.

Je vous verrai récompenser mon feu.

CONSTANCE.

Et que vous a-t-il dit ?

D. LOPE.

Qu'il savoit la maniere
De nous unir tous deux, et qu'à votre priere
Il rompoit un hymen à votre amour fatal ;
Et vous voyez enfin qu'il ne s'y prend pas mal ?

CONSTANCE.

Il faut sur cet aveu que je vous désabuse ;
Aussi-bien de l'amour, l'amour même est l'excuse.
Je craignois cet hymen, je ne le puis nier,
Et je me suis enfin réduite à le prier
D'en empêcher l'effet ; mais c'est dans l'espérance
Que ma main de ses soins seroit la récompense.
Je l'aime, et ne veux plus vous en faire un secret ;
Je trahis votre amour, et peut-être à regret.

D. LOPE.

Ma flamme, qui veut bien se régler sur la vôtre,
Après un tel aveu, vous en veut faire un autre.
Voyez ce qu'un tel choix doit avoir de si doux :
Madame, Frédéric ne sauroit être à vous.

CONSTANCE.

Il ne peut être à moi ?

D. LOPE.

Votre cœur en soupire ?

CONSTANCE.

Quelle en est la raison ?

D. LOPE.

Je n'ose vous la dire ;

Non qu'il m'en ait rien dit; mais par son entretien
Je m'en suis bien douté.

CONSTANCE.

Quoi! je n'en saurai rien?
Ne dissimulez point, parlez.

D. LOPE.

La bienséance,
Sur un pareil sujet, me condamne au silence.

CONSTANCE.

Mais de quoi, sur ce point, vous êtes-vous douté?

D. LOPE.

Que le pouvoir lui manque, et non la volonté;
Que sa main à vos feux mêleroit trop de glace;
Que du Ciel en naissant il eut quelque disgrace,
Et que de votre hymen l'amour venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.

CONSTANCE.

A de pareils discours je ne puis rien comprendre.

D. LOPE.

Frédéric vient ici, qui pourra vous l'apprendre.

SCENE II.

JULIE, D. LOPE, CONSTANCE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Dois-je à ce qu'on me dit ajouter quelque foi?
Frédéric, votre cœur ne sauroit être à moi?
Après tant de sermens, D. Lope est-il croyable?

JULIE.

Son récit me fait tort, mais il est véritable;
Et mon cœur qui tantôt vous juroit amitié,
Vous vouloit pour amie, et non pas pour moitié.
Le Ciel à cet hymen met un trop grand obstacle,
Et je ne puis me voir votre époux sans miracle.

CONSTANCE.

Il s'en fait quelquefois, quand de justes souhaits...

JULIE, *l'interrompant.*

Madame, il est de ceux qui ne se font jamais!
Il faut que pour l'hymen vous fassiez choix d'un autre;
Vous n'êtes pas mon fait, je ne suis pas le vôtre.
Je ne puis rien pour vous; j'en ai bien du regret!

CONSTANCE.

Peut-on savoir pourquoi?

JULIE.

Ce n'est plus un secret,
L'hymen m'engage ailleurs, et je ne puis....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Quoi! traître!
Vous êtes marié?

JULIE.

Vous le vouliez bien être!
Est-ce un crime si grand que d'être marié?

CONSTANCE.

Pourquoi me le nier?

JULIE.

Je l'avois oublié....
Mais l'hymen près de vous me rendroit-il coupable?
Pour être sous ses loix en est-on moins aimable?

L'amour a des douceurs que ce lien permet,
Il n'est pas si sévere; et quand on s'y soumet
S'il falloit renoncer à la galanterie,
On ne s'engageroit à l'hymen de sa vie !

CONSTANCE.

Mais pourquoi, vous sachant engagé sous sa loi,
Vous flatter hautement de l'espoir d'être à moi ?

JULIE.

Malgré l'hymen, aimant les amitiés nouvelles,
J'ai fait vœu solemnel d'aimer toujours les belles.
Vous êtes de ce nombre, et je vous ferois tort
Si je ne vous aimois.

CONSTANCE.

Modérez ce transport,
Puisque je ne puis plus écouter votre flamme,
Que l'hymen....

JULIE, *l'interrompant.*

Voulez-vous épouser une femme?

CONSTANCE.

Vous, femme ?

JULIE, *lui montrant sa main.*

Jugez-en.

CONSTANCE, *après l'avoir examinée.*

Je n'en saurois douter.

JULIE, *à D. Lope.*

Un semblable rival n'est pas à redouter ?

D. LOPE.

Pardonnez au transport dont j'eus l'ame saisie ;
Vous donniez de l'amour et de la jalousie....
Mais qui peut vous porter à ce déguisement ?

JULIE.

Entrez, pour le savoir, dans mon appartement.
Ce que je vous veux dire a de quoi vous surprendre.
Bernadille s'y plaint, que vous pourrez entendre;
Et ses plaintes pourront vous divertir, je croi,
Alors que vous saurez.... Il paroît, suivez-moi.

(*Elle se retire avec Constance et D. Lope.*)

SCENE III.

BERNADILLE, *seul.*

En vain tu me livres bataille,
Rigoureux et cher point-d'honneur;
Le gibet me fait trop de peur,
Il faut que nous rompions la paille!
Aussi bien vainement je voudrois m'en piquer;
Celui qui me vient d'attaquer
Me presse de trop près: il est impitoyable.
J'ai perdu mon crédit, et j'en suis convaincu,
Puisque je ne suis pas croyable
Quand je dis que je suis cocu.

Frédéric veut que je le prouve,
Et je n'en ai qu'un seul témoin;
Encor dans un si grand besoin,
C'est un bonheur que je le trouve!
Ceux qui souffrent en paix un affront si commun

Trouveroient cent témoins pour un.
C'est à n'en point trouver que leur recherche est vaine :
Leur honte les fait vivre; et plusieurs, que je voi,
S'ils s'en vouloient donner la peine,
Le prouveroient bien mieux que moi !

En vain, pour tâcher de m'abattre,
L'honneur me crie, à haute voix,
Que l'on n'est pendu qu'une fois,
Et qu'on peut être cocu quatre;
Que de ces deux affronts le moindre est de mourir;
La peur qui me vient secourir,
Avecque ce que j'ai de penchant à l'entendre,
Fait que je lui réponds, d'un ton plus vigoureux,
Que l'affront de se laisser pendre
Me semble le plus grand des deux.

Suivons donc cette noble envie,
Écoutons toujours cette peur,
Tâchons d'abréger notre honneur,
Afin d'alonger notre vie.
Je passe pour un sot en faisant un tel choix :
Mais je ne le suis qu'une fois,
Et je le serois deux si je me laissois pendre....
Ne balançons donc plus ; et, dans un tel besoin,
Puisque je ne puis m'en défendre,
Faisons jaser notre témoin.

SCENE IV.

SCENE IV.

BÉATRIX, OCTAVE, BERNADILLE.

BERNADILLE, *à part.*

J'APPERÇOIS Béatrix ; sa présence me flatte....
(*A Octave.*)
Monsieur, cette matiere est un peu délicate ;
Que l'on nous laisse seuls.
(*Octave s'en va.*)

SCENE V.

BERNADILLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

QUE voulez-vous de moi ?

BERNADILLE.

Mon sort dépend de toi.

BÉATRIX.

De moi, Monsieur ?

BERNADILLE.

De toi.
Il y va de ma vie, et la chose me touche.
Tu peux me la sauver, et deux mots de ta bouche
Mettront en sûreté ma vie et mon repos.

BÉATRIX.

Dites-moi donc, Monsieur, promptement ces deux mots.

BERNADILLE.

Tu les diras?

BÉATRIX.

Sans doute.

BERNADILLE.

Et même en la présence
Du Prévôt?

BÉATRIX.

Pourquoi non?

BERNADILLE.

Après cette assurance,
Je suis hors de danger, et j'en suis convaincu.
Hé bien, tu diras donc....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi?

BERNADILLE.

Que j'étois cocu.
Ce sont-là les deux mots que je voulois t'apprendre.

BÉATRIX.

Vous vous moquez, Monsieur, et me voulez surprendre?

BERNADILLE.

Nullement.

BÉATRIX.

Vous voulez, Monsieur, vous divertir?

BERNADILLE.

Morbleu! tu le diras, quand tu devrois mentir.

BÉATRIX.

Je n'ai garde, Monsieur, l'infamie est trop grande !

BERNADILLE.

Tu ne le diras pas ? Tu veux donc qu'on me pende ?

BÉATRIX.

Quoi ! vous pendre ?... Et la cause ?

BERNADILLE.

Ah ! discours superflus !
C'est que l'on pend les gens qui ne sont pas cocus.
Curieux animal, dont la sotte prudence
Voudroit de notre honneur cacher la décadence,
Dis ce que l'on te dit.

BÉATRIX.

Mais, de grace, Monsieur,
Songez qu'un tel aveu vous va perdre d'honneur.

BERNADILLE.

Va, j'ai pour m'en défendre, une raison trop forte;
L'homme n'est plus cocu, lorsque sa femme est morte.

BÉATRIX.

Mais, Monsieur, cet affront vous doit combler d'ennuis.

BERNADILLE.

Mais je ne veux passer que pour ce que je suis.

BÉATRIX.

L'honneur doit s'acheter au péril de répandre...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quand l'honneur est trop cher, il faut le laisser vendre.

BÉATRIX.

Mais peut-être qu'à tort vous vous êtes douté....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si je ne l'étois pas, je veux l'avoir été.

BÉATRIX.

Tous vos parens, Monsieur, et vos amis....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Encore?

BÉATRIX.

Se moqueront de vous.

BERNADILLE.

Indocile Pécore!

Esprit contrariant, dis-moi pourquoi tu veux

Qu'ils se moquent de moi, quand je serai comme eux?

BÉATRIX.

Hé bien, ordonnez donc ce qu'il faut que je die.

BERNADILLE.

C'est parler de bon sens. Tu connoissois Julie?

BÉATRIX.

Oui, Monsieur.

BERNADILLE.

Il faut donc, tout scrupule vaincu,

Déclarer hautement qu'elle m'a fait cocu.

BÉATRIX.

Qu'est-ce donc qu'un cocu, Monsieur, ne vous déplaise?

BERNADILLE.

La question est neuve! Ah! tu fais la niaise?

BÉATRIX.

Si vous ne m'expliquez ce que c'est, je prétends....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu veux donc le savoir? C'est quand, en même tems,

On fait sympathiser, pourvu qu'un tiers y trempe,
Un mariage en huile, avec un en détrempe;
Quand une femme prend un galant à son choix,
Que d'un lit fait pour deux, elle en fait un pour trois,
Et qu'enfin se faisant consoler de l'absence...
Maugrebleu de la masque! avec son innocence!

BÉATRIX.

Si ce n'est que cela, Monsieur, je jurerai
Que vous ne l'étiez pas.

BERNADILLE.

Ah! je t'étranglerai!
Mon honneur est défunt, la chose est trop certaine.

BÉATRIX.

Pour me faire mentir votre colere est vaine.

BERNADILLE.

Et l'homme que tu sais qui sortoit de chez moi,
D'avec qui venoit-il?

BÉATRIX.

D'avec moi.

BERNADILLE.

D'avec toi?
Tu me dis le contraire, à l'instant, et j'admire...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Un poignard à la main, vous me le fîtes dire;
Je n'osai le nier.

BERNADILLE.

Il n'en étoit donc rien?

BÉATRIX.

Rien du tout.

BERNADILLE.

Et ma femme?

BÉATRIX.

Elle vivoit fort bien.

BERNADILLE.

Elle ne donnoit point au galant audience?

BÉATRIX.

Non.

BERNADILLE.

Elle ne voyoit personne en notre absence?

BÉATRIX.

C'est en vain que quelqu'un s'y seroit attendu.

BERNADILLE.

Quoi! jamais?

BÉATRIX.

Non, jamais.

BERNADILLE.

Ah! me voilà pendu!
Ah! langue de serpent! Mégere abominable!
Ecume de l'enfer! organe du grand Diable!
Je crûs trop aisément ton funeste rapport;
Je voulus la punir, et je causai sa mort!
Je pris l'occasion à ma vengeance offerte:
Mon amour en fureur précipita sa perte;
Croyant de son forfait être assez convaincu,
Et, pour comble de maux, je ne suis pas cocu!
Enfin, de son trépas, tu fus la seule cause;
Pour t'en mettre à couvert, fais du moins quelque chose:
Je te pardonne tout; mais, dans un tel besoin,

Par grace, ou par pitié, sers-moi de faux-témoin.
Soutiens que je l'étois, puisqu'il faut qu'on t'en croie;
Prouve-le, si tu peux, j'en aurai de la joie:
Assure mon repos, et j'aurai soin du tien.

BÉATRIX.

Mais comment le prouver, enfin, s'il n'en est rien?
La vérité, Monsieur, m'oblige à m'en défendre.

BERNADILLE.

Faute d'un faux témoin, faut-il me laisser pendre?
Mais, après avoir mis mon épouse au tombeau,
Avant qu'être pendu, je serai ton bourreau!

BÉATRIX, *criant.*

Au secours!

BERNADILLE.

Mon malheur te deviendra funeste!

SCENE VI.

OCTAVE, BERNADILLE, BÉATRIX.

OCTAVE, *à Bernadille.*

D'ou vient ce bruit?

BERNADILLE.

De moi, qui jouois de mon reste.

(*Montrant Béatrix.*)

Otez-la moi d'ici.

BÉATRIX.

Voyez ce vieux portrait,
Qui veut être cocu, malgré que l'on en ait!

OCTAVE.

Frédéric vous veut voir; entrez dans cette salle.
(Béatrix passe dans la salle voisine.)

SCENE VII.

OCTAVE, BERNADILLE.

OCTAVE, *à part.*

QU'IL est surpris!

BERNADILLE, *à part.*

Enfin ma peine est sans égale,
Ma femme est morte, et rien ne me peut secourir.
Elle étoit innocente, et je l'ai fait mourir.
Cet injuste trépas demande une victime:
La vertu fait ma honte, et le malheur mon crime.
Le désordre où j'en suis, ne peut s'imaginer...
Mais je vois Frédéric, qui va me condamner.
Je pense, en le voyant, voir devant moi ma femme?
Le frisson de la mort m'a déja saisi l'ame.

SCENE VIII.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, *à Bernadille.*

Hé bien, votre témoin flatte-t-il votre espoir?

BERNADILLE.

Hélas! j'ai plus d'honneur que je n'en veux avoir!

JULIE.

Tu vois, par le trépas de cette malheureuse,
Le péril où t'a mis ton humeur ombrageuse?

BERNADILLE.

J'ai commis un grand crime, et je le vois trop bien;
Mais si j'étois cocu, cela ne seroit rien.

JULIE.

Il semble que tu sois fâché de ne pas l'être?

BERNADILLE.

J'en suis au désespoir, vous le pouvez connoître.
Les pleurs que je répands vous disent....

JULIE, *l'interrompant.*

Voudrois-tu
Que le cœur de Julie eût eu moins de vertu?
Que pour toi....

BERNADILLE, *l'interrompant, à son tour.*

Plût au Ciel, pour me sauver la vie,
Que de tous mes amis elle eût été l'amie!

Et que de mon repos leur amour prenant soin,
M'en eût fait découvrir quelque petit témoin!

JULIE.

Ainsi, sur ce sujet, tu n'as plus de ressourse?

BERNADILLE.

Non, que votre bonté, mes larmes et ma bourse.

JULIE.

C'est un foible secours, et je dois observer....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quoi! je serai pendu?

JULIE.

Rien ne peut t'en sauver,
Ne pouvant pas prouver qu'elle t'ait fait d'outrage.

BERNADILLE.

Morbleu! pourquoi prenois-je une femme si sage?
Hélas! une coquette étoit bien mieux mon fait!

JULIE.

Tu vois que rien ne peut excuser ton forfait?
Je ne puis te sauver. Choisis pour ton supplice
De quel genre de mort tu veux qu'on te punisse;
Ma bonté veut pour toi faire encor cet effort.

BERNADILLE.

Quel choix! Si je ne puis me sauver de la mort,
Eh! que m'importe, enfin, s'il faut qu'on me punisse,
Qu'on allonge mon corps, ou bien qu'on l'accourcisse?

JULIE.

N'importe, puis qu'enfin tu te vois convaincu.

BERNADILLE.

Eh! bien, s'il faut mourir faute d'être cocu,

Que, deux heures après que l'on m'aura fait pendre,
On me fasse brûler, pour avoir de ma cendre,
Cela doit être rare!

JULIE.

Oui, tu seras content....
(*A Octave.*)
Octave, faites tout préparer à l'instant,
Afin qu'ayant conclu tout ce qu'il faut qu'on fasse,
Il soit exécuté dedans la grande Place.

OCTAVE.

J'avois prévu votre ordre, et tout est déja prêt.
(*Il sort.*)

SCENE IX.

JULIE, BERNADILLE.

BERNADILLE.

MISÉRICORDE! Hélas! modérez cet arrêt....
Ah! Monsieur le Prévôt, que la pitié vous touche!

JULIE.

Je ne puis rien pour toi.

BERNADILLE.

Deux mots de votre bouche
Peuvent, avec l'honneur, rétablir mon espoir!

SCENE X.

OCTAVE, JULIE, BERNADILLE.

OCTAVE, *à Julie.*

D. LOPE, avec Constance....

JULIE, *l'interrompant.*

Hé bien?

OCTAVE.

Viennent vous voir.

JULIE.

Tu devois....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Parlez bas; ils sont à cette porte.

JULIE.

Ils prennent mal leur tems.... Qu'ils avancent, n'importe!

SCENE XI et derniere.

D. LOPE, CONSTANCE, JULIE, BERNADILLE, OCTAVE.

CONSTANCE, *à Julie.*

POUVONS-NOUS espérer une grace de vous?

JULIE.

L'honneur de vous servir, Madame, m'est trop doux
Pour vous la refuser; j'honore trop Constance.

CONSTANCE.

Mais puis-je faire fonds dessus cette assurance?

JULIE.

Ce doute me fait tort!

CONSTANCE.

Eh! bien, s'il est ainsi,
Bernadille en péril me fait venir ici;
Je demande sa grace: il faut que je l'obtienne.

D. LOPE, *à Julie.*

Je joins, pour vous fléchir, ma priere à la sienne.

BERNADILLE.

Quel excès de bonté!

JULIE, *à Constance.*

Mais cela ne se peut;
Il est trop criminel.

CONSTANCE.

Mais Constance le veut.

JULIE.

Madame, savez-vous de quel crime on l'accuse?

CONSTANCE.

Le regret qu'il en a lui doit servir d'excuse.

JULIE.

Mais....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Vous me refusez? Avant que de partir,...

JULIE, *l'interrompant, à son tour.*

Puisque vous le voulez, il y faut consentir.

BERNADILLE.

Que mon bonheur est grand!

JULIE.

Il est libre, Madame,
Pourvu que de ma main il reçoive une femme.

BERNADILLE.

Sans doute, vous avez, à ce que je puis voir,
Quelque maîtresse en chambre, et voulez la pourvoir?

JULIE.

Votre honneur m'est trop cher, et je vous rends la vie,
Pourvu qu'avec plaisir vous repreniez Julie.

BERNADILLE.

Où diable la reprendre?... Hélas! je meurs d'effroi!
Qui pourra me la rendre?

JULIE.

Ingrat! ce sera moi....
La voilà.

BERNADILLE.

Vous Julie!... Ah! comble d'alégresse!

Quel miracle aujourd'hui te rend à ma tendresse?
Comment t'es-tu sauvée?... Ah! que mon déplaisir....

JULIE, *l'interrompant.*

C'est ce que je prétends vous apprendre à loisir.

BERNADILLE.

Ce fripon de Prévôt, dedans cette journée,
M'a donné de la peur!

JULIE.

Vous me l'aviez donnée.
Le soupçon qui pour moi vous rendit inhumain....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

(*A Constance.*)

Il suffit.... Recevez D. Lope de ma main.
Allons, pour égaler notre joie à la vôtre,
Concluant votre hymen, renouveller le nôtre;
Et dire à nos amis, qui me croyoient pendu,
Que le Juge et Partie a fait ce qu'il a dû.

FIN.

L'ÉCOLE
DES BOURGEOIS,
COMÉDIE,
EN TROIS ACTES, EN PROSE,

AVEC UN PROLOGUE,

Par l'Abbé D'ALLAINVAL.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

Nous ne comptions pas d'abord faire entrer cette Piece dans notre Collection ; mais la reprise qui en a été faite, au Théatre François, cette année, avec succès, nous l'a fait demander par un assez grand nombre de MM. nos souscripteurs, pour que nous ne puissions pas nous dispenser de la donner.

Nous renvoyons pour le sujet de cette Piece au tome quatrieme des Comédies du Théatre Italien de notre Collection.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
L'ÉCOLE DES BOURGEOIS.

CETTE Piece n'eut que sept représentations dans sa nouveauté, sans beaucoup de succès. Elle fut reprise le 3 Septembre 17-0, et ne réussit gueres mieux ; mais le 21 Mars de cette année (1787) on l'a remise, de nouveau, et elle a plu davantage. On peut croire même qu'actuellement elle restera au répertoire, pour être jouée de tems en tems.

On a pensé que c'étoit cette Piece qui avoit donné à feu M. Saurin l'idée de sa jolie petite Comédie des *Mœurs du tems*, jouée en 1760. Il y a, en effet, dans ces deux Pieces quelques situations qui se ressemblent beaucoup quant au fonds, mais elles different absolument dans la maniere dont elles sont traitées.

L'ÉCOLE DES BOURGEOIS,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

AVEC UN PROLOGUE,

Par l'Abbé D'ALLAINVAL;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 20 Septembre 1728.

PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.

LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

BÉLISE, sœur de la Marquise.

PANCRACE, Précepteur des enfans de la Marquise.

ACASTE.

LAQUAIS.

La Scene est à Paris, chez la Marquise.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *tirant l'Auteur par la basque de son habit.*

ALLONS, allons gai, gai, notre ami !

L'AUTEUR.

Eh ! Monsieur le Chevalier !...

LE CHEVALIER.

Comment ! morbleu ! je t'amene ici ; je t'y annonce à la Marquise et à sa sœur, comme un bel esprit, et pendant toût le dîner tu ne desserres pas les dents ni pour parler, ni pour manger ? Qui diable reconnoîtroit un Auteur à ces deux traits ?

L'AUTEUR.

Eh ! de grace !

LE CHEVALIER.

Quoi ! parce que c'est aujourd'hui la premiere représentation de ta Piece ? Allons, allons, ventrebleu ! de la joie, de la gaieté, de la bonne humeur !... Tu as l'air d'un homme à qui on va lire son arrêt.

L'AUTEUR.

N'attends-je pas le mien du Parterre?... Ciel! combien de juges!

LE CHEVALIER.

Qui n'y viennent point pour dormir, ni pour opiner du bonnet!

L'AUTEUR.

J'y vois, de toutes parts, des gens d'esprit. De ce côté, c'est un avocat, qui a pâli toute la journée sur des questions épineuses du Jurisprudence. Là, c'est un officier, qui vient de perdre son argent. Ici, c'est un homme désespéré de l'infidélité de sa femme, ou de sa maîtresse. Ils viennent à la Comédie pour faire trêve, l'un à ses travaux, les autres à leurs chagrins. Ils me regardent tous avec un air farouche et effrayant, et je crois les entendre me dire: « Fais moi rire. Je viens ici pour cela. »

SCENE II.

LA MARQUISE, BELISE, PANCRACE, ACASTE, LAQUAIS, L'AUTEUR, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à la Marquise et à Bélise.*

EH! Mesdames, venez donc au secours de ce pauvre diable: il devient fou.

LA MARQUISE, *aux Laquais.*

Des siéges.

(*Les Laquais donnent des siéges, et se retirent.*)

SCENE III.

L'AUTEUR, LE CHEVALIER, LA MARQUISE, BÉLISE, ACASTE, PANCRACE.

LA MARQUISE, *à l'Auteur.*

MONSIEUR va nous lire quelque chose de sa Comédie, en attendant qu'il soit l'heure d'y aller... (*A Pancrace, qui fait quelques pas pour sortir.*) Où allez-vous, M. Pancrace?

PANCRACE.

Faire la leçon à M. le Marquis, votre fils.

LA MARQUISE.

Restez avec nous.... (*A l'Auteur, en lui montrant Pancrace.*) Monsieur, tel que vous voyez M. Pancrace, c'est un garçon d'esprit.

L'AUTEUR.

Je le devinois à sa mine!

PANCRACE.

Oh! point du tout.

LA MARQUISE, *à l'Auteur, en lui montrant Bélise.*

Voila ma sœur, dont le goût est du plus délicat.

ACASTE.

Une preuve de son bon goût, c'est qu'elle m'aime, moi.

LA MARQUISE, *à l'Auteur, en lui montrant Acaste.*

Voici mon cousin Acaste. Il ne fait que sortir du Collége ; mais il décide de tout avec une merveilleuse hardiesse !

ACASTE.

Mon pere dit que j'ai l'air d'un sot, d'un benêt; mais que je lui ressemble, et que, dans le fonds, j'ai autant d'esprit que lui.

LA MARQUISE, *à l'Auteur, en lui montrant le Chevalier.*

Pour le Chevalier, je ne vous en dis rien. Vous le connoissez. C'est un agréable, un aimable fou...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Nous avons cela de commun, Marquise !

LA MARQUISE, *à l'Auteur, en montrant toujours le Chevalier.*

Connoisseur.

LE CHEVALIER.

Je m'en pique ; et cela m'est naturel, car personne n'a peut-être jamais moins étudié, ni moins lu que moi.

L'AUTEUR.

Je vous crois.

BÉLISE.

Allons, Monsieur, lisez-nous votre petite bagatelle.

ACASTE.

Je l'ai déja entendue. Cela est assez drôle, assez drôle.

BÉLISE, *à l'Auteur.*

Comment l'intitulez-vous ?

L'AUTEUR, *tirant la Piece de sa poche.*

L'Ecole des Bourgeois.

LA MARQUISE.

Pourquoi n'avoir pas choisi un autre titre ?

L'AUTEUR.

C'est que celui-ci convenoit mieux à mon dessein.

ACASTE.

Convenoit ! convenoit ! Oh ! tant qu'il vous plaira.

LE CHEVALIER, *à l'Auteur.*

Comment diable ! Ce titre est fier, hardi !

L'AUTEUR.

Le titre ne fait rien à la Piece.

PANCRACE.

Pardonnez-moi, Monsieur ; car il est à craindre, comme le dit, fort agréablement, Horace, que ce ne soit la Montagne....

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Mais si mon titre est rempli ?

ACASTE.

Quand il seroit rempli, il ne vaudroit rien.

BÉLISE, *à l'Auteur.*

Voyons la Piece.

L'AUTEUR, *lisant.*

« *L'Ecole des Bourgeois*, Comédie.... »

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

En combien d'actes?

L'AUTEUR.

En trois.

LE CHEVALIER.

Bon ! vous diriez qu'ils en sont tous buttés-là. Eh ! tête-bleu ! mon ami, cinq actes, cinq actes !

L'AUTEUR.

Mon sujet ne me l'a pas permis.

ACASTE.

Belle raison ! il falloit en prendre un autre.

BÉLISE, *à l'Auteur.*

Votre sujet ne vous l'a pas permis ? Il n'est que trop abondant !

ACASTE, *à l'Auteur.*

L'Ecole des Bourgeois. Il y a dans ce titre seul de quoi faire une piece en trente actes!

LE CHEVALIER, *à l'Auteur.*

Un Poëme épique.

LA MARQUISE, *à l'Auteur.*

Pour moi, j'y vois mille belles choses à dire ; une foule de Bourgeois, tous plus ridicules les uns que les autres.

PANCRACE.

Si toute la noble compagnie m'en concede la licence, j'ajouterai qu'un ouvrage dramatique qui n'est pas en cinq actes est un monstre.

ACASTE.

Oui, sans doute, un monstre.

PANCRACE.

Dont on ne voit le semblable ni chez les Grecs, inventeurs de la Comédie, ni chez les Latins, qui l'ont

l'ont perfectionnée. Toutes leurs Comédies sont partagées en cinq actes. Aristote, dans sa Poëtique, en fait un précepte.

L'AUTEUR.

Laissez-là votre Aristote.

LE CHEVALIER.

Eh! quoi, eh! quoi, tu es déja déferré pour ce que M. Pancrace te dit?... Lis, lis.

BÉLISE, *à l'Auteur.*

Votre Piece est-elle en vers?

L'AUTEUR.

Non, Mademoiselle.

LA MARQUISE, *avec mépris.*

En prose?

L'AUTEUR.

Oui, Madame.

ACASTE.

Il me semble que l'autre jour vous nous l'avez lue en vers?

L'AUTEUR, *avec impatience.*

Eh! oui, Monsieur. C'est que je fais mes ouvrages en vers, ensuite, je les mets en prose.

PANCRACE.

Les Comédies des anciens sont toutes en vers. C'est le langage des Dieux.

LE CHEVALIER.

Oui; mais comme ce ne sont que des Bourgeois qu'il fait parler, il faut que leur dialogue soit populaire, dans le bas. Il n'a eu garde d'y manquer! la peste!

LA MARQUISE, *à l'Auteur.*

Voyons-là toujours.

L'AUTEUR, *lisant.*

» Prologue.... »

LE CHEVALIER, *l'interrompant, en riant.*

Un Prologue?... Ah! ah! ah!...

LA MARQUISE ET BÉLISE, *ensemble, en bâillant.*

Un Prologue? Ah!

ACASTE, *à l'Auteur.*

Eh! fi! Monsieur, avec votre Prologue! A quoi cela sert-il?

LA MARQUISE, *avec aigreur.*

A impatienter l'assemblée.

LE CHEVALIER.

Et à mendier son indulgence. Tous ces Prologues se réduisent à ceci: « Parterre, je vais t'ennuyer, » je vais t'assommer de balivernes; mais, je t'en » supplie, ne laisse pas de rire et de m'applaudir. » En revanche, je te promets le petit couplet, » à la fin. »

PANCRACE.

Le Prologue n'est pas ce que je trouve à redire, moi. Plaute et Térence en ont à la tête de toutes leurs Comédies.

BÉLISE.

Ah! puisque Plaute et Térence en mettent....

LA MARQUISE, *à Pancrace.*

M. Pancrace, vous parlez souvent de ce Plaute et de ce Térence?

PANCRACE.

Ce sont deux illustres.

ACASTE, *l'interrompant.*

Ma cousine seroit ravie de les connoître. Il faut les amener diner.

PANCRACE.

Monsieur veut lire?

L'AUTEUR, *lisant.*

« Prologue.... »

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Encore Prologue? Eh! la Comédie, je t'en conjure! Nous devinons ton Prologue. Il va venir un Marquis dire du mal de ton *Ecole des Bourgeois*, et un Raisonneur, de tes amis, la défendra. Tous les Prologues sont montés sur ce ton.

PANCRACE.

Les anciens n'y mettoient qu'un Personnage.

BÉLISE, *à l'Auteur.*

Quelle est votre intrigue?

LE CHEVALIER.

Je la sais déja par cœur.... (*A Acaste.*) Tiens, Acaste, tu l'as entendue; je gage que c'est *le Bourgeois Gentilhomme*, retourné?

ACASTE.

Oui, justement.

LA MARQUISE.

Ou *les Bourgeoises de qualité*, en lambeaux?

ACASTE.

Vous l'avez dit.

BÉLISE.

Cela est usé.

ACASTE.

Oui, cela ressemble à tout.

BÉLISE, *à l'Auteur.*

Qui jouez-vous dans votre Piece?

L'AUTEUR.

Des ridicules, Mademoiselle.

LA MARQUISE.

Qui avez-vous en vue?

L'AUTEUR.

Personne, Madame.

LE CHEVALIER.

Eh! non, eh! non, il se tue de vous le dire: il ne joue rien, il ne joue rien.

BÉLISE, *à l'Auteur.*

Tant pis, Monsieur, tant pis.

PANCRACE, *à l'Auteur.*

Oui, il faut toujours qu'un Auteur ait des originaux en vue.

L'AUTEUR.

Vous me feriez croire qu'une Piece ne pourroit vous plaire sans malignité?

ACASTE.

Sans doute, Monsieur, sans doute.

LA MARQUISE, *à l'Auteur.*

Qu'est-ce qu'une Comédie sans satyre, sans portraits, où on ne reconnoît personne, où on ne peut faire l'application d'aucun trait?

BÉLISE.

Fi donc! cela fait bâiller.

LA MARQUISE.

Mais quand on peut dire: « Bon! voilà pour
» Madame une telle.... Cela est pour son mari....
» Ce trait est pour ma cousine, la Présidente....
» Ce portrait est ma sœur, la Comtesse.... »

BÉLISE, *l'interrompant.*

Cela fait écouter, cela intéresse, cela fait rire.

ACASTE.

Et voilà comme un Auteur fait valoir son esprit.

L'AUTEUR.

Et déshonore son cœur.

PANCRACE.

Aristophane joua, dans une de ses Comédies, le Philosophe Socrate.

LE CHEVALIER.

Si jamais je fais des Comédies, tous mes amis y tiendront leur coin.

L'AUTEUR.

Il y aura du plaisir à en être!... Je n'ai pas

toujours été si bon ; et je vais vous dire une Fable, de ma façon, où j'ai mes originaux devant les yeux. Il ne tiendra qu'à vous de les reconnoître.

LA MARQUISE.

Ah ! voyons. Cela vaudra peut-être mieux que la Comédie, car, entre nous....

ACASTE, *l'interrompant.*

Je l'avois trouvée drôle ; mais aujourd'hui je vois bien qu'elle ne vaut rien.

BÉLISE.

Écoutons la Fable.

L'AUTEUR.

LE SINGE, JOUEUR DE GOBELETS,

FABLE.

Au tems d'Esope, un Singe eut la manie
D'immortaliser son nom.
Que faire pour cela ? Le drôle aimoit la vie,
Et, comme il n'étoit pas gascon,
Très volontiers, se confessoit poltron.
Que fait-il donc ? Par affiche, il convie
Quadrupedes, oiseaux, bref, toutes les forêts,
A le voir faire l'équilibre,
Serpenter le fauteuil, jouer des gobelets.
La salle étoit commode et libre.
Dans les loges devoient briller
L'aimable et tendre Philomèle,
La charmante Serine et Perruche la belle,

Sur le Théatre on verroit s'étaler,
Et jouer de la prunelle
Sire Lion, Mylord Rhinoceros,
Le Seigneur Eléphant, et tel autre gros dos.
Aux Renards, troupe connoisseuse,
Le Parterre fut assigné.
Une heure avant le rendez-vous donné,
Chez la Grue et sa sœur, engeance curieuse,
Notre Singe fut attiré.
Deux Étourneaux étoient près d'elles,
Ainsi qu'un noir Hibou, commensal des Donzelles.
De montrer de ses tours, comme on l'eût conjuré,
Il se mit en devoir d'en faire;
Mais, dès qu'il eut tiré sa Gibeciere,
Chacun la critiqua, de la belle maniere.
La Grue en blâma la couleur.
Sa sœur s'en prit à la grandeur.
Le noir Hibou, jaloux de sa nature,
En Hébreu, Grec, Latin, en fronda la structure.
Les Étourneaux, soi-disant, beaux-esprits,
Sur l'affiche, à l'envi, d'abord, se déchaînerent,
Et la trouverent
Conçue en termes trop hardis.
Bref, sans rien voir de plus, ce digne aréopage
Conclut que tout son fait n'étoit que badinage.
De cet accueil Messer Bertrand surpris,
Leur dit, serrant sa Gibeciere:
(*L'Auteur remet la Piece dans sa poche.*)
« C'est aux Renards qu'il m'importe de plaire.
» Voilà l'heure, à-peu-près, qu'ils doivent s'assembler.

» Je n'oserois compter sur leur suffrage !
» Mais on n'ira pas me siffler
» Avant que de mes tours on ait vu l'étalage.... »
Avec un ris moqueur, leur ayant dit cela,
Le Singe fait la gambade, et s'en va.

(L'Auteur sort.)

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, BÉLISE, ACASTE, PANCRACE.

ACASTE.

MESDAMES, je crois que vous êtes les Grues de la Fable, et nous les Étourneaux ?

PANCRACE.

Et moi le Hibou ?

BÉLISE.

L'impertinent ! je n'irai point à sa Piece, pour le punir !

LA MARQUISE.

Moi, j'irai ; mais je ne l'écouterai point. Je contrôlerai toutes les femmes des loges, afin d'empêcher celles avec qui je serai d'entendre la Comédie.

LE CHEVALIER, *à Acaste.*

Allons, Acaste, allons au Parterre.... (*A part.*) Morbleu ! Singe, mon ami, tu m'y entendras, parmi les Renards !

Fin du Prologue.

PERSONNAGES
DE LA COMÉDIE.

Madame ABRAHAM, veuve d'un Banquier.

BENJAMINE, fille de Madame Abraham.

M. MATHIEU, Banquier.

DAMIS, Conseiller, cousin et amant de Benjamine.

UN COMMISSAIRE, } Parens de Madame
UN NOTAIRE, } Abraham.

MARTON, suivante de Benjamine.

PICARD, laquais de Madame Abraham.

LE MARQUIS DE MONCADE.

UN COMMANDEUR, } amis du Marquis
UN COMTE, } de Moncade.

M. POT-DE-VIN, Intendant du Marquis de Moncade.

UN COUREUR, du Marquis de Moncade.

La Scene est à Paris, chez Madame Abraham.

L'ÉCOLE DES BOURGEOIS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame ABRAHAM, BENJAMINE.

Madame ABRAHAM.

ENFIN, ma chere Benjamine, c'est donc ce soir que tu vas être l'épouse de M. le Marquis de Moncade. Il me tarde que cela ne soit déja; et il me semble que ce moment n'arrivera jamais.

BENJAMINE.

J'en suis plus impatiente que vous, ma mere; car, outre le plaisir de me voir femme d'un grand Seigneur, c'est que comme cette affaire s'est traitée depuis que Damis est à sa compagne, je serai ravie qu'à son retour il me trouve mariée, pour m'épargner ses reproches.

Madame ABRAHAM.

Est-ce que tu songes encore à Damis ?

BENJAMINE.

Non, ma mere. Mais que voulez-vous ? Il est neveu de feu mon pere ; nous avons été élevés ensemble : je ne connoissois personne plus aimable que lui ; j'ignorois même qu'il en fût. Je lui trouvois de l'esprit, du mérite ; il étoit amusant, tendre, complaisant. Il m'aima ; je l'aimai aussi.

Madame ABRAHAM.

Qu'il perd auprès de ce jeune Seigneur ! qu'il est défait ! qu'il est petit ! qu'il est mince ! Son mérite paroît ridicule, sa tendresse maussade. C'est un petit homme de Palais, la tête pleine de Livres, attaché à ses Procès ; un Bourgeois tout uni, sans manieres, ennuyeux, doucereux, à donner des vapeurs !

BENJAMINE.

Vive le Marquis de Moncade ! Le beau point de vue ! quelle légéreté ! quelle vivacité ! quel enjouement ! quelle noblesse ! quelles graces, sur-tout !

Madame ABRAHAM.

Les Bourgeoises qui ne sont pas connoisseuses en bons airs, appellent cela étourderies, indiscrétions, impolitesses ; mais cela est charmant. Les femmes de qualité en sentent tout le prix ; et ce sont elles qui les ont mis sur ce pied-là.

BENJAMINE.

Que j'ai de graces à rendre à la mauvaise fortune de M. le Marquis !

Madame

Madame ABRAHAM.

A sa mauvaise fortune, dis-tu?

BENJAMINE.

Du moins, ma mere, est-ce au dérangement de ses affaires que je le dois, et sans les cent mille francs qu'il vous devoit, je ne l'aurois jamais connu.... Qu'est-ce?... Marton!... C'est lui, apparemment?

SCENE II.

MARTON, Madame ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTON, *à Madame Abraham.*

MADAME, voilà M. Mathieu qui vient d'entrer.

BENJAMINE.

Mon oncle?

Madame ABRAHAM.

L'incommode visite!... Comment lui déclarer votre mariage? Cependant il n'y a plus à reculer.

BENJAMINE.

Vous craignez qu'il ne goûte pas cette alliance?

Madame ABRAHAM.

Oui, il a l'esprit si peuple! J'avois cru qu'en épousant une fille de condition, comme il a fait, cela le décrasseroit; mais point du tout! Je ne sais où j'ai pêché un si sot frere!... Voilà comme étoit feu votre pere.

MARTON.

Oh ! Mademoiselle n'en tient point!

BENJAMINE, *à Madame Abraham.*

Si vous lui parliez du dédit que vous avez fait avec M. le Marquis?

Madame ABRAHAM.

Non ; garde-t'en bien.

BENJAMINE.

Il ne donnera jamais son consentement.

Madame ABRAHAM.

On s'en passera. Ne faudroit-il point, parce qu'il plaît à M. Mathieu que vous épousiez son Damis, que vous renonciez à être Marquise, à être l'épouse d'un Seigneur, à figurer à la Cour ?... (*A part.*) Vraiement, M. Mathieu, je vous conseille ; venez, venez un peu m'étourdir de vos raisonnemens : je vous attends !

MARTON.

Le voilà.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

M. MATHIEU, Madame ABRAHAM, BENJAMINE.

M. MATHIEU, *riant.*

AH, ah, ah, ah!

Madame ABRAHAM, *à part.*

Qu'a-t-il donc tant à rire?

M. MATHIEU, *à Madame Abraham et à Benjamine.*

Ma sœur, ma niece, que je vous régale d'une nouvelle qui court sur votre compte!

Madame ABRAHAM.

Sur le compte de Benjamine?

M. MATHIEU.

Oui, Madame Abraham; et sur le vôtre aussi. Elle va vous réjouir, sur ma parole! On vient de me dire que... Oh! ma foi! cela est trop plaisant!

Madame ABRAHAM.

Achevez donc.

BENJAMINE, *à part.*

Sa gaieté me rassure.

M. MATHIEU, *à Madame Abraham.*

On vient donc de me dire que vous mariez ce soir Benjamine à un jeune Seigneur de la Cour, à un Marquis. Est-ce que cela ne vous fait pas plaisir?

BENJAMINE.

Pardonnez-moi mon oncle, puisque cela vous en fait.... (*A Madame Abraham.*) Il le prend mieux que nous ne pensions.

Madame ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Et qu'avez-vous répondu?

M. MATHIEU.

« Quoi! ma sœur? ai-je dit.... Oui, votre sœur, » votre propre sœur, Madame Abraham.... Bon! » bon! quel peste de conte!... Rien n'est plus » vrai.... Eh! non, je ne vous crois point. Quelle » apparence! La veuve et la sœur d'un Banquier,

» et qui fait encore actuellement le commerce elle-» même, donner sa fille à un Marquis? Allons » donc, vous vous mocquez!... » Mais vous ne riez pas, vous autres?

Madame ABRAHAM.

Il n'y a que les impertinens qui en rient.

BENJAMINE, *à M. Mathieu.*

Je n'y vois rien de risible, mon oncle.

M. MATHIEU.

Ma foi! vous avez raison de vous fâcher toutes les deux. Vous avez plus d'esprit que moi; et j'ai eu tort de prendre la chose en riant. Je ne pensois pas que c'étoit vous donner un ridicule.

Madame ABRAHAM.

Que voulez-vous dire, M. Mathieu, avec votre ridicule?

M. MATHIEU.

Laissez, laissez-moi faire! Je m'en vais retrouver ces impertinens nouvellistes, et leur laver la tête d'importance!

Madame ABRAHAM.

Qui vous prie de cela?

M. MATHIEU.

Ils vont trouver à qui parler!

BENJAMINE.

Il faut les mépriser.

M. MATHIEU.

Non, morbleu! non, votre honneur m'est trop cher!

Madame ABRAHAM.

Quel tort font-ils à notre honneur?

M. MATHIEU.

Quel tort, ma sœur, quel tort? Si ce bruit se répand, que pensera de vous toute la ville? On vous regardera par tout comme des folles.

Madame ABRAHAM.

Et nous voulons l'être. La Ville est une sotte, et vous aussi, M. mon frere.

BENJAMINE, *à M. Mathieu.*

Est-ce une folie, mon oncle, que d'épouser un homme de qualité?

M. MATHIEU.

Comment donc! la chose est-elle vraie?

BENJAMINE.

Eh! mais, mon oncle....

Madame ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Eh! bien, oui, elle est vraie.

M. MATHIEU.

Ma sœur!...

Madame ABRAHAM.

Eh! bien, mon frere!... Il ne faut point tant ouvrir les yeux, et faire l'étonné. Qu'y a-t-il donc là dedans de si étrange? Ma fille est puissamment riche; et, depuis la mort de son pere, j'ai encore augmenté considérablement son bien. Je veux qu'elle s'en serve, qu'il lui procure un mari qui lui donne un beau nom dans le monde, et à moi de la considération; et jugez si je choisis bien, c'est M. le Marquis de Moncade?

M. MATHIEU.

Y songez-vous? c'est un Seigneur ruiné.

Madame ABRAHAM.

Nul ne sait mieux que moi ses affaires, mon frere. J'ai des billets à lui pour plus de cent mille francs. C'est un présent de nôce que je lui ferai, et demain il sera aussi à son aise qu'aucun autre de la Cour.

M. MATHIEU.

Et Benjamine, y sera-t-elle à son aise? Vous allez sacrifier à votre vanité le bonheur et le repos de sa vie!

Madame ABRAHAM.

Cela me plaît.

M. MATHIEU.

Qu'au moins mon exemple vous touche. Riche Banquier, par un fol entêtement de noblesse, j'épousai une fille qui n'avoit pour bien que ses ayeux; quels chagrins, quels mépris ne m'a-t-elle pas fait essuyer, tant qu'elle a vécu?

Madame ABRAHAM.

Vous les méritiez, apparemment?

M. MATHIEU.

Elle et toute sa famille puisoient à pleines mains dans ma caisse; et elle ne croyoit pas que je l'eusse encore assez payée.

Madame ABRAHAM.

Elle avoit raison; vous ne savez pas ce que c'est que la qualité.

M. MATHIEU.

Je n'étois son mari qu'en peinture : elle craignoit de déroger avec moi ; en un mot. j'étois le George Dandin de la Comédie.

Madame ABRAHAM,

Elle en usoit encore trop bien avec vous.

M. MATHIEU.

N'exposez point ma niece à endurer des mépris!

Madame ABRAHAM.

Des mépris à ma fille, des mépris ! Ma fille est-elle faite pour être méprisée ? M. Mathieu, en vérité, vous êtes bien piquant, bien insultant, pour me dire ces pauvretés en face ! Il n'y a que vous qui parliez comme cela ; et sur quoi donc jugez-vous qu'elle mérite du mépris ? Qu'a-t-elle, s'il vous plaît, qui ne soit aimable ? Voilà un visage fort laid, fort désagréable ! Je ne sais, si vous n'étiez pas mon frere, ce que je ne vous ferois point, dans la colere où vous me mettez !

BENJAMINE, *à M. Mathieu.*

Mon oncle, quand M. le Marquis ne seroit pas un galant homme, comme il est, je me flatterois par ma complaisance de gagner son affection.

M. MATHIEU.

Quoi ! vous aussi, ma niece ? Pouvez-vous oublier ainsi Damis ?

Madame ABRAHAM.

Laissez-là votre Damis. Qu'allez-vous lui chanter ? Qu'il étoit neveu de feu son pere ? Elle le sait bien. Qu'il la lui avoit promise en mariage ? J'en conviens.

Que c'est un Conseiller, aimable de sa figure, plein d'esprit ? Tout ce qu'il vous plaira ! Qu'il n'est point comme les autres jeunes Magistrats, dont le cabinet est dans les assemblées et dans les bals? Tant mieux pour lui ! Qu'il aime son métier, qu'il y est attaché, qu'il cherche à le remplir avec honneur et conscience ? Il ne fait que son devoir.

M. MATHIEU.

Ajoutez à cela que j'ai promis d'assurer mon bien à Benjamine, et que si elle n'est pas à Damis mon bien ne sera pas à elle.

Madame ABRAHAM.

Eh ! gardez-le, M. Mathieu, gardez-le: elle est assez riche par elle-même; et ce seroit trop l'acheter que d'écouter vos sots raisonnemens.

M. MATHIEU.

Je le garderai aussi, Madame Abraham. Adieu, adieu; et quand je reviendrai vous voir il fera beau !

Madame ABRAHAM.

Adieu, M. Mathieu, adieu !

(*M. Mathieu sort.*)

SCENE IV.

Madame ABRAHAM, BENJAMINE.

BENJAMINE.

VOILA mon oncle bien en colere contre nous!

Madame ABRAHAM.

Permis à lui!

BENJAMINE.

Vous auriez pû, ce me semble, lui annoncer la chose un peu plus doucement; peut-être y auroit-il donné son agrément.

Madame ABRAHAM.

Eh! que m'importe?

BENJAMINE.

Je suis au désespoir de me voir brouillée avec lui!

Madame ABRAHAM.

Bon! bon!... Ah! qu'il se défâchera bientôt: il t'aime. Je ne suis pas trop fâchée, moi, qu'il nous boude un peu: cela l'éloignera d'ici pour quelques jours; et je n'aurois pas été fort contente qu'on l'eût vu figurer ici ce soir, en qualité d'oncle, parmi les Seigneurs qui viendront, sans doute, à tes nôces. C'est un assez méchant plat que sa personne. Dieu merci, nous en voilà défaits. Je veux aussi éloigner tous nos parens. Ce sont gens qu'il ne faut plus voir désormais.

SCENE V.

MARTON, Madame ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTON, *à Benjamine.*

Miséricorde ! pour moi, je crois que l'enfer est déchaîné aujourd'hui contre votre mariage. Voilà Damis qui vient par la porte du jardin.

BENJAMINE.

Damis ?... Quoi ! il est de retour ?

MARTON.

Apparemment.

Madame ABRAHAM.

Va-t'en lui dire qu'il n'y a personne.... (*Marton fait quelques pas pour sortir.*) Mais, non, non, reviens ; il vaut mieux....

MARTON, *revenant.*

Hâtez-vous de résoudre ; il approche.

Madame ABRAHAM.

Eh ! faut-il tant de façons ? Il faut le congédier.

BENJAMINE.

Pour moi, je me retire ; je ne saurois soutenir sa vue.

Madame ABRAHAM.

Marton nous en défera.... (*A Marton.*) Charge-t'en.

MARTON.

Très-volontiers ! Vous n'avez qu'à dire.

Madame ABRAHAM.

Il faut que tu lui donnes son congé ; mais cela d'un ton qu'il n'y revienne plus.

MARTON.

Oh ! laissez-moi faire. Je sais comment m'y prendre ; c'est une partie de plaisir pour moi.

BENJAMINE.

Marton, ne le maltraite point. Renvoie-le, le plus doucement que tu pourras. Il me fait pitié !

MARTON.

Rentrez, rentrez.

(*Madame Abraham et Benjamine rentrent dans leur appartement.*)

SCENE VI.

MARTON, *seule.*

De la pitié pour un homme de robe !... La pauvre espece de fille !... Je crois, le Ciel me pardonne, qu'elle l'aime encore !... Mais j'y vais mettre ordre.... Oh ! ma foi ! il tombe en bonne main !... Le voilà.

SCENE VII.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

BON jour, Marton.

MARTON.

Bon jour, Monsieur.

DAMIS.

Comment se porte ma chere Benjamine, et Madame Abraham, ma tante?

MARTON.

Bien.

DAMIS.

Elles vont être bien joyeuses de me voir de retour?

MARTON.

Oui!

DAMIS.

L'impatience de les revoir m'a fait laisser à ma Terre mille affaires imparfaites.

MARTON.

Il falloit y rester pour les terminer. Elles en auroient été charmées; et, en votre place, j'y retournerois, sans les voir.

DAMIS.

Va, folle, va m'annoncer; je brûle de les embrasser!

MARTON.

MARTON.

Elles n'y sont pas, Monsieur.

DAMIS.

On m'a dit l'à-bas qu'elles y étoient.

MARTON.

Eh! bien, on m'a défendu de faire entrer personne; cela revient au même.

DAMIS.

Va, va toujours. Cette défense, à coup sûr, n'est pas pour moi.

MARTON.

Pardonnez-moi, Monsieur, elle est pour vous plus que pour personne, pour vous seul.

DAMIS.

Que veux-tu dire? Explique-toi?

MARTON.

Comment! vous n'y êtes pas encore? Vous avez la conception bien dure! Cela est clair comme le jour. Je vois bien qu'il vous faut donner votre congé, tout crûment. C'est votre faute, au moins. Je voulois vous envelopper cette malhonnêteté dans un compliment; mais vous ne voyez rien, si vous ne le touchez au doigt. Ma maîtresse donc m'a chargée de vous prier, de sa part, de ne plus l'aimer, de ne plus la voir, de ne plus venir ici, de ne plus penser à elle; bien entendu que, de son côté, elle vous en promet autant.

DAMIS.

Ah! Ciel! Benjamine cesseroit de m'aimer?

MARTON.

La grande merveille !

DAMIS.

Quel crime, quel malheur peut m'attirer aujourd'hui sa haine ? De quoi suis-je coupable à son égard ? Que lui ai-je fait ?

MARTON.

Eh ! non, M. Damis, elle ne se plaint point de vous. Mais mettez-vous en sa place. Figurez-vous qu'elle vous aime à la rage. Vous ne lui avez dit jusqu'ici que des douceurs bourgeoises, qui courent les rues, que chaque fille sait par cœur, en naissant. Il lui vient un jeune Seigneur, un Marquis, de la haute volée. Il ne pousse point de fleurettes, point de soupirs : il ne parle point d'amour, ou, s'il en parle, c'est sans sembler le vouloir faire, par distraction ; mais il étale une figure charmante ! Il apporte avec soi des airs aisés, dissipés, libertins, ravissans ! Il chante, il parle en même tems, et de mille choses différentes à la fois. Tout ce qu'il dit n'est, le plus souvent, que des riens, que des bagatelles, que tout le monde peut dire ; mais, dans sa bouche, ces riens plaisent, ces bagatelles enchantent ! ce sont des nouveautés ; elles en ont les graces.... Il parle d'épouser ; il parle de la Cour, de nous y faire briller.... Hein ?... Vous ne dites rien ? Vous voyez bien qu'il n'y a point de femme assez sotte pour se piquer de constance en pareil cas.

DAMIS.

Quoi ! elle va épouser un homme de Cour ?

MARTON.

Oui, s'il vous plaît, M. le Marquis de Moncade; et, à son exemple, moi, je renonce à votre Champagne. Vous devez l'en assurer; et je vais donner dans l'Ecuyer.

DAMIS.

M. le Marquis de Moncade?... Marton, je n'ai donc plus d'espérance?

MARTON.

Bon! il y a un dédit de fait; et c'est ce soir qu'ils s'épousent. Aussi, il falloit que vous allassiez à votre Campagne!... Eh! mort de ma vie, à quoi vous sert donc d'avoir tant étudié, si vous ne savez pas qu'il ne faut jamais donner à une femme le tems de la réflexion?

DAMIS.

Benjamine infidelle!... Je veux lui parler.

MARTON.

Cela est inutile, Monsieur.

DAMIS.

Je veux voir comment elle soutiendra ma présence.

MARTON.

Vous n'entrerez pas.

DAMIS, *faisant quelques pas pour entrer dans l'appartement de Benjamine.*

Que je lui dise un mot!

MARTON, *le repoussant.*

Point!... Que ces gens de robe sont tenaces!

SCENE VIII.

LE MARQUIS DE MONCADE, *entrant sans être vu de Damis et de Marton et restant un moment dans le fond*; DAMIS, MARTON.

DAMIS, *à Marton.*

MA chere Marton !

MARTON.

Toutes ces douceurs sons inutiles !

DAMIS.

Toi, qui es ordinairement si bonne !

MARTON.

Je ne veux plus l'être.

DAMIS, *se jettant à genoux.*

Veux-tu me voir à tes genoux ?

MARTON.

Eh ! levez-vous, Monsieur !

DAMIS.

Non, je vais mourir à tes pieds, si tu es assez cruelle, assez dure, pour me refuser la faveur....

LE MARQUIS, *à part.*

Les faveurs !

MARTON.

Que voulez-vous, Monsieur ?

DAMIS.

Tiens, ma chere Marton, voilà ma bourse.

LE MARQUIS, *à part.*

Oh ! oh ! diable ! diable ! il offre sa bourse !... Il est, ma foi ! tems que je vienne au secours de la pauvre enfant.

(*Il va se mettre entre Damis et Marton.*)

DAMIS.

Prends-la, de grace !

MARTON, *regardant la bourse.*

Il m'attendrit.... (*A part, avec étonnement, en appercevant le Marquis.*) M. le Marquis !

LE MARQUIS, *à Damis.*

Courage ! Monsieur, courage !... Mais, ma foi ! vous ne vous y prenez pas mal !

DAMIS, *s'en allant.*

Que je suis malheureux !

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Eh ! non, eh ! non, que je ne vous fasse pas fuir.... Revenez donc, Monsieur, revenez donc. Je veux vous servir auprès de Marton. Je suis fâché qu'elle vous refuse.

DAMIS.

Ah ! Monsieur, laissez-moi me retirer.

LE MARQUIS.

Allez ; je vais la gronder d'importance des tourmens qu'elle vous fait souffrir.

(*Damis sort.*)

SCENE IX.

LE MARQUIS DE MONCADE, MARTON.

LE MARQUIS.

COMMENT! comment! Marton, tu rebutes ce jeune homme, tu le désesperes, tu le consumes? Mais, vraiement, tu as tort : il est assez aimable. Tu te piques de cruauté? Eh! fi! mon enfant, eh! fi! cela est vilain. C'est la vertu des petites gens.

MARTON.

Mais, M. le Marquis....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oh! quand tu verras le grand monde, tu apprendras à penser; cela te formera.

MARTON.

Avec votre permission....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Toi, cruelle? Marton cruelle, avec ces yeux brillans, ce nez fin, cette mine friponne, ce regard attrayant? Je n'aurois jamais cru cela de toi! A qui se fier désormais? Tout le monde y seroit trompé comme moi. Toi, cruelle?

MARTON.

Eh! non, M. le Marquis....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! tu ne l'es pas? Tant mieux, mon enfant, tant mieux! Je te rends mon estime, ma confiance;

cela te rétablit dans mon esprit. Mais, dis-moi, qu'est-ce que ce jeune soupirant? N'est-ce pas quelque petit Avocat?

MARTON.

Non, M. le Marquis; c'est un Conseiller.

LE MARQUIS.

Un Conseiller? La peste! Marton, un Conseiller? Mais, ventrebleu! tu choisis bien! Tu as du goût; tu ressembles à ta maîtresse: tu cherches à t'élever; tu ne donnes pas dans le bas. Je t'en félicite!

MARTON.

M. le Marquis, vous me faites trop d'honneur. Ce jeune homme est Damis, cousin de ma maîtresse, et ci-devant son amant, à qui je viens de donner son congé.

LE MARQUIS.

Damis, dis-tu? C'est Damis qui sort? C'est à Damis que je viens de parler? Ah! morbleu! je suis au désespoir. Pourquoi diable ne me l'as tu pas dit? Je lui aurois fait mon compliment de condoléance... Mais, friponne! tu en sais long! Tu cherches à rompre les chiens! Non, non, non, tu n'y réussiras pas; je ne prends point le change! Je l'ai vu à tes genoux; j'ai entendu qu'il te demandoit des faveurs; tu étois interdite, et j'ai surpris un de tes regards qui promettoit...

MARTON, *l'interrompant.*

Toute la faveur qu'il vouloit de moi, étoit de l'introduire auprès de ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Eh ! que ne me le disois-tu ? Je l'aurois introduit moi-même. C'est un plaisir que j'aurois été ravi de lui faire. Tu ne me connois pas. J'aime à rendre service... Benjamine l'a donc aimé autrefois ?

MARTON.

Oui, Monsieur ; ils ont été élevés ensemble : on le lui promettoit pour mari. Le moyen de ne pas aimer un homme, dont on doit être la femme !

LE MARQUIS, *avec ironie.*

Oui, tu dis bien ; le moyen de s'en empêcher ; il est vrai, cela est fort difficile !

MARTON.

Mais ma maîtresse ne l'aime plus ; et je viens de lui signifier, de sa part, de ne plus venir ici.

LE MARQUIS.

Mais, mais cela est dur à elle ; cela est inhumain ! Renvoyer, congédier ainsi un soupirant, pour moi ! un jeune homme qu'on aimoit, un mari promis ? Oh !.... Et lui, comment a-t-il pris cela ? Comment a-t-il reçu ce compliment ?

MARTON.

Avec désespoir !

LE MARQUIS.

En effet, cela est désespérant ! Je compâtis à sa peine. Mais tu devois bien lui dire, pour le consoler, que c'étoit moi, un Seigneur, M. le Marquis de Moncade, qui lui enlevois sa maîtresse. Cela lui auroit fait entendre raison, sur ma parole !

MARTON.

Bon ! la raison est bien faite pour ceux qui aiment !

LE MARQUIS.

A propos, où est donc tout le monde ? D'où vient que je ne vois personne ? Ni mere, ni fille ? Ne sont-elles pas ici ? Benjamine est-elle encore couchée ? Va l'éveiller.

MARTON.

Elle s'est levée dès le matin. Est-ce qu'une fille peut dormir la veille de ses nôces ? Elle est toujours sur les épines.

LE MARQUIS.

Oui, je conçois que son imagination a à travailler !

MARTON.

Voilà déja Madame Abraham.

SCENE X.

Madame ABRAHAM, LE MARQUIS, MARTON.

Madame ABRAHAM, *au Marquis.*

EH ! M. le Marquis, quoi ! vous êtes ici ?

LE MARQUIS.

Vous voyez ? depuis une heure !

Madame ABRAHAM.

D'où vient donc que mes gens ne m'avertissent pas ? Voilà d'étranges coquins !

LE MARQUIS.

Et je commençois à jurer furieusement contre vous, et contre votre fille !

Madame ABRAHAM.

Je vous prie de m'excuser !

LE MARQUIS.

Je vous excuse.

Madame ABRAHAM, *à Marton.*

Marton, va auprès de ma fille; qu'elle vienne au plus vîte ici.

(Marton sort.)

SCENE XI.

Madame ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

COMMENT diable ! Madame Abraham, comment diable ! je n'y prenois pas garde. Quel ajustement ! quelle parure ! quel air de conquête ! Que la peste m'étouffe si vous n'avez encore des retours de jeunesse : oui, oui ; et on ne vous donneroit jamais l'âge que vous avez.

Madame ABRAHAM.

Vous êtes bien obligeant, M. le Marquis !

LE MARQUIS.

Non, je le dis comme je le pense. Quel âge avez-

vous bien, Madame Abraham ? Mais, ne me mentez pas ; je suis connoisseur.

Madame ABRAHAM.

M. le Marquis, je compte encore par trente. J'ai trente-neuf ans.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame Abraham, cela vous plaît à dire ! Trente-neuf ans ! avec un esprit si mur, si consommé, si sage ; cette élévation de sentimens, ce goût noble, ce visage prudent ? Vous me trompez assurément ! Vous avez trop de mérite, trop d'acquis pour n'avoir que trente-neuf ans. Oh ! ma foi ! vous pouvez vous donner hardiment la cinquantaine, et sans crainte d'être démentie.

Madame ABRAHAM, *à part.*

On s'en fâcheroit d'un autre; mais il donne à tout ce qu'il dit une tournure si polie !.. (*Au Marquis.*) M. le Marquis, le Notaire a-t-il passé à votre Hôtel pour vous faire signer le contrat ?

LE MARQUIS.

Non, pas encore. Nous signerons ce soir.

Madame ABRAHAM.

J'aurois été charmée que vous y eussiez vu les avantages que je vous fais.

LE MARQUIS.

Eh ! Madame Abraham, parlons de choses qui nous réjouissent; toutes ces formalités m'assomment ! Ne vous l'ai-je pas dit ? Je me repose sur vous de tous mes intérêts.

Madame ABRAHAM.

Ils ne sont pas en de méchantes mains.... Mais, je vous assure.

LE MARQUIS.

Eh! je le sais.

Madame ABRAHAM.

Je m'y démets entiérement pour vous de tous mes biens.

LE MARQUIS.

Eh! Madame Abraham, laissons tout cela, je vous prie! Vous verrez tantôt, avec Pot-de-vin, mon Intendant. Il doit venir, vous vous arrangerez avec lui.

Madame ABRAHAM, *lui présentant une bourse.*

Et voilà, en avance, une bourse de mille louis, pour faire les faux-frais de vos nôces.

LE MARQUIS, *prenant la bourse gracieusement.*

Eh! bien, Madame, donnez donc.... Etes-vous contente? En vérité, vous faites de moi tout ce que vous voulez! Je me donne au diable, il faut que j'aie bien de la complaisance!

Madame ABRAHAM.

Il est vrai, mais....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Encore, Madame, encore? Vous me persécutez! On diroit que je n'épouse votre fille que pour votre argent Vous m'ôtez le mérite d'une tendresse désintéressée. Là, Madame Abraham, voilà qui est fini; parlons de votre fille. Hein? ne la verrons-nous point?... La voilà, peut-être?.... Non, c'est un de vos gens.

SCENE XII.

SCENE XII.

UN LAQUAIS, Madame ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS, *à Madame Abraham.*

MADAME, on vous demande.

Madame ABRAHAM.

Qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

M. le Commandeur de....

Madame ABRAHAM, *l'interrompant.*

Qu'il attende.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE XIII.

Madame ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QU'IL attende ? Ah ! Madame Abraham, cela est impoli. Un homme de condition ! un Commandeur !

Madame ABRAHAM.

C'est un emprunteur d'argent ; et je veux quitter le commerce.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas. Gardez-le toujours. Cela vous

désennuiera, et j'aurai quelquefois le plaisir de vous aller visiter dans votre caisse.... Allez, allez faire affaire avec le Commandeur.

Madame ABRAHAM.

Vous laisserois-je seul vous ennuyer ?

LE MARQUIS.

Non, non, je ne m'ennuierai point.

Madame ABRAHAM.

C'est pour un instant; et j'entends ma fille.

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

LE MARQUIS, *seul.*

Les sottes gens, Marquis, que cette famille ! Il y auroit, ma foi ! pour en mourir de rire... Mais il y a déja huit jours que cette Comédie dure, et c'est trop ! Heureusement elle finira ce soir. Sans cela, je désespérerois d'y pouvoir tenir plus long-tems, et je les enverrois au diable, eux et leur argent. Un homme comme moi l'acheteroit trop !

SCENE XV.

BENJAMINE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *tendrement.*

EH ! venez donc, Mademoiselle ; venez donc ! Quoi ! me laisser seul ici, m'abandonner, faire attendre le Marquis de Moncade ? Cela est-il joli ? Je vous le demande ?

BENJAMINE.

M. le Marquis, je suis excusable. J'étois à m'accommoder pour paroître devant vous ; mais comme je savois que vous étiez ici, plus je me dépêchois, moins j'avançois : tout alloit de travers. Je croyois que je n'en viendrois jamais à bout. Cela me désespéroit !

LE MARQUIS, *gracieusement.*

C'étoit donc pour moi que vous vous arrangiez, que vous vous pariez ? Je suis touché de cette attention. Vous êtes belle comme un Ange ! Je suis charmé de ce que je fais pour vous.

BENJAMINE.

Oui, M. le Marquis ; je ferai mon bonheur le plus doux de vous voir tous les momens de ma vie !

LE MARQUIS.

Eh ! Mademoiselle, vous avez un air de qualité ; défaites-vous donc de ces discours, et de ces sentimens bourgeois !

BENJAMINE.

Qu'ont-ils donc d'étrange ?

LE MARQUIS.

Comment ! ce qu'ils ont d'étrange ? Mais ne voyez-vous pas qu'on n'agit point ainsi à la Cour ? Les femmes y pensent tout différemment ; et loin de s'ensévelir dans un mari, c'est celui de tous les hommes qu'elles voyent le moins.

BENJAMINE.

Comment pouvoir se passer de la vue d'un mari qu'on aime ?

LE MARQUIS.

D'un mari qu'on aime ? Mais cela est fort bien ! continuez ; courage ! Un mari qu'on aime ! Cela jure dans le grand monde. On ne sait ce que c'est. Gardez-vous bien de parler ainsi ; cela vous décrieroit : on se moqueroit de vous. « Voilà, diroit-on, le Marquis de » Moncade. Où est donc sa petite épouse ? Elle ne » le perd pas de vue ; elle ne parle que de lui : elle le » loue sans cesse. Elle est, je pense, amoureuse de lui : » elle en est folle ! » Quelle petitesse ! quel travers !

BENJAMINE.

Est-ce qu'il y a du mal à aimer son mari ?

LE MARQUIS.

Du moins, il y a du ridicule. A la Cour un homme se marie pour avoir des héritiers : une femme pour avoir un nom ; et c'est tout ce qu'elle a de commun avec son mari.

BENJAMINE.

Se prendre sans s'aimer ! Le moyen de pouvoir bien vivre ensemble ?

LE MARQUIS.

On y vit le mieux du monde. On n'y est ni jaloux, ni inconstant. Un mari, par exemple, rencontre-t-il l'amant de sa femme : « Eh ! mon cher Comte, où » diable te fourres-tu donc ? Je viens de chez toi ; il y » a un siecle que je te cherche. Va au logis, va ; on » t'y attend. Madame est de mauvaise humeur : il n'y » a que toi, fripon ! qui sache la remettre en joie !... » Un autre : « Comment se porte ma femme, Chevalier ? » Où l'as-tu laissée ? Comment êtes-vous ensemble ?... » Le mieux du monde.... Je m'en réjouis ! Elle est ai- » mable, au moins ! et, le diable m'emporte, si je » n'étois pas son mari, je crois que je l'aimerois !... » D'où vient que tu n'es pas avec elle ? Ah ! vous êtes » brouillés, je gage ? Mais je vais lui envoyer deman- » der à souper pour ce soir ; tu y viendras, et je te » veux raccommoder. »

BENJAMINE.

Je vous avoue que tout ce que vous me dites me paroît bien extraordinaire !

LE MARQUIS.

Je le crois, franchement. La Cour est un monde bien nouveau pour qui n'a jamais sorti du Marais. Les manieres de se mettre, de marcher, de parler, d'agir, de penser ; tout cela paroît étranger. On y tombe des nues ; on ne sait quelle contenance tenir. Pour nous, nous y allons de plein pied ; c'est que nous sommes les naturels du pays. Allez, allez, quand vous en aurez pris l'air, vous vous y accoutumerez

bientôt. Il n'est pas mauvais. Mais, (*Lui prenant la main.*) allons faire un tour de jardin. Je vous y donnerai encore quelques leçons, afin que vous n'entriez pas toute neuve dans ce pays.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARTON, M. POT-DE-VIN.

MARTON.

M. Pot-de-Vin, je viens de vous annoncer à M. le Marquis de Moncade, et il va venir.

M. POT-DE-VIN.

Je vous suis bien obligé, Mademoiselle Marton.

MARTON.

M. Pot-de-Vin, vous le connoissez donc, M. le Marquis de Moncade ?

M. POT-DE-VIN.

Si je le connois ? Vraiement, je le crois ; j'ai l'honneur d'être son Intendant.

MARTON.

Son Intendant ? Quoi ! vous ne l'êtes donc plus de ce Président chez qui nous nous sommes vus autrefois ?

M. POT-DE-VIN.

Fi donc ! Mademoiselle Marton, fi donc ! un homme de robe ? Est-ce une condition pour un In-

tendant ? Ce Président ne devoit pas un sol ; il payoit tout comptant : tout passoit par ses mains ; point de mémoires, pas le moindre petit procès. Il n'y avoit pas de l'eau à boire pour moi dans cette maison ; je n'y faisois rien : je me rouillois. J'y perdois mon tems et ma jeunesse ; j'y enterrois le talent qu'il a plu au Ciel de me donner.

MARTON.

Chez M. le Marquis, je crois que vous le faites bien valoir le talent ?

M. POT-DE-VIN.

Oh ! ma foi ! parlez-moi d'un grand Seigneur pour avoir un Intendant. Quelle noblesse chez eux ! quelle générosité ! quelle grandeur d'ame ! dès qu'on veut ouvrir la bouche pour leur parler de leurs affaires, ils bâillent, ils s'endorment, ils regardent comme au-dessous d'eux d'y penser seulement : c'est un tems qu'on vole à leurs plaisirs. On ne leur rend aucun compte : ils n'entrent dans aucuns détails ; et M. le Marquis pousse ces belles manieres plus loin qu'aucun autre. Chez lui, je taille, je rogne tout comme il me plaît ; j'afferme ses Terres, je casse les baux, je diminue les loyers, je bâtis, j'abats, je plante, je vends, j'achete, je plaide, sans qu'il se mêle de rien, sans qu'il le sache.

MARTON.

Vous le ruineriez, je gage, sans qu'il s'en apperçût ?

M. POT-DE-VIN.

Justement. Mais je suis honnête homme !

MARTON.

Bon! à qui le dites-vous? Est-ce que je ne vous connois pas?

M. POT-DE-VIN.

Ah! que Madame Abraham a d'esprit! que c'est une femme bien avisée, bien prudente! Elle fait-là une bonne affaire de donner sa fille à M le Marquis; et, entre nous, Mademoiselle Marton, elle doit m'en avoir quelque obligation.

MARTON.

A vous, M. Pot-de-Vin?

M. POT-DE-VIN.

Oui, oui, à moi; et si je disois un mot, quoique la chose soit bien avancée, je la ferois manquer.

MARTON.

Comment donc!

M. POT-DE-VIN.

Depuis que le bruit s'est répandu que M. le Marquis épouse Mademoiselle Benjamine, dans toutes les rues où je passe, je suis arrêté par un nombre infini de gros Financiers et d'Agioteurs. « Eh! » M. Pot-de-Vin, me disent-ils, mon cher M. Pot-» de-Vin, j'ai une fille unique, belle comme l'A-» mour, et des millions!... Messieurs, il n'est plus » tems; j'en suis fâché. M. le Marquis a fait un » dédit... Eh! nous le paierons, avec plaisir; nous » l'acheterons tout ce qu'il vaudra. M. Pot-de-Vin, » voilà ma bourse.... M. Pot-de-Vin, voilà mille » Louis.... Prenez; livrez-nous sa main.... Qu'il

» épouse ma fille; vous le pouvez, si vous voulez....
» Au moins, parlez-lui de nos richesses! »

MARTON, *à part.*

C'est-à-dire, qu'il ne se donne qu'au plus offrant et dernier enchérisseur.... (*A M. Pot-de-Vin.*) Et vous les rebutez tous?

M. POT-DE-VIN.

Je vous en réponds!... Ils ne manquent pas de me dire: « Ah! Madame Abraham vous a mis dans ses » intérêts?... Non, Messieurs; elle ne m'a encore rien » donné.... Cela n'est pas possible, M. Pot-de-vin: » elle sent trop le prix du service que vous lui-ren- » dez; elle doit le payer au poids de l'or.... Je ne » suis pas intéressé, Messieurs.... » Mademoiselle Marton, ne manquez pas de faire valoir à Madame Abraham mon désintéressement.

MARTON.

Non, non, j'en aurai soin!

M. POT-DE-VIN.

Dites-lui bien que si M. le Marquis savoit cela, peut-être changeroit-il de visée; mais que je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche.

MARTON.

Ah! M. Pot-de-Vin, M. Pot-de-Vin, que vous êtes bien nommé!

M. POT-DE-VIN.

Ce mariage ne vous fera pas de tort; votre compte s'y trouvera. Mademoiselle Marton, M. le Marquis inspirera la générosité à son épouse. Vous verrez vos profits croître au centuple, et vous connoîtrez la

différence qu'il y a de servir la femme d'un Seigneur, ou celle d'un Bourgeois!

MARTON.

Voici M. le Marquis, je vous laisse avec lui.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, M. POT-DE-VIN.

LE MARQUIS.

EH! bien, qu'est-ce? Qu'y a-t-il de nouveau, M. Pot-de-Vin? Quoi! me venir relancer jusqu'ici? En vérité, vous êtes un terrible homme, un homme étrange, un homme éternel, une ombre, une furie attachée à mes pas!... Ça, parlez donc. Que voulez-vous! qui vous amene?

M. POT-DE-VIN.

M. le Marquis, c'est par votre ordre que je viens ici.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?... Ah! oui, à propos, vous avez raison; c'est moi qui vous l'ai ordonné. Je n'y pensois pas; je l'avois oublié: j'ai tort. M. Pot-de-Vin, c'est ce soir que je me marie.

M. POT-DE-VIN.

M. le Marquis, je le sais.

LE MARQUIS.

Vous le savez donc ? Et tout est-il prêt pour la cérémonie.... mes équipages ?

M. POT-DE-VIN.

Oui, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Mes carosses sont-ils bien magnifiques?

M. POT-DE-VIN.

Oui, M. le Marquis; mais le Carossier....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Bien dorés ?

M. POT-DE-VIN.

Oui, M. le Marquis; mais le Doreur....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Les harnois bien brillans?

M. POT-DE-VIN.

Oui, M. le Marquis; mais le Sellier....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ma livrée bien riche, bien leste, bien chamarrée?

M. POT-DE-VIN.

Oui, M. le Marquis; mais le Tailleur, le Marchand de galon....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Le Tailleur, le Marchand de galon, le Doreur, le Diable?... Qui sont tous ces animaux-là?

M. POT-DE-VIN.

Ce sont ceux....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je ne les connois point, et je n'ai que faire de tous

tous ces gens-là. Voyez, voyez avec eux; et avec Madame Abraham.

M. POT-DE-VIN.

Mais, M. le Marquis....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oui, voyez avec eux. N'entendez-vous pas le François? Cela n'est-il pas clair? Arrangez-vous; ce sont vos affaires.

M. POT-DE-VIN.

Avec la permission de M. le Marquis....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Avec ma permission?... M. Pot-de-Vin, vous êtes mon Intendant; je vous ai pris pour faire mes affaires. N'est-il pas vrai que si je voulois prendre la peine de m'en mêler moi-même, vous me seriez inutile, et que je serois fou de vous payer de gros gages? Vous savez que je suis le meilleur maître du monde? J'en passe par-tout où il vous plaît: je signe tout ce que vous voulez, et aveuglément; je ne chicane sur rien. Du moins, usez en de même avec moi; laissez-moi vivre, laissez-moi respirer.

M. POT-DE-VIN, *tirant un papier de sa poche.*

M. le Marquis, voici mon dernier mémoire, que je vous prie d'arrêter.

LE MARQUIS.

Vous continuez de me persécuter? Arrêter un mémoire ici? Est-ce le tems? le lieu? Eh! nous le verrons une autre fois.

M. POT-DE-VIN.

Il y a une semaine que vous me remettez, de jour à autre. Je n'ai que deux mots....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Voyons donc ; il faut me défaire de vous.

M. POT-DE-VIN, *lisant.*

« Mémoire des frais, mises et avances, faits pour » le service de M. le Marquis de Moncade, par moi, » Pierre-Roch Pot-de-Vin, Intendant de mondit Sieur » le Marquis.... »

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Eh ! laissez-là ce maudit préambule.

(*Il se jette dans un fauteuil.*)

M. POT-DE-VIN.

» Premiérement....

(*Le Marquis siffle, et Pot-de-Vin s'arrête.*)

LE MARQUIS.

Continuez, continuez ; je vous écoute.

M. POT-DE-VIN.

» Pour un petit dîner que j'ai donné au Procu- » reur, à sa maîtresse, à sa femme et à son clerc, » pour les engager à veiller aux affaires de M. le » Marquis, cent sept livres. »

(*Le Marquis se leve et répete deux pas de Ballet, pendant que M. Pot-de-Vin continue.*)

« Item, pour avoir mené les susdits à l'Opera', » voiture et rafraîchissemens y compris, soixante-huit » livres, onze sols, six deniers. »

LE MARQUIS, *chantant.*

« C'est trop languir pour l'inhumaine ;
» C'est trop, c'est trop.... »

M. POT-DE-VIN, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi, M. le Marquis, ce n'est pas trop. En honnête homme, j'y mets du mien !

LE MARQUIS, *riant.*

Eh ! qui diable vous conteste rien, M. Pot-de-Vin ? Je n'y songe seulement pas. Quoi ! voulez-vous encore m'empêcher de chanter ?... C'est une autre affaire.... Achevez vite.

M. POT-DE-VIN.

« Item, pour avoir été Parrain du fils de la » femme du Commis du Sécretaire du Rapporteur » de M. le Marquis, cent quinze livres. Item.. »

LE MARQUIS, *lui arrachant son Mémoire.*

Eh ! morbleu ! donnez. Item ! item ! quel chien de jargon me parlez-vous là ! Donnez : j'ai tout entendu ; j'arrête votre mémoire. Votre plume.... (*M. Pot-de-Vin tire de sa poche une écritoire, et donne une plume et de l'encre au Marquis, qui arrête le mémoire.*) Voilà qui est fait.... Dorénavant, je serai contraint de vous faire une trentaine de blancs-signés, que vous remplirez de vos comptes, afin de n'avoir plus la tête rompue de ces balivernes.

SCENE III.

LE COMMANDEUR, LE MARQUIS, M. POT-DE-VIN.

LE COMMANDEUR, *au Marquis.*

MON cher Marquis!

LE MARQUIS, *courant à l'embrassade.*

Ah! c'est toi, gros Commandeur?... (*A M. Pot-de-Vin.*) Allez, allez, M. Pot-de-Vin; ayez soin de tout ce que je vous ai ordonné, et revenez bientôt voir Madame Abraham.

(*M. Pot-de-Vin sort.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

AH! Marquis, Marquis! je t'y prends avec M. Pot-de-vin, chez Madame Abraham! Je te devine, mon cher; le fait est clair, tu viens emprunter?

LE MARQUIS.

Moi, emprunter? Fi donc! Commandeur, fi

donc ! Pour toi, ta visite n'est point équivoque ; je t'ai entendu annoncer.

LE COMMANDEUR.

Je suis de meilleure foi que toi, Marquis. Il est vrai, je viens de faire affaire avec elle. Ah ! quelle femme ! quelle femme !

LE MARQUIS.

Comment donc ?

LE COMMANDEUR.

J'aimerois mieux mille fois avoir traité avec feu son mari, tout Juif qu'il étoit. Elle m'a vendu de l'argent au poids de l'or : c'est la femme la plus arabe, la plus grande friponne, la plus grande friponne, la plus grande chienne....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Doucement, Commandeur, doucement ! Ménagez les termes ; ayez du respect, mon ami : n'injuriez point Madame Abraham, devant moi.

LE COMMANDEUR.

Et quel intérêt t'avises-tu d'y prendre ? Je t'ai entendu assez bien jurer contre elle ; et cela il n'y a pas plus de huit jours.

LE MARQUIS.

Oui, j'en pensois comme toi ; mais les choses ont bien changé !

LE COMMANDEUR.

Je ne te comprends pas.

LE MARQUIS.

Elle va être ma belle-mere.

LE COMMANDEUR.

Ta belle-mere?

LE MARQUIS, *riant.*

Oui, mon cher Commandeur; j'épouse sa fille; j'épouse sa fille.

LE COMMANDEUR.

Allons donc, Marquis, tu te moques? Tu es un badin!

LE MARQUIS.

Non, la peste m'étouffe!

LE COMMANDEUR.

Tu l'épouses?... Là, là sérieusement?

LE MARQUIS.

Oui, très-sérieusement!

LE COMMANDEUR, *riant.*

Par ma foi! cela est risible. Ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Mais je suis las de traîner ma qualité; je veux la soutenir: j'épouserois le diable, Madame Abraham même. Elle achete l'honneur de porter mon nom deux cents mille livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Ventrebleu! Marquis, c'est assez bien le vendre, et je ne te dis plus rien. Dieu sait combien tu vas te rejouir quand tu te seras un peu familiarisé avec les especes de l'Usuriere. Ton Hôtel va devenir le rendez-vous de tous les plaisirs?... Mais, dis-moi, Madame Abraham est fine, ne s'en dédira-t-elle point?

LE MARQUIS.

Bon ! bon ! je la tiens. Elle est aussi folle de moi que sa fille ; et elles viennent de donner le congé à Damis, un petit Conseiller, neveu de feu M. Abraham, que Benjamine aimoit ci-devant.

LE COMMANDEUR.

C'est déja quelque chose.

LE MARQUIS.

Et elle avoit à moi pour plus de cent mille francs de billets ; elle m'a fait un dédit de la même somme.

LE COMMANDEUR.

Fort bien! Elle craignoit que tu ne lui échapasses?

LE MARQUIS.

Justement.

LE COMMANDEUR.

Elle est prévoyante ! A quand la noce?

LE MARQUIS.

A ce soir.

LE COMMANDEUR.

Oh ! ma foi ! je m'en prie. Je t'amenerai compagnie, et je m'apprête à rire.

LE MARQUIS.

Venez, venez, venez tous; venez vous divertir, aux dépens de la noble parenté où j'entre. Bernez-les, bernez-moi le premier ; je le mérite Madame Abraham, par vanité, veut éloigner ses parens de la noce.

LE COMMANDEUR.

Oh! Morbleu! qu'ils en soient, Marquis, où je n'y viens pas.

LE MARQUIS.

Va, tu seras content.

LE COMMANDEUR.

Ce sont, sans doute, des originaux qui nous réjouiront.

LE MARQUIS.

Oui, oui, des originaux; tu l'as bien dit: tu les définis à ravir! Il semble que tu les connoisses déja; des Procureurs, des Notaires, des Commissaires!

LE COMMANDEUR.

Encore une fête que je me promets, c'est quand ta petite épouse paroîtra la premiere fois à la Cour. Oh! morbleu! quelle Comédie pour nos femmes de qualité?

LE MARQUIS.

Elles verront une petite personne embarrassée, qui ne saura ni entrer, ni sortir, ni parler, ni se taire, qui ne saura que faire de ses mains, de ses pieds, de ses yeux et de toute sa figure.

LE COMMANDEUR.

Oh! elles te devront trop, Marquis, de leur procurer ce divertissement.

LE MARQUIS.

Ne manque pas de leur annoncer ce plaisir.

LE COMMANDEUR.

Laisse-moi faire. Bien plus, je veux être son

écuyer, son introducteur le jour qu'elle y fera son entrée. N'y consens-tu pas ?

LE MARQUIS.

Eh ! mon cher, tu es le maître.... Mais je veux te la faire connoître.... Bon ! elle vient à propos.

SCENE V.

BENJAMINE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE MARQUIS, *à Benjamine.*

APPROCHEZ, Mademoiselle ; voilà M. le Commandeur qui veut vous faire la révérence.

LE COMMANDEUR.

Comment ! comment ! Marquis, une grande Demoiselle, bien faite, bien aimable, bien sage, bien raisonnable ?... Ah ! vous êtes un fripon ! vous me trompiez, mon cher ; vous ne m'aviez pas dit cela.

BENJAMINE.

Vous êtes bien honnête, M. le Commandeur !

LE MARQUIS, *au Commandeur.*

Là, tout de bon, qu'en penses-tu ? Regarde-la bien, examine.

LE COMMANDEUR.

Foi de Courtisan ! elle est adorable !

BENJAMINE, *à part.*

Que ces gens de Cour sont galans!

LE MARQUIS, *au Commandeur.*

Tu trouves donc que je ne fais pas mal de l'épouser.

LE COMMANDEUR.

Comment! Marquis, je t'en loue!

LE MARQUIS.

Et qu'elle peut figurer à la Cour?

LE COMMANDEUR.

Elle y brillera. C'étoit un crime, un meurtre de laisser tant d'attraits dans la Ville. C'est une pierre précieuse qui auroit toujours été enterrée, et qu'on n'auroit jamais su mettre en œuvre.... (*A part, avec ironie.*) Oui, oui, je vous en souhaite, Mons du Bourgeois, je vous en souhaite des filles de cette tournure! Vraiement, c'est pour vous justement qu'elles sont faites; attendez-vous-y!

LE MARQUIS, *à Benjamine.*

Mademoiselle, M. le Commandeur s'est offert à vous introduire à la Cour, et vous êtes en bonnes mains; il connoît bien le terrein!

BENJAMINE.

Je lui suis bien obligée.

LE COMMANDEUR.

Je suis sûr par avance du plaisir que vous ferez à nos Dames, et de la joie que votre venue répandra.... Mais, j'apperçois Madame Abraham; son aspect m'effarouche; je cours chez moi donner quelques ordres.

LE MARQUIS.

A la noce; ce soir.

LE COMMANDEUR.

Je m'y promets trop de divertissement pour y manquer!

(*Il sort.*)

SCENE VI.

Madame ABRAHAM, LE MARQUIS, BENJAMINE.

BENJAMINE, *à Madame Abraham.*

MA mere, voilà M le Commandeur qui se sauve en vous voyant paroître.

LE MARQUIS, *à Madame Abraham.*

Oui, il a une dent contre vous Madame Abraham; et vous lui avez vendu un peu trop cher l'argent que vous venez de lui prêter.

Madame ABRAHAM.

M. le Marquis est toujours malin!

LE MARQUIS.

Eh! Morbleu! Madame, plumez-moi ces gros fils de Financiers, dont les peres avares ne meurent jamais; de ces petits bâtards de la fortune, qui s'érigent en Seigneurs; de ces faquins, que nous souffrons avec nous, parce qu'ils payent. Aidez-les à dissiper, en poste, les larcins de leurs peres, avant

qu'ils en soient maîtres. Point de quartier pour ces gens-là. Plumez-les, écorchez-les, tout vifs : je vous les abandonne ; mais piller des gens de condition ! des Commandeurs encore ! Ah ! ah ! Madame Abraham, il y a de la conscience !

Madame ABRAHAM.

La mienne ne me reproche rien là-dessus.

BENJAMINE.

Cela n'empêchera pas M. le Commandeur de venir ce soir à nos noces.

LE MARQUIS.

Non ; et je vais écrire à quelques autres *Seigneurs*, de mes amis, pour les en prier .... (*A Madame Abraham.*) Et vous, Madame Abraham, avez-vous, de votre côté, fait avertir vos parens, et ceux de feu votre Mari ?

Madame ABRAHAM.

Non, M. le Marquis ; je n'ai eu garde !

LE MARQUIS.

Vous n'avez eu garde ? Et pourquoi cela ?

BENJAMINE.

Ma mere a raison, M. le Marquis ; il ne faut point que ces gens là y viennent.

Madame ABRAHAM, *au Marquis.*

Ce ne sont que de petits Bourgeois. Voilà de plaisans visages ! Ils auroient bonne grace à se trouver avec tous vos Seigneurs. C'est une honte que je veux vous épargner.

LE MARQUIS.

Non, Madame Abraham, non ; vous me connois-

sez

sez mal. S'il vous plaît, qu'ils y viennent tous, ou il n'y a rien de fait. Votre famille, quelle qu'elle soit, ne me fait point déshonneur. Je vais annoncer vos parens dans mes lettres à mes amis ; et je suis sûr qu'ils seront ravis de les voir ici.... Mais, dites-moi, là, là, parlez-moi, à cœur ouvert, est-ce que vous voudriez que je les allasse prier moi-même ? Volontiers ; je le veux, si cela vous fait plaisir. J'y cours ; vous n'avez qu'à dire, me le faire sentir.

BENJAMINE, *à Madame Abraham.*

Ma mere, empêchez donc M. le Marquis d'y aller.

Madame ABRAHAM, *au Marquis.*

Eh ! M. le Marquis, vous me faites rougir de confusion. Je serois au désespoir qu'ils vous coûtassent la moindre démarche : ils n'en valent pas la peine ; et, puisque vous voulez absolument qu'ils viennent, je les vais faire avertir.

LE MARQUIS.

Pour M. votre frère, j'en fais mon affaire. Je veux aller moi-même le prier.

Madame ABRAHAM.

Ah ! M. le Marquis, n'y allez pas !

LE MARQUIS.

C'est une politesse que je lui dois ; je veux m'en acquitter, et sur le champ.

BENJAMINE.

Non, M. le Marquis, je vous en prie ; vous en aurez peu de satisfaction.

LE MARQUIS.

Pourquoi? Est-ce qu'il n'approuve pas que j'entre dans sa famille?

BENJAMINE.

Eh! mais....

LE MARQUIS.

C'est-à-dire, non?

Madame ABRAHAM.

Il est coîffé de son Damis.

BENJAMINE.

C'est un homme si extraordinaire!

LE MARQUIS, *gracieusement.*

Eh! tant mieux, ventrebleu! Voilà les gens que j'aime à prier. Fût-ce un tigre, un ours, un loup-garou, je veux l'amadouer, le rendre traitable, doux comme un mouton. Il ne m'en coûtera pour cela qu'un mot, qu'une révérence, qu'un regard; je n'aurai qu'à paroître.

BENJAMINE.

Je tremble qu'il ne vous reçoive impoliment!

LE MARQUIS.

Moi? un homme de Cour? Cela seroit nouveau! Ah! ne craignez rien; je réponds de lui. Vous en saurez bientôt des nouvelles.... (*A Madame Abraham.*) Où loge-t-il? N'est-ce pas ici, vis-à-vis?

Madame ABRAHAM.

Oui, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

J'y vole. Ensuite, j'irai écrire à mes amis.... (*A Benjamine.*) Et je veux aussi vous écrire un

mot, afin que vous voyiez comment un Seigneur s'exprime en amour. Damis vous a écrit quelquefois, apparemment ? Eh ! bien, vous comparerez nos billets. Adieu, adieu; je vais à M. Mathieu.... (*Voyant qu'elles veulent le réconduire.*) Où allez-vous donc, Mesdames ?

Madame ABRAHAM.

Nous vous reconduisons.

LE MARQUIS.

Eh ! Mesdames, laissez-moi sortir. Je vous en conjure ! Point de ces cérémonies-là !

(*Il sort.*)

SCENE VII.

Madame ABRAHAM, BENJAMINE.

Madame ABRAHAM.

EH ! bien, ma fille, voilà pourtant cet homme de condition, qui, au dire de M. Mathieu, devoit t'accabler de mépris!

BENJAMINE.

Ah ! ma mere, plus je le vois, et plus j'en suis enchantée !

Madame ABRAHAM.

Qu'il eût écarté de la noce toute notre parenté, dont la vue va lui reprocher qu'il se mésallie,

cela étoit dans l'ordre; nous le voulions, nous-mêmes.

BENJAMINE.

Et tout le monde l'auroit fait en notre place.

Madame ABRAHAM.

Mais lui, nous menacer de rompre ce mariage!

BENJAMINE.

Vouloir lui-même les aller prier!

Madame ABRAHAM.

Ma fille, il faut les avertir. Qu'ils viennent, puisqu'il le veut; mais la noce faite, il y a mille occasions de rompre avec eux.

BENJAMINE.

Je tremble que mon oncle ne lui fasse quelque malhonnêteté!

Madame ABRAHAM.

Effectivement, c'est un homme si grossier; mais M. le Marquis a de l'esprit.

BENJAMINE.

S'il pouvoit arracher son consentement?

Madame ABRAHAM.

Je ne doute point qu'il n'en vienne à bout, s'il l'entreprend.

BENJAMINE.

Il est vrai que rien ne lui est impossible, et qu'il fait des gens tout ce qu'il veut.

SCENE VIII.

MARTON, Madame ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTON, *à Madame Abraham.*

MADAME, M. Pot-de-Vin, l'Intendant de M. le Marquis de Moncade, est-là; lui dirai-je d'entrer?

Madame ABRAHAM.

Non; je vais avec lui dans mon cabinet, et écrire, en même-tems, à tous nos parens.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

BENJAMINE, MARTON.

MARTON.

MADAME votre mere dit qu'elle va écrire à tous vos parens, et pourquoi cela?

BENJAMINE.

Pour les prier de mes noces.

MARTON.

Miséricorde! est-elle folle? Que voulez-vous faire de ces nigauds-là? Je m'en vais l'en empêcher.

BENJAMINE.

Eh ! Marton, M. le Marquis le veut; il s'en est expliqué.

MARTON.

Il falloit lui dire que c'étoit des pieds-plats, des animaux lugubres.

BENJAMINE.

Nous le lui avons dit.

MARTON.

Oui ? .... Par ma foi ! c'est donc qu'il veut se donner la Comédie ?

BENJAMINE.

Je t'avouerai que, dans le fond de l'ame, je suis charmée de les avoir pour témoins de mon bonheur, et, sur-tout, mes cousines. Quelle mortification pour elles, quel crêve-cœur de me voir devenir grande Dame, de m'entendre appeler Madame la Marquise !.... Oh ! j'en suis sûre, elles ne pourront jamais soutenir mon triomphe. Qu'en dis-tu, Marton ?

MARTON.

Assurément; elles en crêveront de dépit !

BENJAMINE.

Je brûle qu'elles ne soient déja ici !

MARTON.

Et moi, je crois déja les voir arriver : une mine alongée, un visage d'une aune, des yeux étincellans de jalousie, la rage dans le cœur !

BENJAMINE.

Ah ! que tu les peins bien !

MARTON.

Et je les entends se dire, les unes aux autres: « En » vérité, ce n'est que pour ces gens-là que le bon» heur est fait ! Cette petite fille crêve d'ambition. » Épouser un homme de Cour ! Qu'a-t-elle donc de » si aimable ? Voyez !.... Bon ! bon ! dira une autre, » il est bien question d'être aimable. Pensez-vous que » ce soit à sa beauté, à ses charmes que ce grand » Seigneur se rend ? Vous êtes bien dupes ! Vous » croyez qu'il l'aime ? Fi donc ! C'est son argent » qu'il épouse. Laissez faire la nôce, et vous verrez » comme il la méprisera; et j'en serai ravie ! »

BENJAMINE.

Que leur mauvaise humeur me fera de plaisir !

MARTON.

Elles enrageront bien davantage, quand elles vous entendront dire : « Adieu, M. le Commissaire; adieu, » ma cousine, la Notaire, la Procureuse; Messieurs » les Bourgeois, doucereux Robins, mauvais plaisans » du quartier; adieu le marais, l'isle Saint-Louis, » maisons où l'on va, de porte en porte, s'en» nuyer, ou faire un quadrille. Madame la Mar» quise de Moncade vous dit adieu; elle vous quitte » sans regret. Nous allons à la Cour, nous allons à » la Cour. »

BENJAMINE.

Et Damis, comment crois-tu qu'il prenne cela ?

MARTON.

Ma foi ! c'est son affaire; il se consolera de son mieux avec quelqu'autre.

BENJAMINE.

Il se consolera avec quelqu'autre ? Quoi ! tu crois qu'il pourra m'oublier ?

MARTON.

Belle demande ! Il seroit bien fou de ne le pas faire !

BENJAMINE.

Va, Marton, je le connois mieux que toi : je suis sûre que ma perte lui sera bien sensible ! Il m'aimoit trop pour pouvoir m'oublier si-tôt. Tu verras que n'ayant pas pû être à moi, il ne voudra jamais être à personne.

MARTON.

Que vous importe ?

BENJAMINE.

Il t'a donc paru bien triste, quand tu lui as annoncé son congé ?

MARTON.

Fort triste. Je vous l'ai déja dit.

BENJAMINE.

Fais-moi un peu ce détail ?

MARTON.

Tenez ; le voici qui vous le fera mieux lui-même.

BENJAMINE.

Sauvons-nous, Marton.

(Elle sort.)

SCENE X.

DAMIS, MARTON.

DAMIS, *à Benjamine sortie.*

ARRÊTEZ, cruelle !

MARTON.

Cruelle! c'est bien le moyen de l'arrêter.... Eh! M. Damis, que diantre vous faites fuir ma maîtresse. Je vous avois si bien prié tantôt de ne plus revenir !

DAMIS.

Ciel! est-ce à moi que le discours s'adresse.

MARTON.

Nous ne sommes point en état d'entendre vos lamentations. Notre imagination n'est pleine que de nôces, d'habits, d'équipages, de Marquis et de mille autres choses encore plus réjouissantes !

DAMIS.

La perfide!

MARTON.

Que voulez-vous? Lui faire des reproches? Prenez que vous l'avez appelée infidelle, ingrate, inhumaine, et qu'elle vous a répondu que tel est son plaisir. Là, portez vos doléances ailleurs. Je suis votre très-humble servante, M. le Conseiller.

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

DAMIS, *seul.*

Elle me fuit ! elle m'abandonne ! elle m'oublie ! Avec quelle froideur, et quel mépris elle vient de m'éviter !

SCENE XII.

M. MATHIEU, DAMIS.

DAMIS.

Ah ! M. Mathieu, vous voyez le plus infortuné des amans ! Benjamine, la cruelle Benjamine, votre niece....

M. MATHIEU, *l'interrompant.*

Hé bien ? hé bien ?

DAMIS.

Je ne veux plus la voir.

M. MATHIEU.

Bon !

DAMIS.

Je vais la haïr, autant que je l'ai aimée !

M. MATHIEU.

A merveille !

DAMIS.

Elle peut épouser son Marquis.

M. MATHIEU.

Chansons !

DAMIS.

Non, non ; je la méprise, l'infidelle !

M. MATHIEU.

Laissez-là toutes ces extravagances. Allez m'attendre chez moi. Je vais retrouver ma sœur, et lui parler comme il faut.

DAMIS.

Tout cela est inutile, mon parti est pris.

M. MATHIEU.

Eh ! taisez-vous, vous dis-je ? Je vais parler à Madame Abraham et à Benjamine, d'un ton auquel elles ne s'attendent pas ! Je ne leur ai pas dit tantôt tout ce qu'il falloit leur dire ; mais, ne vous embarrassez pas, ma niece ce soir sera votre épouse, et c'est moi qui vous le promets. Sortez, sortez ; allez chez moi. Dans un instant je vous y rejoins, avec de bonnes nouvelles. Adieu.

DAMIS.

Vous n'y réussirez pas.

M. MATHIEU.

Vous êtes sous ma protection ; c'est tout dire.

(*Damis sort.*)

SCENE XIII.

M. MATHIEU, *seul.*

Oh ! oh ! Madame ma sœur, et vous, Mademoiselle ma niece, par la morbleu ! vous allez voir beau jeu, et je vous apprête un compliment !.... Il vous faut des Seigneurs, et ruinés encore? Ah ! ah ! laissez-moi faire !.... Je suis dans une colere que je ne me possede pas ! Nous faire cet affront !.... Que ce M. *le Marquis* aille épouser ses Marquises et ses Comtesses !.... Ah ! que je voudrois bien, à l'heure qu'il est, le tenir ! que je le recevrois bien ! que je lui dirois bien son fait ! ni crainte, ni qualité ne me retiendroient. Je me moque de tout le monde, moi ; je ne *crains* personne ! Oui, je donnerois, je crois, tout mon bien maintenant pour le trouver sous ma coupe ! Quel plaisir j'aurois à lui décharger ma bile !....

SCENE XIV.

LE MARQUIS, M. MATHIEU.

LE MARQUIS, *à part.*

Voila apparemment mon homme ? Je le tiens.

M. MATHIEU, *à part.*

C'est lui, je pense !.... Qu'il vienne, qu'il vienne !...

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Monsieur, de grace, n'êtes-vous pas M. Mathieu ?

M. MATHIEU, *brusquement.*

Oui, Monsieur.... (*A part.*) Nous allons voir !

LE MARQUIS.

Et moi, M. le Marquis de Moncade... Embrassons-nous.

M. MATHIEU, *brusquement, en se laissant embrasser.*

Monsieur, je suis votre serviteur.... (*A part.*) Tenons bon.

LE MARQUIS.

C'est moi qui suis le vôtre, ou le diable m'emporte !

M. MATHIEU, *à part.*

Voilà de nos serviteurs !

LE MARQUIS.

Et je viens de chez vous, pour vous en assurer. Ma bonne fortune n'a pas permis que je vous y trouvasse. Je vous y ai attendu; et j'y serois encore si vos gens ne m'avoient dit que vous veniez d'entrer ici.

M. MATHIEU, *à part.*

Il vient de chez moi !

LE MARQUIS.

Que je vous embrasse encore !.... (*Il embrasse une seconde fois M. Mathieu.*) Vous ne sauriez croire à quel prix je mets l'honneur de vous appartenir.... Mais ayez la bonté de vous couvrir.

M. MATHIEU.

J'ai trop de respect....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Eh! ne me parlez point comme cela. Couvrez-vous.... Allons donc ; je le veux.

M. MATHIEU.

C'est donc pour vous obéir.... (*A part.*) Il croit avoir trouvé sa dupe !

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, souffrez par avance que je vous appelle de ce nom, et daignez m'honorer de celui de votre neveu !

M. MATHIEU.

Oh ! M. le Marquis, c'est une liberté que je ne prendrai point. Je sais trop ce que je vous dois !

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous devrai tout !

M. MATHIEU, *à part.*

Je ne sais où j'en suis, avec ses politesses.

LE MARQUIS.

M. Mathieu, je vous en prie, je vous en conjure !

M. MATHIEU, *un peu brusquement.*

Je ne le ferai point, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous me refusez cette faveur ? Il est vrai qu'elle est grande !

M. MATHIEU.

Oh ! point du tout !

LE MARQUIS.

De grace ! parez-moi du titre de votre neveu. C'est celui qui me flatte le plus.

M. MATHIEU.

Vous vous moquez ?

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, voulez-vous que je vous en presse à genoux. (*Il se met à genoux.*)

M. MATHIEU, *se mettant aussi à genoux, pour le faire relever.*

Eh ! M. le Marquis, M. le Marquis.... Mon neveu, puisque vous le voulez.

LE MARQUIS.

Il semble que vous le fassiez malgré vous ?

M. MATHIEU.

Non, Monsieur.... (*A part.*) Le galant homme !

LE MARQUIS.

Parlez-moi franchement ; est-ce que vous n'êtes pas content que j'épouse votre niece ?

M. MATHIEU.

Pardonnez-moi.

LE MARQUIS.

Vous n'avez qu'à dire. Peut-être protégez-vous Damis ?

M. MATHIEU.

Non, Monsieur, je vous assure !

LE MARQUIS.

Madame Abraham a dû vous dire....

M. MATHIEU, *l'interrompant.*

Ma sœur ne m'a rien dit ; et ce n'est que ce matin que le bruit de la Ville m'a appris que vous faisiez à ma niece l'honneur de la rechercher.

LE MARQUIS.

Que veut dire ceci? Quoi! vous ne le savez que de ce matin?

M. MATHIEU.

Non, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Et par un bruit de Ville encore? Est-il croyable?.... (*A part*) Madame Abraham, quoi! vous, que j'estimois, en qui je trouvois quelque savoir-vivre, vous manquez aux bienséances les plus essentielles? Vous mariez votre fille, et vous n'en avez pas, vous-même, informé M. Mathieu, votre propre frere, un homme de tête, un homme de poids? Vous ne lui avez pas demandé ses conseils? Ah! Madame Abraham, çela ne vous fait point d'honneur. J'en ai honte pour vous; et je suis forcé de rabattre, plus de la moitié, de l'estime que je faisois de vous.

M. MATHIEU, *à part.*

Ce courtisan est le plus honnête-homme du monde.... (*Au Marquis.*) Ma sœur croyoit que je n'en valois pas la peine.

LE MARQUIS.

Je vois bien que c'est à moi à réparer sa faute. M. Mathieu, j'aime votre niece; elle m'aime: sa mere souhaite ardemment de nous voir unis ensemble. Tout est prêt pour la nôce, équipages, habits, festin. C'est ce soir que nous devons épouser; mais je vais tout rompre, à cause du mauvais procédé de votre sœur.

M. MATHIEU.

Eh ! non, eh ! non, M. le Marquis, je ne mérite pas....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

C'en est fait, je n'y songe plus.

M. MATHIEU.

M. le Marquis, il faut l'excuser !

LE MARQUIS.

Les mauvaises façons m'ont toujours revolté.

M. MATHIEU.

M. le Marquis, je vous en prie, oubliez cela !

LE MARQUIS.

Non M. Mathieu, ne m'en parlez plus.

M. MATHIEU.

M. le Marquis, M. le Marquis.... mon neveu !

LE MARQUIS.

Ah ! ce nom me désarme. Madame Abraham vous a obligation, si je tiens ma promesse.

M. MATHIEU, *à part.*

Oh ! ma foi ! voilà un aimable homme !

LE MARQUIS.

Embrassez-moi, de grace ! mon cher oncle. Je cours chez moi écrire à votre niece et à mes amis ; et, sur le portrait que je leur ferai de vous, je suis sur qu'ils brûleront de vous connoître. Adieu, cher oncle. (*A part, en s'en allant.*) La bonne pâte d'homme.

SCENE XV.

M. MATHIEU, *seul.*

Je suis charmé, transporté, enchanté de ce Seigneur ! Je suis ravi qu'il épouse ma niece. S'être donné la peine d'aller chez moi, m'embrasser, m'appeler son oncle, vouloir que je l'appelle mon neveu, se fâcher contre ma sœur, à cause de moi! Oh ! quelle bonté ! quel beau naturel ! J'en ai pensé pleurer de tendresse... Allons revoir Madame Abraham et Benjamine. Elles vont être bien joyeuses de voir que j'approuve cette alliance ... Mais que deviendra Damis ?... Ce qu'il pourra : il se pourvoira ailleurs.... Il m'attend chez moi.... Oh ! ma foi ! je n'oserois plus y aller rentrer.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Madame ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE.

Madame ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

HE ! bien, mon frere, j'avois grand tort de donner Benjamine à M. le Marquis de Moncade ? Damis lui convenoit beaucoup mieux : je ne savois ce que je faisois ?

M. MATHIEU.

C'est moi, ma sœur, qui ne savois ce que je disois.

Madame ABRAHAM.

J'étois une imbécille, une extravagante, une folle, de marier ma fille à un Seigneur ?

M. MATHIEU.

Je vous en demande pardon, j'étois un sot.

Madame ABRAHAM.

Elle devoit être malheureuse avec lui.

M. MATHIEU.

Prenez cela pour les appréhensions d'un oncle qui aime sa niece.

BENJAMINE.

Je vous en suis obligée, mon oncle!

M. MATHIEU, *à Madame Abraham.*

Mon propre exemple, et celui de tant de Bourgeois, qui se sont mal trouvés de pareilles alliances, me faisoient trembler que ma niece ne tombât en de méchantes mains. Cette crainte me faisoit regarder M. le Marquis avec de mauvais yeux. Je me le représentois comme quantité d'autres Courtisans, c'est-à-dire, comme un petit maître, étourdi, évaporé, indiscret, dissipateur, méprisant, dédaigneux; mais, point du tout. J'ai eu le plaisir de voir que je m'étois trompé; c'est un jeune Seigneur, sage, posé, aimable, plein d'esprit.

Madame ABRAHAM.

Ah! ah! je connois bien mes gens!

BENJAMINE.

Je suis ravie, mon oncle, que vous en soyiez content!

M. MATHIEU.

Oui, très-content, ma chere niece. Je jurerois que tu seras avec lui la plus heureuse femme de France. Je ne l'ai vu qu'un instant: mais je suis sur de ce que je dis. C'eet bien le plus honnête homme; le meilleur cœur, le plus.... Oh! ma foi! j'en suis enchanté!

Madame ABRAHAM.

Vous ne voulez donc plus la déshériter?

M. MATHIEU.

Vous avez entendu comme je viens de dire à

M. Pot-de-Vin, son Intendant, que je lui assurois tout mon bien? Je voudrois avoir cent millions, je les lui donnerois, avec plus de plaisir!

BENJAMINE

Soyez sur de sa reconnoissance et de la mienne.

M MATHIEU, *à Madame Abraham.*

Je voudrois que vous m'eussiez vu quand je suis entré ici. Je venois vous quereller. J'y ai trouvé Damis au désespoir; il m'a encore animé contre vous. Enfin j'étois dans une colere si grande que je croyois que j'allois vous étrangler, vous, Benjamine, et M. le Marquis même. Hélas! si-tôt qu'il a paru, j'ai senti, peu-à-peu, que ma colere s'évaporoit, et, à la fin, je me suis voulu un mal incroyable de m'être opposé un seul moment à ce mariage.

Madame ABRAHAM.

Je savois bien, moi, que vous reviendriez sur son compte.

M. MATHIEU.

Mais une chose me tracasse l'esprit.

BENJAMINE.

Qu'est-ce, mon oncle?

M. MATHIEU.

C'est que j'ai imprudemment promis ma protection à Damis; je l'ai envoyé chez moi m'attendre, et je vous avoue qu'il m'embarrasse: je ne sais comment y retourner, ni comment m'en défaire.

Madame ABRAHAM.

Quoi! ce n'est que cela? Vous vous démontez

pour bien peu de chose! Ah! ah! laissez-moi faire: il n'y a qu'à appeler Marton.

M. MATHIEU.

Pourquoi faire?

Madame ABRAHAM.

Pour le congédier; elle l'entend à merveille: elle le fera bien vîte déguerpir de votre maison.... (*Appelant.*) Marton!... Bon! la voilà qui vient bien à propos.

SCENE II.

MARTON, Madame ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE.

MARTON, *à Madame Abraham.*

MADAME, voilà le Coureur de M. le Marquis, qui demande à vous parler.

Madame ABRAHAM.

Faites entrer.

MARTON, *au Coureur, en dehors.*

Entrez, Monsieur le Coureur.

SCENE III.

LE COUREUR, Madame ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, MARTON.

LE COUREUR, *à Benjamine.*

TRÈS-HUMBLES saluts, Mademoiselle Benjamine.... (*A Madame Abraham.*) Serviteur, Madame Abraham.... (*A M. Mathieu.*) Votre valet M. Mathieu.... (*A Marton.*) Bon soir, fripponne.... (*A Benjamine, lui donnant un billet.*) Mademoiselle, voilà un billet de M. le Marquis de Moncade.... (*Benjamine prend le billet avec précipitation.*) Tête-bleu! comme vous prenez cela? On voit bien que vous devinez une partie des douceurs qu'il renferme!

Madame ABRAHAM.

Tenez, mon ami, voilà un louis d'or pour votre peine.

LE COUREUR.

Grand merci, Madame.

M. MATHIEU.

Et en voilà aussi un, pour vous marquer combien j'aime M. le Marquis.

LE COUREUR.

Grand merci, Monsieur.... (*A Benjamine.*) Et vous, Mademoiselle, n'aimez-vous point mon maître?

MARTON, *à part.*

Le drôle y prend goût!

LE COUREUR, *à Benjamine.*

Il est amoureux de vous comme tous les Diables!

BENJAMINE.

Dites-lui bien que nous l'attendons avec impatience.

LE COUREUR.

Il va accourir.... Pour moi, je galoppe porter cet autre billet chez un Duc, des amis de mon maître.

BENJAMINE, *à Madame Abraham.*

Un Duc, ma mere!

LE COUREUR.

C'est pour le convier à vos noces.... Votre très-humble et très-obéissant.... (*A Marton.*) Sans adieu, mon adorable!

(*Il sort.*)

SCENE IV.

Madame ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, MARTON.

BENJAMINE, *à M. Mathieu, en lui donnant le billet du Marquis.*

TENEZ, mon oncle, lisez vous-même, afin que vous connoissiez mieux ce que vaut M. le Marquis.

M. MATHIEU.

M. MATHIEU.

Avec plaisir!

Madame ABRAHAM.

Je brûle d'entendre ce billet.

MARTON.

Pour moi je suis persuadée qu'il contient de belles choses!

BENJAMINE.

Tu vas entendre, Marton.

M. MATHIEU, *ouvrant le billet, sans voir le dessus, et lisant.*

« Enfin, mon cher Duc.... Mon cher Duc!...
» (*Il regarde l'adresse.*) A Monsieur, Monsieur le
» Duc de.... »

Madame ABRAHAM.

Vous verrez que le Coureur aura fait une méprise.

M. MATHIEU, *riant.*

Oui, justement; il nous a donné le billet qu'il portoit à ce Duc, ami de son maître.... Peste du butor!

Madame ABRAHAM.

Ne laissons pas de lire, puisqu'il est décacheté.

M. MATHIEU, *riant encore.*

« Enfin, mon cher Duc, c'est ce soir que je....
» que je m'encanaille.... »

Madame ABRAHAM.

Plaît-il, mon frere? Que dites-vous? Lisez donc, lisez donc bien.

M. MATHIEU, *lui donnant le billet.*

Lisez mieux vous-même, ma sœur.

Madame ABRAHAM, *lisant.*

« Que je.... m'encanaille.... »

BENJAMINE, *prenant le billet, et lisant.*

« Que je.... m'encanaille.... »

MARTON, *prenant aussi le billet et lisant.*

Oui.... « Canaille.... »

BENJAMINE.

Seroit-il possible, Marton ?

MARTON.

Ma foi ! j'en tremble pour vous.

M. MATHIEU, *reprenant le billet.*

Continuons de lire. (*Il lit.*) « Enfin, mon cher » Duc, c'est ce soir que je m'encanaille. Ne man- » que pas de venir à ma noce, et d'y amener le » Vicomte, le Chevalier, le Marquis, et le gros » Abbé. J'ai pris soin de vous assembler un *tas* » d'originaux, qui composent la noble famille où » j'entre. Vous verrez premiérement ma belle-mere, » Madame Abraham. Vous connoissez tous, pour » votre malheur, cette vieille folle.... »

Madame ABRAHAM.

L'impertinent !

M. MATHIEU, *lisant.*

« Vous verrez ma petite future, Mademoiselle » Benjamine, dont le précieux vous fera mourir » de rire. »

MARTON, *à Benjamine.*

Écoutez ; voilà des vers à votre honneur !

BENJAMINE.

Le scélérat !

M. MATHIEU, *lisant.*

» Vous verrez mon très-honoré oncle, M. Ma-
» thieu, qui a poussé la science des nombres jus-
» qu'à savoir combien un écu rapporte par quart-
» d'heure.... »

(*Cessant de lire.*)

Le traître !

MARTON, *à part.*

Le bon Peintre !

M. MATHIEU, *lisant.*

« Enfin, vous y verrez un Commissaire, un » Notaire, un accolade de Procureurs. Venez vous » réjouir aux dépens de ces animaux-là, et ne » craignez point de les trop berner. Plus la charge » sera forte, et mieux ils la porteront. Ils ont l'es- » prit le mieux fait du monde ; et je les ai mis sur » le pied de prendre les brocards des gens de Cour » pour des complimens. A ce soir, mon cher Duc, » je t'embrasse. »

« Le Marquis DE MONCADE. »

(*Après avoir lu.*)

Voilà, je vous assure, un méchant homme !

MARTON, *à part.*

Je crains bien que nous ne soyions pas enmarquisées !

Madame ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Auroit-on pensé cela de lui ?

M. MATHIEU.

Après cela, fiez-vous aux Courtisans ! Je me serois donné au Diable que c'étoit un honnête homme.

J'étois en garde contre lui; et il m'a pris comme un sot!

MARTON.

Ce qui m'en fâche le plus, c'est que vous avez payé cette pilulle deux louis d'or au Coureur.

Madame ABRAHAM.

Quand je lui en aurois donné dix, je ne m'en repentirois pas. Sa méprise nous fait ouvrir les yeux.

MARTON.

Le voilà qui revient.

SCENE V.

LE COUREUR, Madame ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, MARTON.

LE COUREUR, *à Madame Abraham et à Benjamine.*

EH! morbleu! Mesdames, qu'ai-je fait? Voilà votre lettre; et je vous ai donné celle que M. le Marquis écrivoit à un Duc de ses amis.... (*Benjamine prend la nouvelle lettre des mains du Coureur, auquel M. Mathieu rend la premiere.*) Donnez. Par bonheur, le cachet n'est pas rompu; je vais la raccommoder, et la porter en diligence. Je vous prie de ne lui point parler de ce quiproquo. Il n'est pas aisé; il m'assommeroit. Serviteur.

MARTON.

Au Diable! Messager de malheur!

(Le Coureur sort.)

SCENE VI.

Madame ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE, MARTON.

BENJAMINE, *montrant la nouvelle lettre.*

JE n'ai pas la force d'ouvrir celle-ci.

MARTON, *la lui prenant.*

Donnez, donnez-moi.... (*Ouvrant la lettre.*) Or, écoutez.

M. MATHIEU.

Laisse cela, Marton. C'est, sans doute, quelque nouvelle insulte? Mais il n'aura pas le plaisir de se rire encore long-tems de nous. Son Coureur va lui-même le faire donner dans le panneau; et ce soir, en présence de ses amis, il sera la dupe de ses perfidies.

Madame ABRAHAM.

Je suis hors de moi!

BENJAMINE.

Que faut-il que je devienne?

M. MATHIEU.

Il faut vous raccommoder avec Damis; il m'at-

tend chez moi.... (*A Marton.*) Marton, va le faire venir.

BENJAMINE.

Non, mon oncle; laissez-moi plutôt ensévelir ma honte dans un Couvent.

M. MATHIEU.

La belle pensée!

BENJAMINE.

J'ai rebuté Damis : quelle honte de retourner à lui!

M. MATHIEU.

Il sera ravi de vous avoir!

MARTON.

Hé bien, le ferai-je venir?

M. MATHIEU.

Oui, va.

MARTON, *à part, en sortant.*

Adieu, le Marquisat! adieu, la Cour!

SCENE VII.

Madame ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE.

Madame ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

ENCORE une chose qui me chagrine, mon frere...

M. MATHIEU, *l'interrompant.*

Quoi? qu'est-ce?

Madame ABRAHAM.

C'est que j'ai eu la foiblesse de faire à ce beau Marquis un dédit de cent mille francs!

M. MATHIEU.

Cent mille francs?... Ma sœur, vous craigniez de le manquer!

Madame ABRAHAM.

Cela est fait.

M. MATHIEU.

Il faudra lui donner en paiement les billets que vous avez à lui: aussi bien c'étoit une dette assez désespérée.

Madame ABRAHAM.

J'y songeois.

M. MATHIEU.

Trop heureuse de ce qu'il ne vous en coûte pas tout votre bien et votre fille!

Madame ABRAHAM.

Que ne vient-il à présent, le perfide!

M. MATHIEU.

Non, ma sœur. Feignons, pour le faire tomber dans le piége que je lui tends.

Madame ABRAHAM.

Il vaut donc mieux que je me retire, car je suis outrée; je ne me posséderois pas. Je vais envoyer chercher notre cousin le Notaire.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

M. MATHIEU, BENJAMINE.

M. MATHIEU.

Vous, Damis va venir ; faites votre paix avec lui... *(Appercevant Damis, dans l'éloignement.)* Le voici déja. Je vous laisse ensemble.

BENJAMINE.

Restez avec moi, mon oncle....
(M. Mathieu sort, sans écouter Benjamine.)

SCENE IX.

BENJAMINE, *seule.*

Que vais-je lui dire ? Que sa présence m'embarrasse !

SCENE X.

DAMIS, BENJAMINE.

DAMIS.

Enfin, adorable Benjamine ! c'en est donc fait ? Vous épousez le Marquis de Moncade ? Je vous

perds pour toujours?... Quoi! vous ne daignez pas tourner la vûe sur moi? Ah! Benjamine!

BENJAMINE.

Ah! Damis, je n'ose lever les yeux, et je mérite que vous me haïssiez!

DAMIS.

Non, je vous aimerai toujours, toute infidelle que vous êtes! Je voudrois que le Marquis pût vous offenser, qu'il pût mériter votre haine; mais non, vous êtes trop belle, trop bonne! qui pourroit jamais se résoudre à vous déplaire?

BENJAMINE.

Eh! bien, si cela étoit, Damis?

DAMIS.

Ah! quel plaisir j'aurois à vous voir revenir à moi!

BENJAMINE.

Vous vous souviendriez éternellement que je vous quittois, et que vous ne me devez qu'au dépit.

DAMIS.

Non, ma chere Benjamine!

BENJAMINE.

Qui m'en assureroit!

DAMIS.

Mon amour, mon cœur. Oubliez le Marquis, oubliez votre infidélité; et moi je ne m'en souviens déja plus.

BENJAMINE.

Damis, je ne me la pardonnerai jamais!

DAMIS.

Ciel ! qu'entends-je ? Quoi ! je revois en vous cette chere Benjamine, dont la tendresse....

BENJAMINE, *l'interrompant.*

Oui, Damis; et je ne reverrai jamais qu'en vous ce qui pourra me plaire.

(*Damis lui baise la main.*)

SCENE XI.

M. MATHIEU, DAMIS, BENJAMINE.

M. MATHIEU, *à Damis.*

Ce que je vois me persuade que vous êtes racommodés. Hé bien, que vous avois-je promis ?

DAMIS.

Ah ! Monsieur, il falloit ce petit démêlé pour me faire mieux sentir tout l'amour que j'ai pour elle !

BENJAMINE.

Et moi, pour me faire connoître tout ce que vous valez !

M. MATHIEU.

Fort bien !... Notre cousin le Notaire est ici. Je lui ai expliqué les intentions de votre mere et les miennes. Il travaille à votre contrat de mariage. Oh ! ma foi ! M. le Marquis aura un pied de nez !

SCENE XII.

MARTON, M. MATHIEU, DAMIS, BENJAMINE.

MARTON, *à Benjamine.*

VOILA M. le Marquis qui vient ici, avec deux Seigneurs de ses amis.

BENJAMINE, *à M. Mathieu.*

Évitons-les, mon oncle.

M. MATHIEU.

Oui, vous avez raison. Il n'est pas encore tems de paroître. En attendant que le contrat soit prêt, suivez-moi chez ma sœur.... (*A Marton.*) Marton, restez-là pour les recevoir.

(*M. Mathieu, Benjamine et Damis sortent.*)

SCENE XIII.

MARTON, *seule.*

LE maudit Coureur! Hom! je l'étranglerois, lé chien qu'il est! avec son quiproquo!.... Il n'y a que moi qui perds à cela.... Oh! il n'en est pas quitte!

SCENE XIV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, MARTON.

LE MARQUIS, *au Commandeur et au Comte.*

VENEZ, venez, mes amis.

LE COMTE, *embrassant Marton.*

J'embrasse d'abord.... (*Au Marquis.*) Est-ce-là ta future, Marquis? Elle est, ma foi! drôle.

LE MARQUIS.

Eh! non, Comte, tu te trompes.

LE COMMANDEUR.

C'est à coup sûr quelqu'une de ses parentes.

LE MARQUIS.

Tout aussi peu, Commandeur. C'est la suivante.... (*A Marton.*) Mais où est donc Madame Abraham, M. Mathieu, Mademoiselle Benjamine? Je les croyois ici. Va donc leur dire qu'ils viennent, que ces Messieurs brûlent de les voir et de les saluer.

MARTON, *faisant quelques pas pour s'en aller.*

J'y vais, Monsieur.

LE MARQUIS, *la rappelant.*

St! st! Et mon billet? Tu ne m'en dis rien. Comment a-t-il été reçu? Ils en sont tous charmés, n'est-ce pas?

MARTON,

MARTON, *revenant.*

Assurément ! Ils seroient bien difficiles !

LE MARQUIS.

Cela est léger, badin. Damis lui écrivoit-il sur ce ton ?

MARTON.

Non, vraiement !

LE MARQUIS.

A propos de Damis ; il est ici. Ne sera-t-il pas des nôtres ? Que Benjamine l'arrête ; je le veux, dis-lui bien.

MARTON, *à part, en s'en allant.*

Quel dommage que de si aimables petits hommes soient si scélérats dans le fonds !

SCENE XV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMTE, *au Marquis.*

PARBLEU ! Marquis, tu me mets-là d'une partie de plaisir des plus singulieres ! Elle est neuve pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Elle te piquera davantage.

LE COMMANDEUR.

Aurons-nous des femmes ?

LE COMTE, *au Marquis.*

Le Commandeur va d'abord-là.

LE MARQUIS, *au Commandeur.*

Oui; je t'en promets une légion, tant femmes que filles, et toutes de la parenté? Ces petites gens peuplent prodigieusement!

LE COMMANDEUR.

Un de mes grands plaisirs est de regarder une Bourgeoise, quand un homme de condition lui en conte. Pour faire l'aimable, elle fait les plus plaisantes mines du monde; ce sont des simagrées: elle se rengorge, elle s'épanouit, elle se flatte, elle se rit à elle-même On voit sur son visage un air de satisfaction et de bonne opinion!

LE COMTE.

Oh! morbleu! Commandeur, je te donnerai ce plaisir-là! Je me promets de bien désoler des maris, et de lutiner bien des femmes!

LE COMMANDEUR.

Tu leur feras honneur à tous. Tu verras les maris sourire avec un visage gris brun, et les femmes n'oseront seulement se défendre. Oh! ils savent vivre les uns et les autres.

SCENE XVI.

UN COMMISSAIRE, MARTON, LE COMMANDEUR, LE COMTE.

MARTON, *au Marquis.*

M. le Marquis, la compagnie va venir.

LE MARQUIS, *bas, en montrant le Commissaire.*

Qu'est ce déja que ce visage-là ?

MARTON, *bas.*

C'est M. le Commissaire, un beau-frere de feu M. Abraham.

LE MARQUIS, *bas, au Commandeur et au Comte.*

Apprêtez-vous, mes amis; voilà déja un de nos Acteurs.... (*Au Commissaire.*) Soyez le bien venu, mon oncle, le Commissaire.

MARTON, *à part.*

Je m'apprête à bien rire!

LE COMMISSAIRE.

M. le Marquis! . . .

LE MARQUIS, *au Commandeur et au Comte.*

Commandeur, Comte, embrassez donc mon oncle le Commissaire.

LE COMMANDEUR, *embrassant le Commissaire.*

Embrassons!

LE COMTE, *embrassant aussi le Commissaire.*

De tout mon cœur!

LE MARQUIS.

Il peut vous rendre service.

LE COMMISSAIRE.

Je le souhaiterois !

LE COMTE, *au Marquis.*

Oh ! je connois M. le Commissaire ; c'est un galant ! Tel que vous le voyez, il semble qu'il n'y touche pas !

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, en vérité ...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Il n'y a pas long-tems que je lui ai soufflé une petite fille, auprès de qui il avoit déja fait de la dépense.

LE COMMISSAIRE.

Ce sont des bagatelles !

LE COMMANDAUR.

Oui, une maîtresse est une bagatelle pour un Commissaire ; il est à la source.

MARTON, *à part.*

Voilà un pauvre diable en bonne main !

SCENE XVII.

Madame ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, DAMIS, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, LE COMMISSAIRE, MARTON.

MARTON, *au Marquis, au Commandeur et au Comte.*

MESSIEURS, voici toute la noce qui arrive.

M. MATHIEU, *à Madame Abraham.*

Ne disons rien, tous tant que nous sommes. Laissons-leur faire toutes leurs impertinences. Nous aurons bientôt notre revanche. Il va être bien pris !

LE MARQUIS, *à Madame Abraham.*

Ah ! Madame Abraham.... (*Au Commandeur et au Comte.*) Allons Commandeur, Comte, je vous les présente ; faites-leur politesse, je vous en prie.

LE COMMANDEUR, *à Madame Abraham, en l'embrassant.*

Madame Abraham, c'est par vous que je commence. Sans rancune !

(*Il embrasse ensuite Benjamine.*)

LE MARQUIS.

Elle m'a promis qu'elle ne te rançonneroit plus.

Madame ABRAHAM, *à part.*

J'ai bien de la peine à me contraindre!

LE COMTE, *à Madame Abraham, en l'embrassant.*

A moi, Madame Abraham. Morbleu! je vous donne mon estime. Le Diable m'emporte! vous allez être la femme du royaume la mieux engendrée!

LE MARQUIS.

A ma future.

LE COMMANDEUR.

Pour moi, je lui ai déja fait mon compliment.

LE COMTE.

Et moi, je la garde pour la bonne bouche, et je cours à ce gros pere aux écus.... (*Montrant M. Mathieu.*) Morbleu! il a l'encolure d'être tout cousu d'or!

(*Il embrasse M. Mathieu.*)

LE MARQUIS.

C'est mon très-cher oncle, M. Mathieu.

M. MATHIEU, *à part.*

Tu ne seras pas mon très-cher neveu!

LE COMMANDEUR.

Que je vous embrasse aussi, M. Mathieu.... (*Il l'embrasse.*) Il y a long-tems que je cherchois à être en liaison avec vous. Toute la Cour vous connoît pour un homme d'un bon commerce, pour un homme de crédit!

M. MATHIEU.

Cela me fait bien du plaisir!

LE MARQUIS, *au Commandeur et au Comte, en leur montrant Damis.*

Et mon petit cousin le Conseiller, Messieurs, ne lui direz-vous rien ?

MARTON, *à part.*

Je m'étonnois qu'il l'oubliât !

LE MARQUIS, *au Commandeur et au Comte.*

Si vous avez des procès, il vous les jugera. Saluez-le donc, allons.

LE COMMANDEUR, *embrassant Damis.*

De toute mon ame !... (*Au Comte.*) A toi la balle, Comte !

LE COMTE, *embrassant Damis.*

J'y suis, Commandeur.

LE MARQUIS.

C'est le meilleur petit caractere que je connoisse ! J'épouse sa maîtresse ; eh ! bien, il soutient cela en héros.

DAMIS, *à part.*

Nous verrons !

LE COMMANDEUR, *au Marquis.*

Malpeste ! cela s'appelle savoir prendre son parti !

LE COMTE, *allant embrasser Benjamine.*

J'en suis à Madame la Marquise.

BENJAMINE.

Cette qualité ne m'est pas dûe.

LE COMTE.

Oh ! pardonnez-moi, et si M. le Marquis ne vous épousoit pas, je vous épouserois, moi.

BENJAMINE, *à part.*

Je mérite bien cela !

LE COMMANDEUR.

N'avons-nous plus personne à haranguer ?

LE MARQUIS.

Non ; si ce n'est Marton.

LE COMMANDEUR.

Oui-dà ! il faut qu'elle ait aussi sa part.... (*A Marton.*) Viens ça.

(*Il embrasse Marton.*)

LE COMTE.

J'ai commencé par elle.

LE COMMANDEUR.

Elle a une mine libertine, qui me plaît !

LE MARQUIS.

Sa mine n'est point trompeuse, je gage.

MARTON, *à part.*

Voilà pour moi !

SCENE XVIII.

LE NOTAIRE, Madame ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, DAMIS, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, LE COMMISSAIRE, MARTON.

M. MATHIEU, *à Madame Abraham.*

A NOTRE tour. Nous allons voir beau jeu!... (*Au Notaire.*) Approchez, mon cousin, le Notaire.

LE MARQUIS, *au Commandeur et au Comte.*

Il vient fort bien. Embrassons mon cousin, le Conseiller Garde-note. Ne trouvez-vous pas, Messieurs, qu'il a une physionomie bien avantageuse?

LE NOTAIRE.

Laissons-là ma physionomie, Messieurs. Vous vous moquez de moi, sans doute; mais il n'est pas tems de rire.... (*Montrant un contrat.*) Voilà le contrat qu'il est question de signer.

LE COMMANDEUR.

M. le Notaire a raison. Oui, signons; nous rirons bien davantage après.

(*Tout le monde signe.*)

DAMIS, *au Marquis, au Commandeur et au Comté.*

Souffrez qu'à mon tour, Messieurs, je vous prie à ma noce.

LE COMTE, *riant.*

Plaît-il?

LE MARQUIS, *à Damis, en riant.*

Comment! comment! Qu'est ce à dire?

LE COMMANDEUR, *riant.*

Il y a du mal entendu!

Madame ABRAHAM, *au Marquis.*

Cela veut dire, M. le Marquis, qu'il y a long-tems que nous vous servons de jouet.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas. Expliquez-moi cette énigme?

MARTON.

Le mot de l'énigme est que votre Coureur a donné par méprise, ou, peut-être, par malice, à Mademoiselle, (*Montrant Benjamine.*) une lettre que vous écriviez à un Duc de vos amis.

Madame ABRAHAM, *au Marquis.*

Et que je ne veux pas que vous vous encanailliez.

LE COMMANDEUR, *au Marquis, en riant.*

Ah! ah! Marquis, tu ne seras pas marié?

LE COMTE, *au Marquis.*

Il ne faut, morbleu! pas en avoir le démenti!

LE MARQUIS.

Parbleu! mes amis, voilà une royale femme que Madame Abraham! Je ne connoissois pas encore toutes ses bonnes qualités. Je m'oubliois, je me déshonorois, j'épousois sa fille: elle a plus de soin de ma gloire que moi-même; elle m'arrête au bord

du précipice !... (*A Madame Abraham, en allant l'embrasser.*) Ah ! embrassez-moi, bonne femme ! je n'oublierai jamais ce service.... Mais vous paierez le dédit, n'est-ce pas ?

Madame ABRAHAM.

Il le faut bien, puisque j'ai été assez sotte pour le faire. Monsieur, je vous rendrai, pour m'acquitter, les billets que j'ai à vous.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame Abraham, vous me donnez-là de mauvais effets ! Composons, à moitié de profit, argent comptant ?

M. MATHIEU.

Non, Monsieur, c'est assez perdre.

LE MARQUIS, *à Madame Abraham.*

Adieu, Madame Abraham.... (*A Benjamine.*) Adieu, Mademoiselle Benjamine... (*A M. Mathieu, au Commissaire et au Notaire.*) Adieu, Messieurs.... (*A Damis.*) Adieu, M. Damis. Epousez, épousez ; je le veux bien.... (*Au Commandeur et au Comte.*) Allons, allons, mes amis ; allons souper chez Payen.

(*Il sort, avec le Commandeur et le Comte.*)

SCENE XIX et derniere.

Madame ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, DAMIS, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, MARTON.

MARTON, *à Madame Abraham.*

EH! bien, vous vous promettiez de le berner; c'est encore lui qui se moque de vous.

M. MATHIEU, *à Madame Abraham, à Benjamine, à Damis, au Commissaire et au Notaire.*

Allons, allons achever le mariage, et nous réjouir de l'avoir échappé belle!

MARTON, *au Public.*

Et vous, Messieurs, s'il vous semble que ce soit ici une bonne école, venez y rire.

FIN.